

U d'/ of Ottawa
39003000902634

L'ATOMISME D'ÉPICURE

par

Xénia ATANASSIÉVITCH
Docteur en Philosophie
Maître de Conférences à l'Université de Belgrade



PARIS
LES PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE
49, Boulevard Saint-Michel

L'ATOMISME D'ÉPICURE

L'ATOMISME D'ÉPICURE

par

Xénia ATANASSIÉVITCH
Docteur en Philosophie
Maître de Conférences à l'Université de Belgrade

PARIS
LES PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE
49, Boulevard Saint-Michel

INTRODUCTION

Epicure a créé sa doctrine physique, comme on le voit par ses propres déclarations, dans le désir d'introduire la paix dans les âmes des hommes, en les libérant de leur crainte superstitieuse touchant la mort et les dieux (1). Mais quoique Epicure ait choisi une action libératrice, pareille à celle de ses ennemis stoïciens, en suivant fidèlement les besoins de son époque, dans laquelle les philosophes n'avaient plus d'intérêt pour les problèmes théoriques, comme dans les périodes antérieures de la philosophie grecque, il s'est néanmoins profondément appesanti sur les déductions théoriques dans ses ouvrages dont le nombre atteint trois cents (2). Le but final de la philosophie d'Epicure était la Morale, mais la Physique, qui donne à l'homme la vraie connaissance sur la nature, et qui, pour cela même, doit être la base de la Morale, occupait une place très importante dans son système. Car le philosophe matérialiste n'a pas seulement érigé les bases de la Physique en tant qu'elle est indispensable pour libérer les hommes de la superstition, mais il a traité avec passion ses questions spéciales. Nous allons prouver notre affirmation au cours de cette étude. Il est étonnant que cela n'ait pas déjà été établi, et qu'on n'ait pas consacré à la Physique d'Epicure une attention plus sérieuse et plus particulière. De même on ne doit pas oublier que nous tirons cette conclusion du nombre

(1) Cf. D.L. X, 81,82,85,87,123-125, 133, 139, 142-143; Lucrèce, *De Rerum Natura*, I, 62-79 ; III, 14-30 ; V, 7-54 ; VI, 9-41.
(2) Cf. D.L. X, 26.

fort restreint de fragments restés de l'énorme production d'Epicure. Car ses ouvrages physiques, parmi lesquels le traité sur la nature seul contenait 37 livres, auraient indubitablement apporté de nombreuses preuves nouvelles pour notre thèse. Mais nous trouvons aussi dans les fragments seuls un fondement suffisant pour la reconstruction de la philosophie d'Epicure, même avec plus de détails et plus de conclusions qu'on ne l'a fait jusqu'à présent. Cette reconstruction peut être faite indépendamment de la question de savoir si les trois lettres à Hérodote, à Pythoclès et à Ménécée et les pensées maîtresses d'Epicure nous ont été conservées par Diogène Laërce, partisan de l'épicurisme, ou si l'ouvrage, resté sous le nom de Diogène, était formé par agrégation, et que le soit-disant auteur n'ait fait qu'introduire ces trois lettres et ces pensées dans l'ouvrage dont il fournissait la copie à ses greffiers (1). Cette reconstruction est aussi indépendante de l'autre question de savoir si la *Lettre à Pythoclès* et le recueil κύριαι δόξαι sont d'Epicure même ou non (2). Car nous possédons encore une source précieuse, où la doctrine de notre philosophe est exposée d'une façon véridique et accessible, le poème *De Rerum Natura* de Lucrèce (3).

Dans les rapports de Lucrèce nous pouvons avoir une confiance absolue, car il n'y a pas de doute que le poète épicurien a exclusivement déduit la doctrine de son maître, sans y ajouter ses propres conceptions. Chaque essai pour établir une différence entre la doctrine d'Epicure et celle de Lucrèce est arbitraire et sans fondement (4). C'est un fait historique que les Epicuriens suivaient strictement l'enseignement de leur maître, et qu'ils étaient méprisés pour leur manque d'origi-

(1) Sur cette autre possibilité voir Usener, *Epicurea*, Praefatio, et Weille, *Journal des Savants*, 1880.

(2) Cf. pour cette dernière possibilité Usener, *Epicurea*, Praefatio.

(3) L'exposition de Lucrèce s'éclaircit surtout après les commentaires savants de MM. Ernout et Robin (Lucrèce, *De Rerum Natura*, commentaire exégétique et critique, Paris, tome I, 1925; tome II, 1926.)

(4) Martha dans son livre le *Poème de Lucrèce* fait la distinction entre les idées du maître et celles du disciple, sans donner aucune argumentation de son point de vue.

nalité (1). D'ailleurs c'est du temps perdu de discuter si Lucrèce a seulement développé les théories d'Epicure ou s'il les a modifiées par ses propres déductions, car lui seul déclare clairement être le premier qui ait traduit en langue latine le système matérialiste (2). Que Lucrèce ait été seulement le partisan d'Epicure, et non un penseur original, on le voit le mieux par ses reproductions très exactes des passages conservés d'Epicure. Ni par les idées, ni par les argumentations, Lucrèce ne s'éloigne pas de son maître. Toute sa liberté consistait peut-être à ajouter quelque exemple de son expérience et de son érudition, et à réfuter quelque objection faite à la doctrine du maître. Mais c'est à Lucrèce seul que reviennent le style vivace et la poésie. L'enthousiasme et les accents passionnés du poète rendent plus attrayante la Physique compliquée de son maître. Rafraîchi par les hexamètres de Lucrèce, l'atomisme d'Epicure a le charme poétique des fragments de Xénophane, de Parménide et d'Empédocle. Car les déductions originales d'Epicure, formulées d'une façon obscure et pénible, ont reçu une agréable abondance dans les vers de son disciple. Mais quoiqu'il ait vivement ressenti la philosophie du maître, quoiqu'il l'ait exprimé en vers éminemment inspirés, Lucrèce reste néanmoins l'épigone d'Epicure, le fondateur d'un grand système.

Du fait que Lucrèce a mis en vers seulement la Physique

(1) Cf. Sen. *Epist.* 33,4. Zeller considère que nous devons être sûrs de rencontrer dans l'enseignement de l'école épicurienne l'enseignement de son fondateur, les disciples ayant suivi aveuglément les traces de leur maître. C'est pourquoi Zeller condamne la stérilité philosophique des Epicuriens (Cf. *Die Philosophie der Griechen*, III Theil, I Abtheilung, 3 Aufl., p. 378-380).

(2) Cf. *De R. N.* V, 335-337. Mais Lucrèce oublie qu'avant lui le Romain C. Amafinius a exposé en latin la doctrine d'Epicure, surtout sa Physique (Cf. *Tusc. IV*, 3. 6, où Cicéron exagère en disant que les livres d'Amafinius entraînèrent la multitude vers la philosophie d'Epicure. Voir aussi Cic. *Acad.* I, 2,5).

Ignorant certainement ces faits, Joyau, dans son livre très peu approfondi sur notre philosophe, pense que dans le poème de Lucrèce on ne doit pas étudier la Physique d'Epicure, les disciples ayant donné à la doctrine du maître la physionomie scientifique qui lui avait manqué (*Epicure*, Paris 1912, p. 89). Pour son affirmation Joyau ne cite aucune preuve.

de son maître, on voit que cette partie de sa philosophie était fondamentale. Sur quels ouvrages d'Epicure le poète a-t-il principalement basé son exposition ? Ivo Bruns (1) cherche à démontrer que Lucrèce a directement puisé les matériaux pour son poème dans un épitomé entre περὶ φύσεως et la *Lettre à Hérodote*. D'après l'argumentation très étendue et très multiple et d'après le développement très détaillé de l'atomisme dans le *De Rerum Natura*, il nous semble plutôt que le poète s'est appuyé sur l'ouvrage principal d'Epicure *Sur la Nature*, lequel contenait toutes ses vues physiques.

Epicure a été plus sévèrement et plus injustement attaqué, comme homme et comme philosophe, qu'aucun autre penseur de l'antiquité (2) ; on doit d'autant plus regretter que ses ouvrages soient perdus (3). Ce sont seulement les interprétateurs modernes de l'épicurisme qui commencent à s'élever contre Cicéron, dont les témoignages extrêmement hostiles ont introduit des embarras fatals dans l'évaluation juste du système d'Epicure (4). La rancune opiniâtre de Cicéron pour notre philosophe fut provoquée autant par son incapacité à comprendre les distinctions existant entre le système de Démocrite et celui d'Epicure, que par le mépris que ce dernier montrait pour l'éloquence et la politique, lesquelles, d'après Cicéron, avaient la plus grande valeur. Les jugements des écrivains de l'église sur Epicure ont toujours été acceptés

(1) *Lucrez-Studien*, 1884.

(2) Cf. D.L. X, le commencement, où sont mentionnées toutes les calomnies que les auteurs stoïciens ont inventées pour abaisser leur adversaire.

(3) Hegel a de l'esprit, mais il n'a pas de raison quand il dit : « Die Anzahl Epikur's Schriften soll sich auf 300 belaufen haben... diese haben wir nicht. Schwerlich ist ihr Verlust sehr zu bedauern. Gottlob, dass sie nicht mehr vorhanden sind ! Die Philologen würden grosse Mühe damit haben. » (*Vorlesungen über die Geschichte der Philosophie*, XIII Band dans Hegel's Werke, Berlin, 1883, S. 477.)

(4) Lange dans son livre *Die Geschichte des Materialismus*, I Band, S. 181, mentionne : « ...die lächerlichen Entstellungen und Missverständnisse eines Cicero. » Windenberger consacre sa thèse latine à la réfutation des erreurs sur l'atomisme d'Epicure, lesquelles principalement étaient causées par la haine aveugle de Cicéron (*Suscipitur Epicuri defensio in physicis*, Paris 1899).

avec plus de réserve que ceux de Cicéron, à cause de leur tendance trop accentuée de renverser une philosophie matérialiste qui était directement opposée à leur doctrine. Néanmoins l'opinion s'est formée et répandue qu'Epicure était dépourvu d'érudition et d'esprit scientifique (1), qu'il n'avait pas d'idées propres, ayant emprunté, sans l'avouer, la Physique de Démocrite et la Morale du cyrénaïque Aristippe (2). Cette opinion est autant fausse qu'injuste. Est-ce que notre philosophe était vraiment sans esprit scientifique ? On a prouvé cette affirmation par la déclaration d'Epicure que les phénomènes célestes peuvent être expliqués de différentes manières (3). Il croyait que retenir de plusieurs explications possibles une seule signifie quitter le domaine de la physique rationnelle et tomber dans celui de la mythologie (4). Fidèle à son principe, Epicure a, en effet, donné plusieurs interprétations des phénomènes célestes dans sa *Lettre à Pythoclès*. Cependant nous ne pensons pas qu'il faut en conclure que l'atomiste n'avait pas le sens de la science. Proclamer plusieurs explications d'un seul phénomène pour également valables n'avait rien d'absurde, si on tient compte du niveau de la science au temps où vivait Epicure (5). L'esprit rationnel de l'atomiste est particulièrement mis en évidence par le fait qu'il s'est tourné vers la philosophie quand il a vu que ses maîtres étaient incapables de lui donner une explication du chaos d'Hésiode (6). On peut encore citer, comme preuve que l'érudition avait un grand attrait pour notre philosophe, le fait qu'il a choisi pour modèle le système de Démocrite, d'un savant par excellence. On ne peut pas attribuer le manque de profondeur au philo-

(1) Zeller fait une objection pareille à l'école entière d'Epicure. « Keine andere Schule hat sich so wenig um eine tiefere Begründung ihrer Lehre bemüht » (p. 378).

(2) Cf. D.L. X, 4; Cic. *De fin.* I, 6, 17; *Ibid.* I, 7,23; *Tusc.* II,6,15.

(3) Cf. D.L. X, 78.

(4) Cf. *Ibid.* 87,88.

(5) Au cours de notre étude nous reviendrons encore une fois à cette question.

(6) D.L. X, 2.

sophe qui croyait qu'en philosophie le plaisir ne vient pas après le travail accompli, mais qu'il est simultané à la connaissance (1). Lui aussi, il a sans doute ressenti une grande joie pendant ses recherches philosophiques (2). Il a demandé une profonde connaissance de la nature, car elle seule peut délivrer les hommes de la crainte, et leur donner des plaisirs purs (3). Son antipathie pour une subtilité d'esprit trop grande (4), principalement dirigée contre les déductions logiques inutiles et inféconds, ne signifie nullement qu'il était l'ennemi de la science. Car il a bien approfondi l'étude de la nature, même les questions les plus difficiles.

Dans l'exposé suivant nous démontrerons qu'Epicure a ajouté à la Physique de Démocrite un grand nombre de modifications propres; par cela même nous rendrons impossibles tous les jugements précipités et erronés, fondés sur l'affirmation de Cicéron, à savoir que notre philosophe a emprunté toutes ses vues à l'atomiste d'Abdère, et qu'il a dénaturé le peu de chose qu'il a changé (5).

Il est vrai que la dépendance d'Epicure vis-à-vis de Démocrite est très grande (elle était même confirmée par Métrodore, le disciple dévoué d'Epicure) (6). Pour cette raison, c'est un travail bien difficile de spécifier les contributions propres d'Epicure à l'atomisme. Pourquoi Epicure suivait-il aussi fidèlement Démocrite ? Il n'est pas probable qu'il ait été attiré par l'enseignement de Nausiphanès, un successeur tardif de Démocrite et en quelque sorte aussi le partisan du scepticisme. Il se peut seulement que Nausiphanès l'en a suggéré

(1) Cf. la 27 maxime de Vat.
(2) D.L. X. 120.
(3) Cf. la 49 maxime de Vat.
(4) Cf. la 63 maxime de Vat.
(5) *De fin.* I. 6,17. « ...Democritea dicit perpauca mutans, sed ita, ut ea, quae corrigere vult, mihi quidem depravare videatur. »
Zeller accepte complètement l'avis de Cicéron sur Epicure quand il dit : « Das Wenige, was er zu der Theorie des letztern hinzugetan hat, ist teils unerheblich, teils stört es die folgerichtige Geschlossenheit des atomistischen Systems. »
(6) Plut. *Contra Col.* 3.

d'étudier seul les écrits de Démocrite (quoique Diogène Laërce dise qu'il est tombé par hasard sur les ouvrages de l'ancien atomiste) (1). Le contenu des ouvrages de Démocrite a, sans doute, complètement satisfait l'esprit d'Epicure. Contrairement aux hypothèses établies qu'Epicure a accepté la Physique de Démocrite parce qu'elle était un complément théorique de sa Morale, inspirée par la doctrine cyrénaïque (2), nous soutenons que notre philosophe fut d'abord attiré par la Morale de Démocrite. Plus tard, afin de donner un appui théorique à sa doctrine morale, construite sous l'influence de celle de Démocrite, il a de même adopté son atomisme (3).

Nous sommes obligés d'argumenter abondamment notre affirmation, pour la rendre soutenable.

Dans la Morale de Démocrite Epicure a probablement trouvé réalisé l'idéal de son âme. Le penseur physiquement faible aspirait de toutes ses forces à l'ataraxie; lorsqu'il a vu que Démocrite insistait sur la tranquillité de l'âme (εὐθυμίη) (4), il l'a adopté comme but de sa Morale. S'il avait pris les principes de la Morale des cyrénaïques, comme on le pense généralement, il aurait retenu pour bien suprême leur plaisir momentané, il n'aurait pas regardé la tranquillité de l'âme

(1) D.L. 2.

(2) Voici comment Zeller explique la raison pour laquelle Epicure a adopté l'atomisme de Démocrite : « Wie Epikur im Einzelwesen den letzten praktischen Zweck fand, so hatte Demokrit theoretisch in dem absolut Einzelne oder in den Atomen das ursprünglich Wirkliche erkannt: seine Physik schien sich als die natürlichste Grundlage für die epikureische Ethik darzubieten. » (p. 400).

(3) Hirzel admet seulement qu'Epicure a pris de Démocrite la proposition fondamentale de son hédonisme (cf. *Unters. zu Cic.* I. 154 sq.). Ceci est réfuté par Zeller (p. 475, note 1). Nous pensons que c'est Hirzel qui a raison, car on peut très bien conclure, d'après les fragments de Démocrite traitant du plaisir, qu'il avait un hédonisme développé. En outre les fragments 4.188 et 189 de Démocrite (d'après Diels) correspondent au principe de la Morale d'Epicure que les plaisirs contribuent à la conservation de la nature et les douleurs à son dépérissement (Cf. la 37 maxime de Vat. Voir aussi D.L. 129, 137).

(4) Cf. le 191 fr. de Démocrite

comme ce bien (1). Ainsi le principe de la Morale de Démocrite, εὐθυμίη, conservé sous un autre nom par de Démocrite (ἀκαταπληξία) a été conservé aussi par Epicure qui, sous l'influence du pyrrhonisme, l'a nommé l'ataraxie (2). Il a, de même, pris à l'ancien atomiste l'idée que la philosophie libère et guérit l'âme, comme la médecine guérit le corps (3). Le besoin de notre philosophe d'éclairer les hommes, en les libérant de la crainte de la mort et des dieux, profondément lié avec son désir de procurer l'ataraxie à soi-même et aux autres, a trouvé un fort appui chez Démocrite qui s'était élevé contre la croyance aux fables sur le destin de l'âme après la mort (4). Ce qui chez Démocrite était un but de l'activité philosophique, entre bien d'autres, devenait chez Epicure le but principal.

Il existe de grandes ressemblances entre les fragments moraux de Démocrite et les idées d'Epicure, et il est bien étonnant qu'elles n'aient pas été déjà constatées (5).

(1) Cf. D.L. 135, où la différence entre la conception du plaisir d'Epicure et celle des cyrénaïques est le mieux mise en évidence.

(2) Admettant qu'Epicure a accepté la Morale d'Aristippe, Nestle dit à propos du plaisir durable d'Epicure : « Diese Abweichung von der kyrenaïschen Lehre ist ohne Zweifel auf den Einfluss der Atomistischen Ethik zurückzuführen » (*Die Nachsokratickr*, I Band, Jena, 1925, 9.)

(3) Cf. le 31 fr. de Démocrite avec Porphyre, *Ad Marcellam* 31.

(4) Cf. les fragments de Démocrite 1 a, 199, 205, 206, surtout 297, où le philosophe dit que les hommes qui ne savent rien de la dissolution de la nature humaine, inventent des fables sur la vie d'outre-tombe, avec D.L. 81,882,143 et avec Cic. *De fin.* IV, 5,11. Dans le *De Rerum Natura*, I, 110-112, Lucrèce dit que les hommes craignent des peines éternelles après la mort, parce qu'ils ne connaissent pas la nature de l'âme. Cf. *Ibid.* I, 931-932; II, 37-61. Il est très probable que l'ouvrage de Démocrite περὶ τῶν ἐν αἵδου contenait la réfutation de la croyance dans une vie après la mort, et qu'il avait pour but de guérir les hommes de leur peur de la mort, comme on peut en conclure d'un fragment conservé (la).

(5) Le fragment 74 où l'Abdéritain conseille le reniement de tout plaisir qui n'est pas utile, et le fragment 235, où il pense que les plaisirs de l'intempérance sont courts et les souffrances longues et multiples, ont le même sens que l'évaluation d'Epicure touchant les avantages et les douleurs que les plaisirs peuvent engendrer, et son conseil d'éviter ceux qui entraînent les douleurs (Cf. D.L. 141, 129, 130; k. d. 8, 50 maxime de Vat.). Les préceptes répétés de la tempérance de Démocrite (les fragments 3, 191, 211, 223, 231, 233) sont au fond identiques à la théorie des désirs d'Epi-

Puisque, comme nous avons essayé de le démontrer, Epicure était d'abord certainement attiré par la doctrine morale de Démocrite, il a adopté aussi ses vues physiques, croyant qu'une explication mécanique des causes de la nature seule peut radicalement guérir les hommes de la superstition et leur procurer la paix. C'est pourquoi il a construit un système physique très développé, en s'appuyant sur Démocrite (par le

cure (Cf. D.L. 127,128; k. d. 26,29,30; Vat. 20), et à son commandement de satisfaire les désirs naturels et nécessaires (Cf. Vat. 21,33; Stob. *Flor.* XVII. 24). Le fr. 284 de Démocrite qui affirme que se contenter de peu signifie faire de la pauvreté, la richesse, correspond parfaitement au 25 maxime de Vat. d'Epicure. Le fr. 246, où le philosophe d'Abdère pense que la vie à l'étranger enseigne la modération, et que là-bas un morceau de pain et un peu de paille sont un bon moyen d'apaiser la faim et la fatigue, ressemble à la déclaration d'Epicure que l'eau et le pain ordinaire lui suffisent, et qu'il fait un repas somptueux avec un peu de fromage (D.L. 11).

En un mot, la tempérance, la mesure, l'harmonie dans les plaisirs étaient indispensables pour la vie heureuse d'après Démocrite, aussi bien que d'après Epicure.

Dans le fr. 3 Démocrite parle contre la participation aux affaires de l'Etat ; Epicure pensait de même que pour un sage il est mieux de rester éloigné des affaires publiques (Cf. Epikt. *Diss. I*, 23,3).

Dans les fragments 37 et 187 l'Abdéritain élève l'âme au-dessus du corps; dans les frs 170 et 171 il localise le bonheur et le malheur dans l'âme. Pour Epicure aussi, les plaisirs de l'âme sont au-dessus de ceux du corps (Cf. D.L. 137 ; Cic. *Tusc.* V, 33,95 : « Omnia iucunda, quamquam sensu corporis iudicentur, ad animum referri tamen »). Ici on remarque le mieux la différence entre la conception du plaisir d'Epicure et celle des cyrénaïques, pour lesquels les plaisirs du corps étaient plus importants que ceux de l'âme. Epicure considérait de même, par opposition aux cyrénaïques, les douleurs de l'âme comme plus graves que les douleurs corporelles (D.L. 137).

Parmi toutes les relations humaines l'amitié était la plus estimée par Démocrite aussi bien que par Epicure. Le premier considérait que l'homme qui ne possède pas un bon ami n'est pas digne de vivre (le fr. 99). Epicure disait que de tous les biens de la vie l'amitié est le plus grand (k. d. 27), et que la sagesse est un bien mortel, tandis que l'amitié est un bien immortel (Vat. 78). La conception de l'amitié d'un atomiste, aussi bien que celle de l'autre, était utilitaire, quoique éminente (Cf. le fr. 107 de Démocrite avec les maximes 23 et 39 de Vat. et k. d. 28). Il est intéressant que ce soient deux matérialistes qui ont attribué une haute valeur à l'amitié (Cf. les frs de Démocrite 97-101, 106-107a, 109 et 186, avec D.L. 121; Vat. 56 et 28).

Enfin, Démocrite et Epicure avaient une tendance commune à s'élever définitivement au-dessus de tout ce qui provoque le trouble et l'embarras dans la vie. Après la lecture des fragments moraux de ces deux philosophes on a l'impression que l'un continue de marcher sur le chemin que l'autre avait tracé dans la Morale.

grand nombre de ses écrits Epicure ressemble aussi à l'Abdéritain). Mais Epicure était aussi influencé par le pythagorisme qu'il connut dans sa patrie Samos. C'est d'autant plus vraisemblable que les anciens atomistes étaient aussi inspirés par les théories physiques des pythagoriciens (1).

Nous analyserons l'atomisme d'Epicure dans tous les détails, en nous appuyant, outre sur ce qui reste des écrits du philosophe lui-même, sur Lucrèce, comme sur une source absolument certaine, et en utilisant d'autres sources. Nous nous efforcerons aussi de séparer les idées qui sont la contribution propre d'Epicure à l'atomisme de son maître.

(1) Dans son exposition Aristote rapproche les atomistes des pythagoriciens (Cf. *De Caelo*, III, 5, 303 a. 4, 303 a. 20).

L'ATOMISME D'EPICURE

Chapitre Premier

LES ATOMES ET LE VIDE

La Physique d'Epicure, ainsi qu'elle nous est conservée dans la *Lettre à Hérodote*, est bien difficile à interpréter. La raison en est dans les contradictions des éditeurs anciens et dans l'état où les lettres et les maximes d'Epicure nous sont parvenues. Mais, sans doute, les textes originaux de notre philosophe n'étaient pas beaucoup plus clairs. Car il a dédaigné le style, pensant que le beau style fait obstacle aux pensées (1). On a déjà bien remarqué que nous ne sentons point la soi-disant clarté d'Epicure (2).

On sent de même que la *Lettre à Hérodote* (ainsi que les

(1) Cf. 81 a maxime du Vat.

(2) Le témoignage sur la clarté de notre philosophe (D.L. X, 13) est aussi exagéré dans le bon sens que le sont les calomnies de ses ennemis. Il y a plus de vérité dans les rapports négatifs sur sa manière d'écrire (Cf. l'opinion du grammairien Aristophane chez D.L. *Ibid.* et Kleomed. *Meteor.* 91 B, 166, 1). Qu'il en soit ainsi c'est ce que confirme aussi le fait que ses ouvrages étaient étudiés exclusivement par des épicuriens ; les autres philosophes ne les ont lu que pour les polémiques (Voir l'avis de H. von Arnim dans Pauly's *Real-Encyclopädie*, Art. *Epikuros*. « Er hat nie zu den Autoren gehört, die zu Zwecken der allgemeinen Bildung studiert wurden. ») Il ne nous semble pas vraisemblable qu'Epicure ait écrit un ouvrage *Sur la rhétorique* (D.L. *Ibid.*). Si cet ouvrage existait vraiment, il serait curieux de savoir quelles instructions pouvait donner sur la rhétorique le philosophe qui était totalement dépourvu du sens pour le style !

lettres à Pythoclès et à Ménécée) est un abrégé de la philosophie d'Epicure (si son *Grand Abrégé* nous était au moins conservé !) (1), fait pour que ses disciples retiennent plus facilement les principes du système de leur maître. La reconstruction de l'ensemble de la philosophie d'Epicure est péniblement entravée par le fait que dans ses lettres manquent de longues suites des déductions (2). Heureusement les passages embrouillés de la *Lettre à Hérodote* sont suffisamment éclairés par la vive exposition de Lucrèce (3).

Le point de départ de la Physique d'Epicure, qui traite de la nature, de la génération et de la dissolution des choses (4), est la proposition que rien ne naît du non-être (5), prise de Démocrite (6). S'appuyant sans doute directement sur le grand ouvrage sur la nature de son maître, où cette proposition devait être largement déduite, Lucrèce affirme que rien n'est jamais créé par la divinité. Les hommes croient les dieux la cause des phénomènes qu'ils sont incapables d'expliquer. A l'aide de l'idée que rien ne peut naître de rien on peut donner une explication des éléments des choses sans intervention des dieux (7). Si la proposition que rien ne peut naître du non-être n'avait pas de valeur, mais si quelque chose pouvait être engendré de rien, dans ce cas tout pourrait naître de tout sans avoir besoin de semence (8). Si les êtres

(1) Cf. D.L. 40 scholie.

(2) Les papyrus retrouvés à Herculanum ne nous facilitent pas ce travail. Les fragments de l'ouvrage principal d'Epicure περὶ φύσεως ne contribuent qu'à la solution juste de la question sur sa conception du libre arbitre. Par contre, les fragments des épicuriens nous offrent seulement quelques détails intéressants.

(3) Lucrèce nous avertit qu'il a mis en vers un sujet obscur, semblable au médecin qui donne aux enfants un breuvage amer mélangé avec du miel, son intention étant de rendre plus accessible la doctrine difficile d'Epicure qui rebute la foule (*De R. N.* I, 921-950).

(4) D.L. 30.

(5) D.L. 38 ; Plut. *Adv. Col.* 13,3, p. 1114 *a*.

(6) D.L. IX, 44.

(7) *De R. N.* I, 149-153.

(8) D.L. X,38 : πρῶτον μὲν ὅτι οὐδὲν γίνεται ἐκ τοῦ μὴ ὄντος. πᾶν γὰρ ἐκ παντὸς ἐγίνετ' ἂν σπερμάτων γε οὐθὲν προσδεόμενον.

provenaient du néant, ils naîtraient à des époques indéterminées, et pourraient s'accroître de rien. Comme ils naissent en des périodes favorables et s'agrandissent par des éléments déterminés, il est évident que chacun d'eux est créé par sa semence propre et à l'endroit où se trouve sa matière propre (1). Si, continue Epicure en développant son idée, ce qui disparaît était réduit au non-être, alors toutes les choses auraient déjà péri, parce que le terme de leur dissolution est le non-être. Par contre, l'univers a toujours été et il sera toujours le même que maintenant, car il n'y a rien en quoi il puisse se transformer. De même il n'existe rien qui puisse pénétrer dans l'univers et le changer (2).

Les anciens atomistes, Leucippe et Démocrite, ont construit leur atomisme dans le désir de libérer la philosophie d'un être des Eléates, immobile et infécond, qui exclut les faits de l'expérience, la génération et la dissolution des choses, la pluralité et le mouvement. Par opposition à la doctrine des Eléates d'après laquelle l'être existe, et le non-être n'existe pas (3), les atomistes ont proclamé que l'être aussi bien que le non-être existent. Plus précisément, ils acceptent la conception des Eléates que l'espace vide est le non-être, mais ils supposent, à côté de l'existence de l'être, l'existence de ce non-être (4), qui devient chez eux *principium individuationis*. Ainsi les atomes et l'espace vide sont pour les atomistes les

(1) Cf. *De R.N.* I, 159-214, où Lucrèce démontre par des exemples ce qui adviendrait si la proposition de la permanence de l'être n'avait pas de valeur.

(2) D. L. 39 : καὶ εἰ ἐφθείρετο δὲ τὸ ἀφανιζόμενον εἰς τὸ μὴ ὂν, πάντα ἂν ἀπωλώλει τὰ πράγματα, οὐκ ὄντων τῶν εἰς ἃ διελύετο. καὶ μὴν καὶ τὸ πᾶν ἀεὶ τοιοῦτον ἦν οἷον νῦν ἐστι, καὶ ἀεὶ τοιοῦτον ἔσται, οὐθὲν γὰρ ἐστιν εἰς ὃ μεταβαλεῖ. παρὰ γὰρ τὸ πᾶν οὐθὲν ἐστιν, ὃ ἂν εἰσελθὸν εἰς αὐτὸ τὴν μεταβολὴν ποιήσαιτο. Cf. aussi *De R. N.* III, 303-307 ; 814-815 ; V, 359-360.

(3) Proklus, *Tim.* II, 105 B.

(4) Arist. *De gen. et corr.* I, 8, 325 a, 27 ; *Met.* I, 4, 985 b, 4 ; 156 fragm. de Démocrite (chez Diels).

principes des choses (1). Les atomes sont solides, impérissables, éternels (2) et indivisibles, puisqu'ils ne contiennent pas de vide (3); dans l'espace vide ils sont lancés çà et là (4). Les réunions et les séparations des atomes causent la production et la destruction dans la nature (5). De cette manière les atomistes concilient les faits de l'expérience avec l'immutabilité de l'être, plus exactement d'un grand nombre des êtres, des atomes.

D'après Epicure aussi l'univers est formé de la matière et du vide (6). Lucrèce parle des atomes comme des principes des choses (*rerum primordia*), à l'aide desquels la nature crée les êtres, et dans lesquels, après leur mort, elle les résout. Il les nomme encore la matière (*materies*), les corps générateurs des choses (*genitalia corpora rerum*), les semences des choses (*semina rerum*) et les corps premiers (*corpora prima*), pour mieux mettre en évidence que tout est constitué d'eux (7). Fidèle à la conception des anciens atomistes, Epicure admettait que les éléments dont les corps sont composés ne sont pas sujets au changement; ils sont d'une manière nécessaire indivisibles et immuables, car il faut qu'il reste quelque chose de solide et d'indissoluble après la décomposition des corps composés. S'il n'en était pas ainsi, les changements naîtraient du non-être et aboutiraient au non-être, au lieu de s'accomplir par les mouvements des atomes (8). La nature n'anéantit rien, mais résout chaque corps dans les éléments dont il est composé. Si les éléments pouvaient être détruits, les corps disparaîtraient soudainement, ce qui n'a pas lieu. La désagrégation d'un corps peut être produite par

(1) Sext. *Adv. Math.* VII, 135 : Ἅπερ νομίζεται μὲν εἶναι καὶ δοξάζεται τὰ αἰσθητά, οὐκ ἔστι δὲ κατὰ ἀλήθειαν ταῦτα· ἀλλὰ τὰ ἄτομα μόνον καὶ κενόν.

(2) Plut. *Plac.* I, 3,28.

(3) Arist. *De gen. et corr.* I, 8, 325*a*, 29.

(4) Simpl. *Phys.* 1318, 34.

(5) *De gen. et corr.* I, 8, 325*a*, 31.

(6) D.L. 39 : Τὸ πᾶν ἐστι (σώματα καὶ κενόν) (V. Cf. Sext. *Adv. Math* IX, 333.

(7) Cf. *De R. N.* I, 55-61.

(8) Cf. D.L. 41,54 : *De R. N.* I, 485-486.

quelque force, mais ses éléments ne peuvent pas périr, étant éternels (1). Si les objets disparaissaient dans le non-être, la productivité de la nature serait déjà épuisée, étant donné l'infinité du temps passé. Comme durant tout le temps écoulé les principes des choses ont travaillé à la reproduction de l'univers, ils doivent être immortels, simples et solides (2). Après l'argument de l'immutabilité des atomes, tiré du fait que la nature ne cesse pas de produire les choses, chez Lucrèce se trouve un nouvel. Si les éléments n'étaient pas impérissables et liés par des nœuds plus ou moins serrés, une même force pourrait détruire toute chose. Mais comme les éléments sont éternels, et les liens qui les unissent dissemblables, chaque corps subsiste jusqu'à ce qu'il rencontre une force dont le choc est capable de détruire l'union de ses éléments (3). Des corps disparus à nos yeux la nature donne la vie aux nouveaux êtres (4), car tout dans la nature est créé par les mêmes éléments, par les atomes.

Pour démontrer que les atomes, quoique invisibles, existent vraiment, Lucrèce donne comme exemple les corps qui sont invisibles, mais dont l'existence est indubitable, car leurs effets se ressentent; le vent, les odeurs, la chaleur, le froid, le son, les étoffes humides (5). Nous remarquons aussi que le temps cause des pertes aux corps, sans être capable de voir les particules qui s'en séparent à tout moment. Nous ne remarquons pas de même comment les corps grandissent. Donc il ne peut pas être mis en doute que la nature crée à l'aide des atomes invisibles (6).

(1) *De R. N.* I, 215-224.
(2) *Ibid.* I, 225-237 ; 540-550.
(3) *Ibid.* I, 238-249.
(4) *Ibid.* I, 262-265. Voir l'exemple bien poétique que Lucrèce donne comme explication, I, 250-259.
(5) *Ibid.* I, 265-310.
(6) *Ibid.* I, 311-328. Il semble que cette argumentation appartient à Lucrèce, car elle répond à l'objection de Lactance, *Divin. Inst.* III, 17,22 : « Cur igitur illa (semina) non sentimus aut cernimus ? » Voir aussi *De ira dei*, 10 : « Primum minuta illa semina, quorum concursu fortuito totum coiisse mundum loquuntur, ubi aut unde sunt quaero. Quis illa vidit unquam? quis sensit ? quis audivit ? »

Pour démontrer que ses atomes sont la base invariable de tout changement, Démocrite a affirmé que la matière ne peut être divisée à l'infini, mais qu'on doit admettre les éléments éternels des choses qui ne sont plus divisibles. Car si on suppose que la matière soit divisible à l'infini, on abouti par la division ou au non-être, ce qui est impossible, ou à des points inétendus, ce qui est également impossible, car la matière étendue ne pourrait jamais être composée par eux (1).

Epicure, suivant dans cette opinion Démocrite, combat aussi la divisibilité à l'infini. Il ne faut pas croire que dans un corps d'une grandeur limitée peuvent se trouver les atomes en nombre infini. Epicure rejette donc la divisibilité physique des corps à l'infini, pensant qu'en diminuant leurs parties composantes elle enlève aux choses toute solidité, et réduit au non-être nos conceptions des ensembles des atomes (2). Cet argument comprend la division réelle des choses aussi bien que celle faite par l'esprit. Tout d'abord Epicure souligne l'impossibilité que les dimensions d'un corps, composé d'un nombre infini d'atomes, soient limitées. Car les atomes de nombre infini doivent d'une manière nécessaire avoir une grandeur quelconque, et s'ils ont une grandeur quelconque, le corps composé par eux doit être infini, parce qu'un nombre infini d'atomes se trouve en lui. Comme une grandeur limitée possède une dernière partie qui peut être observée séparément dans l'esprit (quoiqu'elle ne puisse pas être observée en soi), il est indispensable que la partie venant après elle soit conçue de la même manière. Si on continue cette observation à l'infini, on doit arriver à la représentation que la grandeur limitée qui était divisée est infinie ce qui est asburde (3).

(1) Cf. Arist. *De gen, et corr.* I, 2, 316a, 14; *Phys*, I, 3, 187 a, 1.

(2) Cf. D.L. 42 scholie et 56.

(3) Cf. D.L. 57. Nous nous sommes servis du texte établi par Arnim qui diffère de celui établi par Usener (Cf. *Epikur's Lehre vom Minimum*, dans *Almanach der Akademie der Wissenschaften*, Wien 1907, p. 399, note 13) et qui entre mieux dans le sens d'argumentation d'Epicure. D'après le texte d'Usener il s'ensuit que dans un corps limité la limite sera toujours présenté à l'esprit.

La déduction de Hume contre l'infinie divisibilité de l'espace et du temps ressemble tellement à l'argumentation citée d'Epicure, que nous sommes obligés d'admettre une dépendance historique entre ces deux philosophes (1). Mais la critique de l'infinie divisibilité d'Epicure s'est montrée aussi féconde en tant qu'elle précède historiquement les doctrines originales qui réfutent la notion du continu (2).

En continuant de marcher dans les traces des anciens atomistes, Epicure admettait que tout n'est pas rempli par la matière, car le vide existe dans les choses. Il appelle le vide encore l'espace ou essence intangible (ὃ κενὸν καὶ χώραν καὶ ἀναφῆ φύσιν) (3). Dans les textes qui nous sont restés d'Epicure on ne trouve pas la distinction métaphysique de Démocrite entre les atomes ou l'être et l'espace vide ou le non-être. Comme elle manque aussi dans le poème de Lucrèce, nous avons le droit de conclure qu'elle n'était pas acceptée

(1) Voir *Treatise of human nature*, London 1878, p. 337. « If therefore any finite extension be infinitely divisible, it can be no contradiction to suppose, that a finite extension contains an infinite number of parts : And *vice versa*, if it be a contradiction to suppose, that a finite extension contains an infinite number of parts, no finite extension can be infinitely divisible. But that this latter supposition is absurd, I easily convince myself by the consideration of my clear ideas. I first take the least idea I can form of a part of extension, and being certain that there is nothing more minute than this idea, I conclude, that whatever I discover by its means must be a real quality of extension : I then repeat this idea once, twice thrice, etc., and find the compound idea of extension, arising from its repetition, always to augment, and become double, triple, quadruple, etc., till at last it swells up to a considerable bulk, greater or smaller, in proportion as I repeat more or less the same idea. When I stop in the addition of parts, the idea of extension ceases to augment ; and were I to carry on the addition *in infinitum*, I clearly perceive, that the idea of extension must also become infinite. Upon the whole, I conclude, that the idea of an infinite number of parts is individually the same idea with that of an infinite extension ; that no finite extension is capable of containing an infinite number of parts ; and consequently that no finite extension is infinitely divisible ».

(2) Cf. Evellin, *Infini et quantité*, Paris 1880, où se trouve une critique approfondie du concept de l'infini, et Petronievics, *Principien der Metaphysik*, I Band, I Abtheilung, Heidelberg 1904, Zweites Kapitel, II Abschnitt, *Uber den Raum und die Zahl* (S. 168-312) qui contient une réfutation ingénieuse de la continuité de l'espace.

(3) D.L. 40 *De R. N.* I, 334 : « ...locus est intactus inane vacansque. »

par Epicure (1). Notre philosophie se contente de la détermination que l'espace vide est incorporel en soi (2).

Les anciens atomistes ont donné quatre preuves de l'existence du vide. Sans espace vide on ne peut expliquer ni le mouvement, ni la raréfaction et la condensation, ni l'accroissement des êtres, ni la porosité des corps (3). Le plus important est le premier argument d'après lequel le mouvement ne peut s'effectuer que dans l'espace vide, puisque l'espace plein ne peut rien recevoir en soi (4).

Epicure argumente abondamment l'existence de l'espace vide. Il adopte la première preuve des anciens atomistes, et répète que sans le vide les corps ne pourraient pas se mouvoir, or, il est évident qu'ils se meuvent (5). Chez Lucrèce la même idée se trouve plus développée. La qualité propre des corps est de résister; donc s'il n'y avait que des corps, ils ne cesseraient pas de se faire obstacle, et le mouvement serait impossible, parce que nul corps ne commencerait à se déplacer. Pourtant nous voyons les mouvements divers des corps

(1) Cf. Zeller, p. 402, édit. 4. « Er (Epikur) hält sich an die gewöhnlichen Vorstellungen von dem leeren Raum und dem raumerfüllenden Stoffe, und er beweist diese Vorstellungen einfach aus der Beschaffenheit der Erscheinungen. » Gödeckemeyer, dans sa dissertation *Epikurs Verhältniss zu Demokrit in der Naturphilosophie*, Strassbourg, 1897, pense que nous ne trouvons pas l'expression Μὴ ὄν pour l'espace vide chez Epicure « weil für ihn die Veranlassung fehlte, an ihm festzuhalten, nähmlich der Gegensatz zu Parmenides » (S. 4). Gödeckemeyer nie l'opinion de Zeller que Démocrite a donné un fondement métaphysique des notions du corps et de l'espace vide. Nous pensons que Démocrite aurait donné aux atomes le nom d'être et au vide le nom de non-être, même s'il ne se rappelait pas la distinction entre l'être et le non-être, établie par Parménide, car l'ancien atomisme était une doctrine logique et dialectique (Cf. Dilthey, *Einleitung in die Geistesw.* I, 1883, S. 198). Rivaud aussi est de cet avis. « Affirmant d'emblée, comme une vérité naturelle et évidente, l'existence du devenir, Leucippe trouve aussitôt que le devenir implique le non-être ». (*Le problème du devenir et la notion de la matière dans la philosophie grecque*, Paris 1905, p. 146).

(2) D.L. 67.

(3) Cf. Arist. *Phys.* IV, 6, 213 *b*, 5. Ces preuves étaient réfutées par Aristote dans *Ibid.* IV, 8, 214*a*, 28.

(4) Cf. aussi *De gen. et corr.* I, 8, 325 *a*, 26.

(5) D.L. 40, 67.

sur la terre, dans la mer et au ciel (1). Donc, l'espace vide existe. La théorie qui nie l'espace vide et réduit le mouvement au déplacement et à la substitution des corps au milieu du plein est repoussée par Epicure (2), qui déclare inexplicable le commencement de ce mouvement. Ensuite il démontre la fausseté de la théorie qui, en niant le vide, réduit le mouvement à la condensation et à la raréfaction de la matière. Selon l'explication de notre philosophie, il est erroné de croire que deux corps se sont heurtés par suite de la compression de l'air, et puis ont rebondi, grâce à sa dilatation. En vérité, il se forme un vide qui se remplit graduellement. L'air ne peut se condenser; mais même si on suppose qu'une telle condensation peut avoir lieu, il est impossible que sans le vide l'air rapproche ses parties sous un volume moindre (3). Selon Epicure, les corps n'auraient pas de place sans le vide (4). Plus encore, sans le vide les corps n'auraient même pas pu être engendrés, parce que la matière, pressée de toute part, resterait inerte (5). Retenant aussi la preuve de Démocrite pour l'existence du vide de la porosité des corps, Epicure soutient que les corps qui semblent les plus compacts (les rochers, les grottes, le corps animal, les arbres, les murs, les os) contiennent des vides (6). Par le fait qu'il existe une différence sensible de poids parmi les corps de mêmes dimen-

(1) Cf. *De R. N.* I, 329-342; I, 428.

(2) Cette théorie est mentionnée par Aristote dans *Phys.* IV, 8, 216a, 27. Cf. *De R. N. I*, 370-383, où Lucrèce réfute l'argument du grand ennemi d'Epicure Straton de Lampsaque (Simpl. *Phys.* 659, 22D), d'après lequel l'eau s'écarte devant les poissons et remplit l'espace derrière eux.

(3) Cf. *De R. N.* I, 384-397. De cette théorie Aristote parle dans *Phys.* IV, 7, 214*a*, 32.

(4) Cf. D.L. 40 ; *De R. N.* I, 426-428. « Tum porro locus ac spatium, quod inane uocamus, si nullum foret, haut usquam sita corpora possent esse... »

(5) *Ibid.* I, 342-345. « ...quae, si non esset inane, non tam sollicito motu priuata carerent quam genita omnino nulla ratione fuissent, undique materies quoniam stipata quiesset. » Cf. *Ibid.* I, 660-662, où se trouve l'affirmation que sans le vide tout se condenserait et formerait un seul corps.

(6) Cf. *Ibid.* I, 346-357. Voir aussi *Ibid.* VI, 936-958, où cette preuve est confirmée par des exemples.

sions, notre philosophe a aussi confirmé sa thèse sur l'existence du vide, en suivant, paraît-il, encore Leucippe et Démocrite (1). De deux corps qui ont la même taille, le plus léger est celui qui contient le plus de vide, le plus pesant celui qui a le moins de vide et plus de matière (2).

Pour mieux démontrer que les atomes, comme les éléments de l'univers, sont formés d'une matière solide et éternelle (3), Epicure établit la différence entre les atomes et l'espace vide. Le corps et l'espace ont une double nature; ils diffèrent essentiellement l'un de l'autre. Donc il est nécessaire que chacun d'eux existe par lui-même et sans mélange. Comme il n'y a point de matière là où s'étend le vide, ni de vide dans le lieu où se trouve la matière, on voit que les éléments des corps sont de matière pleine et sans vide. Cependant dans les corps composés se trouve le vide. Mais le vide dans les corps doit nécessairement être entouré de matière solide. On ne peut pas logiquement admettre qu'un corps contienne le vide dans sa substance, sans accorder la solidité aux éléments qui enveloppent ce vide. Donc les atomes sont indestructibles, tandis que les corps composés peuvent être décomposés (4).

Un argument général pour l'indestructibilité des atomes est encore ajouté. Si la nature n'avait pas prescrit de borne à la destruction des choses, les éléments de la matière, après l'action destructive de tant de siècles passés, seraient tellement épuisés que les corps composés par eux ne pourraient se développer complètement. Comme les corps peuvent être détruits plus vite qu'ils ne se reforment, le fait que dans la nature les réparations sont proportionnées aux pertes est l'argument évident que les atomes doivent être solides (5). De

(1) Cf. Arist. *De Caelo*, IV, 2,209 *a*, 2.
(2) Cf. *De R. N.* I, 564-567.
(3) Cf. D.L. 41. 42 ; *De R. N.* I, 486-502 ; Cic. *De Fin.* I, 6,17 : « Corpora individua propter soliditatem. »
(4) *De R. N.* I, 503-519.
(5) *Ibid.* I, 551-564; 577-583.

l'immuabilité des espèces dont la nature a prescrit des bornes à l'accroissement, à la durée et au pouvoir, notre philosophe déduit aussi l'indestructibilité des éléments. Si les atomes pouvaient être modifiés de quelque manière, tout ce qui concerne les espèces deviendra incertain d'une manière nécessaire (1).

Epicure, on le voit bien, est resté parfaitement fidèle à la doctrine des anciens atomistes d'après laquelle les principes de toutes les choses dans la nature sont les atomes qui sont absolument indivisibles, l'espace vide ne pouvant pénétrer en eux. Mais l'argumentation d'Epicure est plus ample, car elle vient après la réfutation de la discontinuité d'Aristote.

Pour l'entretien de l'univers les atomes et le vide sont également nécessaires. Car s'il n'y avait pas de vide, l'univers serait un solide absolu; par contre, s'il n'existait pas de corps qui remplissent le lieu qu'ils occupent, tout serait espace vide. Comme le monde n'est ni absolument plein, ni absolument vide, il est évident que la matière et le vide sont entremêlés. Ce sont les corps premiers qui par le plein interrompent le vide, et qui ne peuvent être endommagés par aucun choc extérieur, ni décomposés par aucun corps, ni altérés par quelque autre atteinte. Mais sans le vide rien ne peut être brisé, désagrégé ou coupé en deux (2).

Donc toute la nature se compose des corps et du vide. L'existence des corps nous est démontrée par le témoignage des sens, ce qui donne à la raison un principe inébranlable pour mieux faire des suppositions sur l'inconnu (Epicure pense aux atomes qu'on ne peut pas percevoir par les sens). D'autre part, s'il n'existait pas d'espace vide, les corps, comme on l'a vu, n'auraient ni où se placer, ni à travers quoi se mouvoir. Tout ce qui existe est ou tangible, et alors doit être rangé au nombre des corps, ou bien est impalpable, et alors c'est le vide (3). En dehors des corps qui sont actifs ou pas-

(1) *Ibid.* I, 584-598.
(2) *Ibid.* I, 520-539.
(3) D.L. 39, 40; *De R. N. I*, 418-439.

sifs et le vide qui fournit l'espace aux corps il n'y a, dans la nature, de place pour un troisième ordre des choses qui est perceptible par les sens ou concevable par l'esprit (1).

Jusqu'ici Epicure n'apparaît pas comme un penseur original, puisqu'il ne fait qu'approfondir les idées de Leucippe et Démocrite.

Il faut voir maintenant s'il a introduit quelque nouveauté dans la conception de l'atome qu'il a emprunté aux anciens atomistes.

(1) D. L. 67 ; *De R. N.* I, 440-448.

Chapitre II

LA DOCTRINE DU MINIMUM

Le manque de clarté et la négligence de l'exposition d'Epicure, la manière très concise du développement de ses idées physiques dans la *Lettre à Hérodote* et le mauvais état dans lequel cette lettre nous est conservée sont les raisons par lesquelles les savants n'ont longtemps pris en considération la doctrine d'Epicure sur les minima ponctuels comme éléments de l'atome.

Il reste bien curieux qu'elle n'ait pas même été comprise par Usener, éditeur conscient d'*Epicurea*, qui avait à sa disposition tous les textes d'Epicure et tous les témoignages sur lui. Les déductions sur le minimum dans la *Lettre à Hérodote* ont été faussement prises par Usener comme concernant la grandeur de l'atome (1). De même Lachmann, dans son commentaire, a interprété le passage de Lucrèce qui parle des minima (2) comme se rapportant aux atomes (3). Il est étonnant que cette doctrine ait échappé aussi à Zeller qui base toujours ses expositions des systèmes des philosophes

(1) Cf. Arnim, *Ouvr. cité*, p. 397, note 5.
(2) *De R. N.* I, 599-634.
(3) *In F. Lucretii Cari De rerum natura libros commentarius*, Berlin 1850, p. 44-45.

grecs sur la critique sérieuse des textes (1). Cela nous frappe d'autant plus que l'argumentation difficile et ténébreuse d'Epicure reçoit un commentaire dans les vers de Lucrèce (2).

Il paraît que Gödeckemeyer, dans sa dissertation déjà citée de 1897 année, a pour la première fois arrêté son attention sur la doctrine du minimum d'Epicure. Il l'a interprété comme une conception originale d'Epicure, pensant que Démocrite n'a pas admis l'existence des minima dans l'atome. L'explication de Gödeckemeyer concernant la notion du minimum est très sommaire (3), et cela étonne d'autant plus qu'il a consacré aux questions beaucoup moins importantes des discussions très étendues. Windenberger dans sa thèse latine de 1899, ne citant pas Gödeckemeyer, a parlé de la conception du minimum d'Epicure d'une manière générale ; il l'a aussi regardé comme une théo-

(1) Ne touchant pas la question des parties de l'atome, Zeller dit sur la petitesse de l'atome seulement ceci : « Sie sind so klein, dass wir sie nicht wahrnehmen können, denn es ist Tatsache, dass wir sie nicht sehen ; doch darf man sie darum nicht für mathematische Atome halten, sondern sie führen diesen Namen nur deshalb weil ihre physikalische Beschaffenheit jeder Teilung widerstrebt. » (p. 404).

(2) Il est intéressant de remarquer que tous les anciens traducteurs du dixième livre de Diogène Laërce ont reproduit d'une manière incompréhensible les passages traitant des minima dans l'atome. Nous ne mentionnerons que la traduction française anonyme *Les vies des plus illustres philosophes de l'antiquité*, Paris 1796 (II tome, p. 158-159) et la traduction allemande, anonyme aussi, *Des Diogenes Laertios philosophische Geschichte*, Leipzig 1806 (S. 437-438). Gassendi seul fait exception. Dans ses *Animadversiones in decimum librum Diogenis Laertii*, 1649, il donne une traduction assez réussie de cet endroit qui ne contient d'inexactitudes qu'autant que le texte grec de cette lettre dans ce temps n'était pas encore corrigé. D'après la traduction et le commentaire de Gassendi (*De minimo in atomo ex comparatione minimi ad sensum*, p. 418) on voit qu'il a bien compris le sens de la doctrine du minimum.

Parmi les savants modernes qui reproduisent précisément la *Lettre à Hérodote*, Nestle a tout simplement omis tous les passages parlant de minima dans sa traduction d'une grande partie de cette lettre (Cf. *Die Nachsokratiker*, 1923, I Band, S. 167-174). En France où l'intérêt pour l'interprétation exacte de la philosophie d'Epicure s'accroît chaque jour, dans l'année 1925 seule ont paru deux traductions très consciencieuses : celle de M. Ernout et celle de M. Solovine.

(3) Voir la thèse de Gödeckemeyer, p. 6-8.

rie originalle (1). Après cela Arnim a énoncé la même opinion, ne citant ni Gödeckemeyer, ni Windenberger, dans son petit ouvrage *Epikur's Lehre von Minimum.* Mais Arnim a développé plus largement sa supposition et s'est efforcé de la vérifier à l'aide des textes, quoique lui aussi n'ait pas donné l'exposition complète de cette doctrine. Enfin, M. Robin, dans son commentaire sur *De rerum natura*, l'a très savamment interprété (2).

Nous allons d'abord exposer la doctrine obscure du minimum dans tous ses détails,et après cela nous essayerons de résoudre la question de savoir si elle est une contribution originale d'Epicure à l'atomisme ou non.

La théorie du minimum que nous trouvons dans la *Lettre à Hérodote* était sans doute complètement développée dans les autres ouvrages d'Epicure. D'abord dans le περὶ φύσεως qui contenait toutes les idées physiques du philosophe; puis dans les ouvrages περὶ ἀτόμων καὶ κενοῦ et περὶ τῆς ἐν τῇ ἀτόμῳ γωνίας. Ce dernier était, comme on peut le conclure par le titre, certainement consacré à cette doctrine.

Epicure soutient que les atomes ne sont pas les derniers éléments de la matière, mais que ce sont les minima dont l'atome est composé.

Le minimum sensible était le point de départ d'Epicure pour ses déductions sur les minima dans l'atome. D'après sa conception le minimum sensible n'est ni tout à fait semblable à un corps dont les parties sont susceptibles de déplacement, ni tout à fait différent de lui; il a, d'une part, une ressemblance avec ce corps, mais, d'autre part, on ne peut pas discerner des parties en lui. Quand, par suite de cette ressemblance, nous croyons distinguer en minimum sensible des parties, nous sommes obligés de les imaginer comme étant d'égale grandeur. Quand nous examinons ces parties l'une

(1) Cf. Suscipitur Epicuri defensio in physicis, p. 49-53.
(2) Cf. tome I, p. 129-131; 133-134; 281-282.

après l'autre, nous ne les voyons pas comme des ensembles qui se trouvent en un même lieu, ni comme parties qui touchent des parties, mais nous concevons que chacune d'elles sert de mesure pour les grandeurs sensibles. Ainsi une telle partie, servant de mesure, est contenue plus de fois dans les grandeurs plus grandes, et moins de fois dans les grandeurs plus petites. Epicure admet entre le minimum de l'atome et l'atome lui-même un rapport analogue à celui qui existe entre des parties du minimum sensible et le minimum sensible lui-même, car c'est seulement par sa petitesse que l'atome diffère du minimum perceptible par les sens. Epicure a imaginé d'autant plus facilement cette analogie qu'il a conclu que l'atome a une grandeur par analogie avec une chose sensible dont la petitesse a été réduite à l'extrême (1).

Du fait que nous voyons le sommet de toute chose qui en forme la plus petite partie perceptible, Epicure a déduit que les atomes aussi ont un sommet. Ce sommet de l'atome est le dernier terme de la petitesse et dépourvu de parties, l'atome même n'étant plus perceptible par les sens (2). Par analogie avec les parties du minimum sensible, Epicure conclut qu'il faut considérer les minima de l'atome comme des limites extrêmes et indivisibles des longueurs, dont on peut se servir comme de mesure pour ce qui est grand et petit, quand on fait des déductions théoriques sur les choses qu'on ne peut pas voir (3).

Pour rendre plus évidente l'existence des minima dans l'atome, Epicure dit que si on ne suppose pas le minimum, les plus petits corps seront composés d'une infinité de parties, puisque chaque moitié aura une moitié, et ainsi à l'infini.

(1) Cf. D.L. 58,59. A. Hannequin, dans son livre *Essai critique sur l'hypothèse des atomes dans la science contemporaine*, Paris 1899, exprime une idée qui paraît être inspirée par l'analogie citée d'Epicure. « Et qu'est-ce en général que l'atome, sinon la réduction, en un élément simple, créé par notre esprit, ou en la loi de ses combinaisons, des qualités et des propriétés du composé ? » (p. 16-17).
(2) Cf. *De R. N.* I, 748-752; 599-602.
(3) Cf. D.L. 59.

Pour éviter cette conséquence absurde, il faut reconnaître qu'il existe des minima qui ne sont plus divisibles (1).

Il est donc évident qu'Epicure, outre la réfutation de la divisibilité physique à l'infini de la matière, repousse aussi sa divisibilité mathématique. Il nie qu'il soit possible de déplacer des parties à l'infini dans un corps fini; de même il nie que les parties dont la petitesse s'accroît à l'infini peuvent être déplacées dans un corps fini (2).

Epicure insiste expressément sur ce que l'atome ne pourrait pas résulter des combinaisons de ces minima, s'ils avaient un mouvement propre (3). Le minimum de l'atome n'a jamais existé et n'existera jamais seul, étant la partie intégrante et l'unité première d'un autre élément (4). Si la nature résolvait tout en parties qui sont les plus petites, (5) en minima de l'atome, elle ne pourrait plus rien former avec eux. Car étant sans parties, les minima ne peuvent avoir des qualités sans lesquelles rien ne peut être formé (6). A la plus

(1) Cf. *De R. N.* I, 615-626. Nous trouvons encore chez Hume une idée pareille. « 'Tis evident, that existence in itself belongs only to unity, and is never applicable to number, but on account of the unites, of which the number is compos'd... 'Tis in vain to reply, that determinate quantity of extension is an unite ; but such-a-one as admits of an infinite number of fractions, and is inexhaustible in its sub-divisions... The whole globe of the earth, nay the whole universe, *may be consider'd as an unity.* » (*Ouvr. cité*, p. 377-378).

(2) D.L. 56.

(3) D.L. 59.

(4) *De R. N.* I, 602-604. « Nec fuit umquam per se secretum neque posthac esse ualebit, alterius quoniamst ipsum pars primaque. »

(5) Les vers de Lucrèce : « Denique si minimas in partis cuncta resolui cogere consuesset rerum natura creatrix... » (I, 628-629), M. Ernout traduit littéralement: « Enfin si la nature créatrice de toutes choses avait pour habitude de forcer tout à se résoudre en parties infiniment petites » (*De la nature*, I tome, p. 27). M. Robin, dans son commentaire de vers 628, explique l'expression *minimae partes* de la manière suivante : « Ce ne sont donc pas des parties infiniment petites, mais les parties les plus petites possibles, donc finies ». La traduction de M. Ernout, quoique exacte, ne rend pas claire la pensée de Lucrèce, resp. d'Epicure.

(6) Cf. *De R. N.* I, 628-634. La traduction de ces vers de Lagrange est complètement erronée. « Enfin, si la nature, en détruisant les êtres, ne

petite partie de la matière, au minimum de l'atome, s'ajoutent les autres parties semblables en rangs serrés, et de cette manière forment la substance de l'atome. Comme ces éléments de l'atome ne peuvent pas exister par eux-mêmes, ils doivent nécessairement s'assembler en une union dont aucune force ne peut les séparer. Quoique les minima se trouvent dans les atomes, ceux-ci sont simples et solides. Car étant des particules irréductibles, les minima ne forment pas dans l'atome un assemblage hétérogène, mais un ensemble intime et homogène. Comme la nature a fait des atomes les semences des choses, elle ne permet pas que les minima qui se trouvent dans l'atome puissent être retranchés de lui, puisque dans ce cas les atomes ne seraient plus immuables et éternels (1).

Par conséquent Epicure nie expressément que les minima, les éléments de l'atome, peuvent exister indépendamment de l'atome, et qu'ils peuvent, par leur mouvement, créer l'atome. Dépourvus de toutes les qualités de la matière et sans parties, ces minima sont ponctuels et n'existent qu'en atome. C'est par l'esprit seulement qu'ils peuvent être séparés de l'atome, lequel est indivisible.

Pour Epicure donc les dernières parties de la matière ne sont pas les atomes, mais les minima, quoique la division des corps se termine dans l'atome.

Nous avons des témoignages qu'Epicure n'a pas considéré le minimum comme la dernière partie de la matière seule, mais aussi comme la dernière partie de l'espace, du temps et du mouvement (2).

les réduisait en leurs parties extrêmes, ces débris ne pourraient lui servir à former d'autres corps: car, étant encore formés de plusieurs parties, ils n'auraient pas la sorte de liens, de pesanteur, de chocs, de rencontres et de mouvements, que doit posséder la matière d'où tout est tiré, et sans laquelle il ne peut y avoir de composition » (p. 31-32). Justement le contraire de l'idée d'Epicure !

(1) *De R. N.* I. 609-614 ; 626-627.

(2) Sext. *Adv. dogm.* IV. 142; Simpl. *Phys.* 218.3. Voir aussi Ouvr. cité de Hume, p. 558. « The infinite divisibility of space implies that of time, as is evident from the nature of motion. If the latter, therefore, be impossible, the former must be equally so. »

Notre philosophe a conçu, paraît-il, le minimum du temps comme le moment du temps concevable par le raisonnement οἱ διὰ λόγου θεωρητοὶ χρόνοι (1).

Il semble qu'Epicure s'efforçait sérieusement de fonder sur une base solide sa thèse sur la discontinuité du mouvement. A l'argument d'Aristote contre la composition du continu d'indivisibles, pris du mouvement (2), il a répondu que le corps se mouvant à travers la ligne, composée des parties indivisibles, se meut à travers toute la ligne, mais qu'il ne se meut pas dans les parties dont la ligne est composée. Dans ces parties le corps est ce qui s'est déjà mû (3). D'après Aristote un corps doit se mouvoir dans un milieu d'autant plus vite qu'il est plus rare, et d'autant plus lentement qu'il est plus dense (4). Epicure en déduit que dans l'espace vide il ne peut pas exister de différences dans les vitesses avec lesquelles les corps tombent. Dans le vide les atomes lourds, aussi bien que les atomes légers, se meuvent avec la même vitesse. Car si les uns, pour se mouvoir, avaient besoin de plus de temps que les autres, il s'ensuivrait que les atomes plus lents parcourent dans le même temps seulement une partie du minimum d'espace, et cela signifierait que le minimum d'espace n'existe pas, mais qu'il existe la divisibilité infinie de l'espace. Cette vitesse avec laquelle les atomes se meuvent dans l'espace vide est la plus grande possible. Epicure la compare à la rapidité de la pensée. Les atomes et les corps composés cessent de se mouvoir par cette vitesse, quand leur marche est contrariée soit par les chocs extérieurs, soit par des obstacles intérieurs. Des atomes dont un corps est composé chacun possède un mouvement propre; de là, la vitesse de ce corps dépend du rapport qui existe entre les atomes se mouvant dans la même direction que le corps et ceux qui se meu-

(1) Cf. D.L. 62 ; Arnim, *Ouvr. cité*, p. 393.
(2) *Phys.* VI, 1.
(3) Cf. Simpl. *Phys.* 218, 3.
(4) Cf. *Phys.* VIII, 4, 216 *a*, 13.

vent dans les autres directions (1). Plus loin nous parlerons de la conception du mouvement d'Epicure dans tous les détails.

Maintenant nous devons essayer de résoudre la question de savoir si Epicure, par sa doctrine sur les minima dans l'atome, s'est éloigné du système de Leucippe et Démocrite, s'il est le fondateur de l'atomisme mathématique, c'est-à-dire de l'hypothèse des minima ponctuels comme derniers éléments de la matière (2).

Nous avons déjà vu que tous les savants qui se sont occupés de la doctrine du minimum d'Epicure l'ont proclamée originale. Cependant nous pensons qu'en ce point Epicure ne s'est pas écarté des anciens atomistes.

Tout d'abord, les atomes de Leucippe et Démocrite ne sont pas des points mathématiques. Leucippe a attribué à ses atomes une certaine grandeur, en se rappelant l'argument de Zénon contre la pluralité (3), d'après lequel les dernières parties d'un corps, divisible à l'infini, seraient sans grandeur, et de ces parties sans grandeur le corps ne pourrait être composé. Les atomes de Leucippe sont indivisibles à cause de leur petitesse (ὑπὸ σμικρότητος), et parce qu'ils ne contiennent pas l'espace vide qui est le principe de la divisibilité des corps (4). Mais ces atomes ne sont pas conçus comme étant sans parties. Ils ont un nombre infini de formes différentes, et par

(1) D. L. 61.62 ; *De R. N.* 258-259. Nous avons accepté la correction du texte de Diogène Laërce faite par Arnim (p. 401, note 21), car alors seulement l'idée d'Epicure paraît claire et conforme aux principes de son atomisme.

(2) Cf. Arnim, *Ouvr. cité*, p. 380. A cet endroit il est intéressant de remarquer que Joyau, qui traite la conception des atomes d'Epicure d'une manière totalement superficielle, donne la déclaration suivante : « ...l'hypothèse d'Epicure est manifestement contradictoire, et c'est lui faire trop d'honneur que de la discuter sérieusement, comme l'entreprend d'Arnim » (p. 92). Au lieu de donner des jugements aussi sévères sur Epicure, Joyau aurait mieux fait d'entrer plus profondément dans sa doctrine. Mais négligeant de faire cet effort, il attribue souvent à notre philosophe des opinions qui lui son étrangères. Ainsi, — pour ne citer ici qu'un seul exemple, — il donne une traduction absolument fausse de D. L. 68 (p.71).

(3) D. L. IX, 30.

(4) Cf. Galenus. *De elem. sec. Hippocr.* I. 2.418k; Simpl. *Phys.* 216.

cela même ils doivent avoir des grandeurs différentes (1). Démocrite a considéré que les atomes sphériques sont les plus petits (2); il a même, dans les atomes de la même forme, fait la différence entre les plus petits et les plus grands (3).

Donc les atomes de Leucippe et Démocrite sont étendus; ce sont les corps d'une certaine grandeur. Simplicius, à l'endroit déjà indiqué (4), dit que Démocrite supposait les atomes indivisibles, mais non par la même raison qui rend indivisibles les points mathématiques. Ce témoignage est très important pour notre thèse. En nous appuyant sur lui nous avons le droit de conclure que les atomes sont physiquement indivisibles, en tant que leur solidité résiste à la divisibilité à l'infini, mais qu'ils ne sont pas indivisibles mathématiquement (5) et logiquement, leur indivisibilité n'excluant pas l'existence des parties, l'atome n'étant pas absolument simple (6). En d'autres termes, par là même que Leucippe et Démocrite ont admis pour les atomes l'existence de différentes figures et de différentes grandeurs, ils ont dû supposer, soit implicitement, soit explicitement, que les atomes sont physiquement indivisibles, mais qu'ils sont composés de parties. Donc l'hypothèse des parties de l'atome était la conséquence nécessaire de la conception même des atomes de Leucippe et

(1) De la différence des formes cf. Arist. *De gen. et corr.* I, 1, 314*a*, 21; I, 2, 315*b*, 11 ; de la différence des grandeurs cf. Arist. *Phys.* III, 4, 203*a*, 33 ; Theophr. *De sensu* 60.

(2) Cf. Phil. *De anima* 6.

(3) Cf. *De Caelo*, III, 4, 303*a*, 12. Suivant *De anima*, I, 2, 404*a*, 1, on peut conclure qu'en certains cas les atomes peuvent être visibles.

(4) *Phys.* 216.

(5) *Ibid.* 18*a*.

(6) La doctrine sur les atomes de Leucippe et Démocrite a été comprise dans ce sens par plusieurs autres interprétateurs. Voir Buhle, *Histoire de la philosophie moderne*, traduction française, Paris 1816, p. 17. « Certainement Leucippe n'accordait pas la simplicité aux atomes dans un sens aussi absolu que l'ont fait les modernes. Il admettait cette simplicité telle qu'on parvient à la connaître par le témoignage des sens, et non telle que celle à laquelle on arrive par l'analyse mentale. Aussi ne disait-il que les atomes sont indivisibles à cause de leur ténuité excessive. » Cf. aussi Lafaist, *Dissertation sur la philosophie atomistique*, p. 20, note 1 ; Zeller, p. 295; Mabilleau, *Histoire de la philosophie atomistique*, Paris, 1895, p. 186.

Démocrite. Que Démocrite ait déduit cette conséquence dans l'un de ses ouvrages perdus, ou qu'il ne l'ait pas fait, elle était contenue dans son atomisme. Par conséquent dans le meilleur cas Epicure a formulé l'hypothèse des minima, mais il ne l'a point inventée, les atomes de Leucippe et Démocrite n'étant pas ἓν συνεχὲς de la même manière que ceux d'Epicure ne l'étaient pas.

Notre avis est aussi confirmé par le fait qu'Epicure a réfuté la supposition de Démocrite sur le nombre infini de formes des atomes, à l'aide de l'existence de minima dans l'atome (1). Epicure a entrepris cette réfutation, choqué par le témoignage que, selon Démocrite, il n'est pas impossible qu'un atome fût aussi grand qu'un monde (2). Ce paradoxe était vraiment conforme à la conception de l'atome de Démocrite. Car la conséquence de la supposition des figures infinies des atomes était, — qu'il l'ait formulé ou non — que le nombre de parties des atomes est très différent et que les combinaisons de ces parties sont aussi très différentes. Donc il est possible qu'un atome contienne autant de parties qu'un monde. Seulement il ne faut pas perdre de vue que chaque atome de Démocrite doit forcément être d'une grandeur limitée, même s'il est grand comme le monde. Car si le nombre de parties de l'atome était infini, il ne resterait plus un atome, le principe de la discontinuité, mais il deviendrait la matière continue. Epicure qui tenait beaucoup à établir définitivement que tous les atomes restent nécessairement au-dessous de la limite de la perception, n'a pas créé un nouvelle théorie; il a seulement limité le nombre des parties de l'atome. Les combinaisons d'un nombre limité de minima dans l'atome doivent être également limitées; donc il ne peut exister de formes infinies des atomes (3).

(1) Cf. *De R. N.* II, 478-499.

(2) Stob. *Ekl.* I, 348 ; Aët. I, 12,6.

(3) Nous parlerons plus loin de cette doctrine d'Epicure.

Comme les atomes de Leucippe et Démocrite, tout en étant des réalités concrètes, sont des σχήματα, des figures géométriques, à la manière des pythagoriciens qui ont composé les figures géométriques de points (1), on voit bien que la doctrine des minima dans l'atome se trouvait déjà implicitement dans l'ancien atomisme.

Simplicius nous avertit que les atomes des anciens atomistes diffèrent par leur petitesse des corps visibles, composés de parties (2). Ce rapport a le même sens que l'analogie entre l'atome et le minimum sensible, établie par Epicure. La déduction d'Aristote que selon Démocrite on ne peut pas composer la matière étendue de points inétendus (3), — si on admet qu'elle exprime vraiment l'idée de l'atomiste — ne détruit pas notre thèse. Car nous avons vu chez Epicure que la réunion des minima ne peut former un atome, mais que les minima existent dans l'atome indivisible. Donc le philosophe d'Abdère pouvait très bien imaginer ses atomes comme composés de points inétendus.

Peut-être Epicure, en se rappelant le développement du concept de la continuité chez Aristote (4), a élargi la notion du minimum, probablement bornée chez Démocrite à la matière seule, en l'appliquant à l'espace, au temps et au mouvement (5). Peut-être le mérite d'Epicure consistait dans cet élargissement. C'est d'autant plus vraisemblable que Sextus (6) combat seulement Epicure comme le représentant de la discontinuité de la matière, de l'espace, du temps et du mouvement. Cette explication est plus plausible que celle d'Arnim, qui dans ce fait voit la preuve pour sa thèse que le concept du minimum est propre à Epicure.

(1) Cf. Rivaud, *Problème du devenir et la notion de la matière dans la philosophie grecque*, p. 147.
(2) Arist. *De Caelo*, 294, 30.
(3) *De gen. et corr.* I, 2, 316*a*, 13.
(4) Cf. *Phys.* VI, 1.
(5) Par cela aussi Epicure est le précurseur d'Evellin et de Petronievics. Cf. l'ouvrage cité d'Evellin et la Métaphysique de Petronievics, II Abschnitt, Erstes Kapitel, *Über die Zahl* (S. 125-168); Drittes Kapitel, *über die Bewegung* (S. 311-373).
(6) *Adv. dogm.* IV, 142.

Ainsi nous avons démontré notre opinion que la doctrine des minima dans l'atome se trouvait déjà dans les principes de l'atomisme ancien, qu'elle fut développée ou seulement sous-entendue. Si elle n'était que sous-entendue, le mérite d'Epicure est plus grand, car il lui a donné une formule explicite.

Il nous reste encore à jeter un coup d'œil sur les raisons qui ont provoqué la conclusion des interprétateurs déjà cités, qu'avec sa doctrine du minimum Epicure a introduit une nouveauté dans l'atomisme.

Gödeckemeyer appuie sa preuve sur les textes d'Aristote (1), où le philosophe de Stagire réfute la possibilité que le continu soit composé d'indivisibles, et où il déclare que les atomes des anciens atomistes sont sans parties, suivant son opinion que sans partie et indivisible sont synonymes (2). Cependant le fait qu'Aristote n'a pas fait la distinction entre ἀδιαίρετα et ἀμερῆ ne signifie pas que les atomistes ne l'ont pas fait aussi — qu'ils l'aient formulé ou non. Au contraire, leur conception de l'atome suppose cette distinction d'une manière nécessaire. Pour Aristote il était évidemment plus facile de combattre l'atomisme quand il néglige cette différence. La réfutation d'Aristote a peut-être poussé Epicure à accentuer davantage la composition des atomes des minima qui ne possèdent pas une existence propre, puisque l'atome est indivisible. De cette manière Epicure a définitivement écarté l'objection d'Aristote que tout ce qui est étendu soit divisible à l'infini. Il a, de même, évité l'autre objection, d'après laquelle l'espace ne peut être constitué par des points mathématiques non étendus, dont la composition ne pourrait jamais former un corps, en admettant que les corps soient composés d'atomes et non de minima (3).

(1) *Phys.* IV, 1 ; *De gen. et corr.* I, 2, 316 *b*, 8.
(2) Cf. *Phys.* VI, 1, 231*a*, 24 et *b*, 3.
(3) D'ailleurs Gödeckemeyer seul s'approche de notre point de vue et s'éloigne de son affirmation à la page 10 de sa thèse. « Hiermit war zunächst, da verschiedene Atome sich aus verschieden vielen Teilen zusam-

Windenberger expose la doctrine du minimum comme propre à Epicure, en ne s'appuyant pas sur une critique détaillée des textes.

C'est Arnim qui a le mieux argumenté son opinion. Il a compris qu'à côté de la conception de l'atome de Leucippe la supposition qu'ils sont sans partie ne peut être maintenue. De même Arnim se rend compte que selon la doctrine de Démocrite peuvent exister de très grands atomes. Mais il trouve — et ceci est son argument le plus sérieux — que dans son fragment 155, Démocrite s'est déclaré contre le minimum géométrique (contre la composition des lignes par des points, des surfaces par des lignes et des corps par des surfaces) (1). En vérité ce fragment ne montre pas du tout que Démocrite s'est décidé pour la géométrie continue. Le philosophe y mentionne seulement les difficultés que suscitent la théorie de la continuité et celle de la discontinuité de l'espace géométrique, quoique les autres soient plus soulignées (2). Démocrite, en connaisseur éminent de la géométrie (3), trouvait probablement bien dur de proclamer comme erronés les principes sur lesquels elle est fondée. D'autre part, il a dû sentir que, du point de vue de son atomisme, la négation du minimum géométrique aurait été une grande inconséquence. Se trouvant dans ce dilemme, Démocrite a préféré laisser la question non résolue, que s'attaquer à la géométrie. Epicure, n'ayant pas de faible pour les mathématiques, n'hésitait pas à proclamer

mensetzen konnten, die Möglichkeit von Grössenunterschieden gegeben, ein Gedanke der, wie schon erwähnt wurde, auch dem Abderiten trotz seiner abweichenden Auffassung des Atoms nicht freund war (Arist. 305*a*, 12; Theophr. De sensu 61). »

(1) Cf. *Ouvr. cité*, p. 387-388.

(2) εἰ κῶνος τέμνοιτο παρὰ τὴν βάσιν ἐπιπέδοις, τί χρὴ διανοεῖσθαι τὰς τῶν τμημάτων ἐπιφανείας, ἴσας ἢ ἀνίσους γιγνομένας ; ἄνισοι μὲν γὰρ οὖσαι τὸν κῶνον ἀνώμαλον παρέξουσι πολλὰς ἀποχαράξεις λαμβάνοντα βαθμοειδεῖς καὶ τραχύτητας, ἴσων δ' οὐσῶν ἴσα τμήματα ἔσται καὶ φανεῖται τὸ τοῦ κυλίνδρου πεπονθὼς ὁ κῶνος, ἐξ ἴσων συγκείμενος καὶ οὐκ ἀνίσων κύκλων, ὅπερ ἐστὶν ἀτοπώτατον. Diels, *Die Fragmente der Vorsokratiker*, Fr. 155.

(3) « Démocrite fut certainement un géomètre ». Milhaud, *Les philosophes géomètres de la Grèce*, p. 146.

ses principes comme erronés (« *totam geometriam falsam esse credidit* ») (1). Par cette déclaration aussi, Epicure est le précurseur lointain de Petronievics qui, dans sa Métaphysique, n'a pas seulement désigné les bases de la géométrie comme erronées, mais qui a même érigé les principes d'une nouvelle géométrie, appelée par lui la géométrie discrète (2). Mais quoique nous ne partageons pas sa conclusion, nous avouons qu'Arnim est profondément entré dans le vrai sens de la doctrine obscure d'Epicure. C'est pour cela que son traité est bien supérieur à ceux de Gödeckemeyer et de Windenberger.

Ainsi nous pensons que la soi-disant originalité d'Epicure dans la doctrine sur les minima des atomes doit être réduite au développement d'une idée qui existait déjà chez Démocrite. Notre philosophe a tout simplement formulé une conséquence de l'ancien atomisme. C'est, sans doute, son mérite, mais ce mérite n'est point identique à l'originalité.

(1) Cic. *Luc.* 106.

(2) Voir *Principien der Metaphysik*, I Band, I Abtheilung, Allgemeine Ontologie und die formalen Kategorien. Mit einem Anhang : Elemente der neuen Geometrie, Heidelberg, 1904. Cf. aussi notre livre *La doctrine métaphysique et géométrique de Bruno*, Belgrade, 1925. Dans la première partie (*Les précurseurs de la doctrine du minimum de Bruno*, p. 6-24) nous avons indiqué les atomistes comme les précurseurs de la théorie sur le minimum de Bruno. A la page 20 nous avons accepté l'interprétation du fr. 155 de Démocrite, donnée par Arnim, et à la page 22 sa distinction entre la conception du minimum d'Epicure et l'atomisme de Démocrite, que nous rejetons aujourd'hui. Dans la dernière partie (*Critique de la doctrine du minimum de Bruno*, p. 119-156), nous avons exposé la conception de l'espace de Petronievics. Arnim aussi établit une liaison entre Petronievics et Epicure. « Aber... noch interessanter als die direkta historische Abhängigkeit (Arnim pense à Bruno) ist die selbständige Erneuerung der alten Gedanken und Argumente durch Denker späteren Jahrtausende... Die von Petronievics... gegebene Verteidigung des Finitismus zeigt, dass diese Gedanken auch heute noch nicht ausgestorben sind » (p. 395).

Chapitre III

LA POLEMIQUE D'EPICURE

Comme, selon Epicure, les quatre éléments, aussi bien que toute autre chose, sont composés d'atomes, il s'élève contre les philosophes qui ont pris les éléments déterminés pour les principes des choses.

Une partie considérable des ouvrages d'Epicure était, semble-t-il, réservée à la polémique. Comme fondement à cette conclusion peuvent servir les titres de ses ouvrages (1), les fragments du πεϱὶ φύσεως, trouvés dans le papyrus d'Herculanum et le premier livre du poème de Lucrèce. Cette conclusion renverse, en même temps, l'opinion mal fondée, mais très répandue, que notre philosophe ne connaissait pas les systèmes de ses prédécesseurs. En vérité Epicure connaissait parfaitement les doctrines des philosophes antérieurs; on le remarque bien par son attitude critique. Ainsi il a opposé ses preuves que l'âme est mortelle aux preuves de Platon pour l'immortalité de l'âme. De même, prenant sérieusement en considération toutes les objections qu'Aristote a fait à l'ancien atomisme, il les a écartées.

(1) Cf. D.L. 27,28.

Les restes de la polémique d'Epicure avec Héraclite, Empédocle et Anaxagore nous sont parvenus (1). Le principe de la philosophie d'Héraclite que le feu est la substance des choses est d'abord réfuté. Ni le feu seul, ni ses condensations et ses raréfactions ne pourraient jamais produire les choses variées de la nature. D'ailleurs on ne peut pas admettre la possibilité de la condensation et de la raréfaction du feu sans le vide, dont l'existence dans les corps était niée par les stoïciens. Cependant si on admet le changement qualitatif du feu, alors par là même on anéantit la nature de cet élément. Dans ce cas, ce serait du néant que tout naîtrait. Si on suppose les atomes ignés, ils ne pourront produire que du feu. En vérité, les atomes qui composent toutes les choses produisent aussi le feu, mais ils ne ressemblent ni au feu, ni aux autres corps perceptibles par les sens. Epicure blâme Héraclite de ce qu'il n'ajoute foi au témoignage des sens que quand il s'agit du feu (2). Il remarque bien qu'il n'y a pas de raison à supprimer tout hors du feu; qu'avec autant de raison on pourrait nier l'existence du feu et laisser subsister quelque autre élément (3).

(1) D'après la manière de réfutation d'Héraclite chez Lucrèce, on ne pourrait pas tant conclure, nous semble-t-il, qu'Epicure connaissait la philosophie d'Héraclite à travers la doxographie péripatéticienne et stoïcienne (cf. le commentaire de M. Robin, I tome, p. 134-136), comme que son but principal était de combattre, par Héraclite, le système de ses adversaires. Car chez Lucrèce les doctrines des stoïciens sont plus discutées que celle d'Héraclite.

(2) En réalité le philosophe d'Ephèse méprise toujours le témoignage des sens. κακοὶ μάρτυρες ἀνθρώποισιν ὀφθαλμοὶ καὶ ὦτα βαρβάρους ψυχὰς ἐχόντων. (Le fr. 107 chez Diels).

(3) Cf. *De R. N.* I, 635-704. Gödeckemeyer (p. 45-47) constate qu'Epicure n'a plus pensé que le feu est supérieur aux autres éléments, comme l'a fait Démocrite. Le philosophe d'Abdère admettait que le feu, seul parmi les autres éléments, est composé d'une espèce spéciale d'atomes (des atomes ronds et très mobiles), et qu'il n'est pas soumis au processus du changement. Gödeckemeyer trouve que Démocrite a conçu le feu de cette manière sous l'influence de la théorie d'Héraclite. Cette opinion nous semble arbitraire. Quoique Démocrite aussi donne au feu le nom de l'âme et de ce qui est divin dans les choses (cf. Arist. *De anima*, I, 2, 404a, 1; *Plut-Plac*, I, 7,16), dans son système cet élément a un tout autre rôle que dans celui d'Héraclite. A savoir chez le philosophe d'Abdère le feu n'est pas la

Notre philosophe croit que toutes les hypothèses sur les éléments des autres philosophes sont aussi erronées (1). Il paraît qu'il a donné une réfutation approfondie de la doctrine sur les quatre éléments d'Empédocle (2). Dans un fragment il déclare Empédocle éclectique (3). Il semble que les épicuriens aussi ont discuté largement la philosophie d'Empédocle (4). Epicure pense que tous les philosophes se sont trompés qui ont supposé le mouvement sans le vide, les éléments mous et la division de la matière à l'infini. Comme les éléments mous naissent et périssent, l'univers aurait déjà été anéanti et de nouveau retiré du néant, s'il était composé par eux (5). Une fois admis que les corps sont mêlés de vide, il est possible d'expliquer l'existence des corps mous, malgré la solidité absolue des éléments de la matière. Au contraire, si les éléments de la matière étaient mous, on ne pourrait pas expliquer l'existence des corps durs (6). Comment pourrait-on concevoir comme éléments l'eau ou l'air ou le feu, demande Epicure, en pensant à Empédocle, quand on ne peut même pas concevoir la terre comme solide et indissoluble, sans tenir compte qu'on divise ces éléments à l'infini (7). Si on considère que les quatre éléments produisent les choses, il s'ensuit nécessairement que dans leurs réunions chacun gardera ses propriétés. Or il est indispen-

substance des choses, mais les atomes du feu sont seulement les plus mobiles et les plus chauds parmi les autres atomes. Ainsi, par ses déductions sur les atomes du feu, Démocrite est resté parfaitement conséquent avec les principes de son atomisme : il ne s'est nullement approché de l'idée essentielle de la philosophie d'Héraclite.

(1) Cf. *De R. N.* I, 705-715.

(2) Sext. *Adv. Math.* VIII, 336a : Ἐπίκουρος ἀντιλέγει τῷ εἶναι τέσσαρα στοιχεῖα.

(3) V. H. VI, 1.

(4) Le disciple d'Epicure Métrodore a dédié un grand ouvrage en 22 livres à la discussion des théories d'Empédocle. Lucrèce même qui avait une grande sympathie pour le philosophe d'Agrigente (il le nomme le divin génie), et à qui il ressemblait par sa verve poétique, dit qu'Empédocle a donné une explication erronée des principes des choses (*De R. N.*, I, 734-741).

(5) *Ibid.* I, 742-758.

(6) *Ibid.* I, 565-576.

(7) V. H. VI, 1.

sable que les principes apportent des propriétés invisibles et secrètes dans la formation des choses, car alors seulement ils n'empêcheront pas les choses d'avoir leur caractère spécifique (1). A ce propos Epicure déclare fausse la doctrine stoïcienne selon laquelle les éléments se transforment entre eux. Ces transformations ne peuvent convenir aux éléments, puisqu'il faut que dans la génération et la dissolution des choses reste un fond immuable qui n'est pas soumis au changement ; autrement tout serait réduit au néant (2). Puisque les quatre éléments subissent des métamorphoses, ils doivent être composés d'éléments immuables, d'atomes (3).

Lucrèce atteste qu'Epicure luttait contre Anaxagore, dont la doctrine du νοῦς était déjà critiquée par Démocrite, puisque celui-ci n'admettait ni vide dans les corps, ni bornes à la divisibilité de la matière. Epicure trouve surtout absurde que les principes d'Anaxagore (*homoeomeria*) aient la même nature que les corps, et qu'ils soient de la même manière destructibles et périssables (4). Cependant, d'après un rapport, c'était le philosophe de Clazomène qu'Epicure approuvait le plus parmi les anciens philosophes, quoiqu'il le contredise dans certains points (5). Ce rapport ne nous paraît pas vraisemblable, car il existe une différence fondamentale entre la doctrine d'Anaxagore, selon laquelle les corps sont composés d'un nombre infini d'éléments qualitativement différents et divisibles à l'infini, et entre celle d'Epicure, d'après laquelle les différences qualitatives des choses se réduisent aux diverses réunions des atomes qualitativement égaux (6).

L'effort de notre philosophe pour mieux fonder son système par la polémique, le révèle un esprit éminemment critique.

(1) *De R. N.* I, 770-781.
(2) Cf. *Ibid.* I, 670-671 ; 791-792 ; II, 753-754 ; III, 519-520 ; III, 754-756.
(3) Cf. *Ibid.* I, 782-802.
(4) *Ibid.* I, 830-920 contient une réfutation par l'absurde bien naïve de la doctrine des homoeoméries d'Anaxagore.
(5) D.L. 12.
(6) Cf. *De R. N.* I, 684-686; 820-822; II, 725-729 et Arist. *Met.* VIII, 2, 1042 b, 11, où la même théorie était attribuée à Démocrite.

Chapitre IV

LES QUALITES DES ATOMES

L'atomisme « anté-aristotélique », qui a nié toute différence qualitative entre les atomes, leur a attribué les propriétés mathématiques : la forme (σχῆμα, ϱυσμός), l'ordre (τάξις, διαθιγή) et la position (θέσις, τϱοπή). Aristote illustre la différence de forme des atomes par des lettres A et N, celles de l'ordre et de la position des atomes sont fortuites. Les N (1). La différence de forme des atomes est fondamentale (2), celles de l'ordre et de la position ds atomes sont fortuites. Les anciens atomistes soutenaient qu'il existe un nombre infini d'atomes et un nombre infini de formes des atomes (3). Les atomes diffèrent aussi par la grandeur (4), quoiqu'ils soient invisibles et imperceptibles par les sens.

Certains historiens de la philosophie ont considéré que les anciens atomistes admettaient aussi la pesanteur comme qualité de leurs atomes. Nous discuterons plus loin cette question.

(1) *Met.* I, 4, 985 *b*, 4.
(2) Arist. *Phys.* I, 2, 184 *b*, 21 ; *De gen. et corr.* I, 8, 325 *b*, 25.
(3) Cf .Arist. *De gen. et corr.* I, 1, 314*a*, 21 ; *Ibid.* 315*b*, 11, où se trouve aussi l'argumentation des atomistes ; *De caelo*, III, 4, 303*a*, 5 ; Cic. *Acad.* I, 8, 30 ; *Tusc.* I. 24, 58.
(4) Arist. *Phys.* III , 4, 203*a*, 33.

Epicure enseignait qu'outre la forme (et tout ce qui se rattache naturellement à la forme), la grandeur et la pesanteur, les atomes ne possèdent aucune qualité propre (1). Mais les qualités attribuées aux atomes sont persistantes et suffisent pour produire la diversité des composés; ce sont elles qui empêchent que tout ne se résolve pas dans le non-être (2). Ainsi la forme est inhérente aux choses, tandis que les autres qualités sensibles disparaissent entièrement du corps qui change (3).

Notre philosophe se dresse contre l'hypothèse de Leucippe et Démocrite sur l'existence d'un nombre infini de formes des atomes, car elle permet que les grandeurs des atomes puissent être infinies (4). Et cette dernière idée, Epicure la combattait, comme nous l'avons vu plus haut, en se rappelant que de la supposition sur les différences infinies des formes des atomes suivait logiquement le paradoxe qu'un atome peut être aussi grand que le monde (5). Par l'argumentation sérieuse que notre philosophe a consacrée à cette question, on voit qu'il tenait beaucoup à réfuter sur ce point le philosophe d'Abdère. D'abord il donne une contre-preuve de l'existence des minima dans l'atome. Les combinaisons des minima constitutifs dans les atomes (Epicure suppose dans un atome trois minima) s'épuisent vite ; donc les formes des atomes ne peuvent être très variées. Après cela, pour rendre possible toute nouvelle combinaison, les autres parties des atomes sont indispensables. Comme on ne peut pas multiplier les formes des atomes

(1) D.L. 44 scholie ; 54.
(2) *Ibid.* 54.
(3) *Ibid.* 55.
(4) D.L. 42.
(5) Cf. Stob. *Eclog.* I. 348 : Aët I. 12.6. Gödeckemeyer considère cette polémique d'Epicure contre Démocrite comme fondée sur un malentendu (*Ouvr. cité* p. 28). « Denn dass es dem Abderiten niemals in den Sinn gekommen ist, die Körper aus beliebig grossen Atomen bestehen zu lassen, ergiebt sich aus seiner Behauptung, dass alle Atome wegen ihrer ungemeinen Kleinheit unsichtbar sein sollten. » En réalité il est bien possible que Démocrite n'ait pas exprimé cette idée, mais elle était la conséquence nécessaire de son hypothèse sur un nombre infini de formes des atomes.

sans en augmenter le volume, et comme il est impossible que les atomes soient visibles, il est évident que leurs formes ne peuvent pas être infinies (1). Nous avons déjà vu que de cette preuve il ne s'ensuit pas que Démocrite a nié l'existence des minima dans l'atome. Epicure ajoute encore un argument. Si la variété de forme des atomes était infinie, il existerait une succession indéfinie de sensations toujours plus agréables, et, inversement, un progrès à l'infini de sensations désagréables. En réalité, les qualités sensibles ont les limites dans les deux sens (2).

Mais Epicure aussi suppose les différentes formes d'atomes, puisqu'avec les atomes de mêmes formes on ne pourrait expliquer ni la variété des choses (3), ni les diverses sensations (4). Il a d'abord prouvé que la variété de forme des atomes né peut pas être infinie, puisqu'il n'existe pas un nombre infini de sensations agréables et désagréables. Maintenant il base sa preuve sur la variété de forme des atomes sur le fait que les sensations sont différentes. D'après Epicure le nombre de formes des atomes est inconcevable, et il existe un nombre infini d'atomes de chaque forme (5). Chez Lucrèce se trouve l'argument que les atomes de formes semblables sont infinis, tiré du principe de l'isonomie. Selon ce principe qui peut-être était pour la première fois énoncé par Epicure, toutes les espèces, ayant une nature également féconde, sont partagées également dans le monde (6). Donc il ne peut pas exister un objet unique dans son espèce. Mais même si on suppose que ce soit possible, il ne pourrait

(1) Cf. D.L. 56 ; *De R. N.*, II, 478-499.
(2) *De R. N.* II, 500-521. Cf. aussi Plut. *Plac.* I, 3.27. p. 286 a, 4 D. d'où l'on voit quelles formes les atomes, comme solides et impérissables, ne peuvent pas avoir.
(3) Cf. D.L. 42.
(4) Cf. D.L. 55 : *De R. N.* II, 408-409 ; 422-425. Cette preuve est prise de Démocrite. Cf. Theophr. *De sensu* 49 sq.
(5) D.L. 42.
(6) Cic. *De N. D.* I, 19.50. « Hanc ἰσονομίαν appellait Epicurus, id est aequabilem tributionem. »

pas naître, s'il n'y avait pas de matière infinie. Car dans ce cas les atomes en nombre limité, capables de créer cet objet, ne pourraient jamais s'unir et se développer. Puisque c'est un fait incontestable que les corps se forment et s'accroissent, il est évident que chaque espèce est entretenue par un nombre infini d'atomes. Comme le nombre de formes des atomes est limité, il faut ou que les atomes semblables soient infinis en nombre, ou que la somme de la matière soit limitée. Comme cette dernière alternative est fausse, la première doit être vraie d'une manière nécessaire (1).

C'est parce qu'il y a des atomes en nombre infini, que les corps ne peuvent ni rester dans une dissolution continuelle, ni durer éternellement. Car de toute éternité les mouvements destructeurs font la guerre avec les mouvements créateurs avec des succès égaux (2). Donc les combinaisons et les dissolutions des atomes sont également perpétuelles. Les agrégats sont périssables, mais les atomes infinis sont éternels.

Mais pour cela même que le nombre des atomes est infini, tourne Epicure son argumentation, ils ne peuvent tous avoir la même forme. Parce qu'ils sont les produits de la nature, et non créés par l'homme dans un moule commun, les atomes doivent avoir des formes différentes. Les atomes de formes variées créent les agrégats dont chacun diffère de tous les autres. Dans la nature on ne peut pas trouver les deux indiscernables, raisonne Epicure bien des siècles avant Leibniz. Les individus d'une même espèce sont différents, car les mères et les enfants se reconnaissent réciproquement. Entre les grains d'un même froment, aussi bien qu'entre les coquillages, il y a toujours quelque différence de forme (3).

Il n'est aucun corps qui soit formé d'une seule espèce d'atomes ; chacun est composé d'un mélange d'éléments divers. Plus un corps a de propriétés, plus il contient d'atomes

(1) Cf. *De R. N.* II, 522-568 ; 1077-1089.
(2) *Ibid.* II, 569-580.
(3) *Ibid.* II, 333-380.

de formes différentes (1). En expliquant que les différentes consistances des corps proviennent de la diversité de figures d'atomes, Epicure a considéré que les corps durs et compacts sont formés d'atomes crochus, intimement unis, et les liquides des éléments lisses et ronds (2).

L'affirmation que les formes des atomes ne peuvent pas être infinies, mais qu'elles doivent être variées, est la contribution originale d'Epicure à l'atomisme ; par elle il s'est éloigné de Démocrite. Mais il a, comme le philosophe d'Abdère, lié la variété de figure des atomes à la aariété de leurs grandeurs. Nous ne savons pas de quelle manière Démocrite et Epicure ont conçu la relation entre la forme et la grandeur des atomes. Mais de ce que les témoignages nous manquent, nous n'avons pas le droit de dire avec Gödeckemeyer (3) que ni Démocrite ni Epicure n'ont pas formulé d'opinion sur ce sujet.

De la différence de grandeur des atomes, Epicure a déduit que les atomes doivent avoir aussi différentes pesanteurs.

Ici nous devons nous arrêter sur la question, bien des fois discutée dans l'histoire de la philosophie ancienne, qui consiste à savoir si Démocrite déjà a attribué la pesanteur aux atomes. Les seuls rapports affirmatifs, dignes d'être discutés, ont été donnés par Aristote et Théophraste. Dans le *De Caelo* Aristote dit que ceux qui admettent les éléments primitifs comme solides, peuvent dire, avec plus de raison, que le corps le plus grand est aussi le plus lourd (4). Ce passage est incertain, car en lui il n'est pas précisé que cette opinion se rapporte à Démocrite. Suivant un endroit de *De generatione et corruptione*, on pourrait conclure que Démocrite prétendait chaque indivisible d'autant plus pesant, qu'il est plus

(1) *Ibid.* II, 581-687, où se trouvent aussi les exemples.

(2) Cf. *Ibid.* II, 444-477. L'explication de l'amertume de l'eau de la mer est empruntée de Démocrite (Cf. Theophr. *De sensu*, 66).

(3) La thèse citée, p. 11.

(4) IV, 2, 308*b*, 35 : τοῖς δὲ στερεὰ μᾶλλον ἐνδέχεται λέγειν τὸ μεῖζον εἶναι βαρύτερον αὐτῶν.

grand (1). Chez Théophraste se trouve aussi énoncée l'opinion que la pesanteur de chaque atome correspond à sa grandeur (2).

Comme le témoignage que Démocrite a supposé la pesanteur des atomes vient d'une autorité aussi grande qu'est Aristote, il devrait être accepté, s'il n'était pas nié par bien d'autres rapports des auteurs anciens. Ainsi Plutarque dit expressément que Démocrite a accordé à ses atomes l'étendue et la figure et qu'Epicure a ajouté la pesanteur (3). La même chose est constatée par Aétius (4). Stobée affirme aussi que les atomes de Démocrite sont privés de pesanteur (5). Le même avis se trouve exprimé chez Alexanandre d'Aphrodisias (6). Dans le *De fato* Cicéron déclare qu'Epicure a accordé aux atomes un mouvement dû à leur propre pesanteur, tandis que Démocrite ne leur a attribué qu'un mouvement d'impulsion (7). Dans le *De natura deorum* Cicéron ne mentionne pas la pesanteur quand il énumère ce qu'Epicure a emprunté à Démocrite (8). Puisque les partisans de l'opinion que Démocrite a considéré la pesanteur comme la propriété des atomes ne donnent aucune raison infaillible (9), nous accepterons le

(1) I,8, 326, 9 : βαρύτερόν γε κατὰ τὴν ὑπεροχὴν φησὶν εἶναι Δ. ἕκαστον τῶν ἀδιαιρέτων.

(2) *De sensu* 61. Le exte de Théophraste était interprété différemment par Burchard, *Democr. phil. de sens.* p. 15; Papencordt, *Atom. doctrina*, p. 53; Brieger, *Urbewegung der Atome und die Weltenstehung bei Leucipp u. Democrit*, p. 5.

Le rapport de Simplicius (*De Caelo*, 254*b*, 27 ; Schol. in Arist. 510*b*, 30), ayant le même sens, n'est pas assez certain pour pouvoir être sérieusement pris en considération.

(3) *Plac.* I, 3,26, p. 285, 11 D.

(4) I, 3,18 ; 12,6 ; 23,3.

(5) *Ecl.* I, 14,1.

(6) *In Met.* I, 4,984.

(7) C. 20,46. « Aliam quamdam vim motus habebunt a Democrito impulsionis, quam plagam ille appellat; a te, Epicure, gravitatis et ponderis. »

(8) I, 26,73.

(9) Zeller a fondé son jugement sur l'information peu certaine de Simplicius (p. 791-792, 4 édit.). La plupart des savants allemands ont suivi Zeller (p. ex. Natorp dans *Forschungen*, p. 184 sq.). Le grand embarras dans lequel se trouvaient ces savants pour déterminer la notion de la pesanteur chez Démocrite, montre bien leur erreur. D'après Zeller, les atomistes regardaient la pesanteur comme une propriété essentielle de tous les corps ; elle correspond à la masse corporelle des atomes. Le mouve-

témoignage opposé des auteurs anciens. Il nous paraît que dans le *De generatione et corruptione* Aristote a donné une affirmation fausse, soit par hasard, soit avec intention (1). C'est d'autant plus certain qu'Aristote dit, dans le même endroit, ce qui est sûrement inexact (cf. *Sext. Adv, math.* I, 7, 163). Puis, dans le *De caelo*, III, 2,300 b, 8, Aristote blâme les anciens atomistes de n'avoir pas fait de différence entre le mouvement naturel (ἡ κατὰ φύσιν κίνησις) et le mouvement violent (βίαιος κίνησις), et de n'avoir pas expliqué le mouvement naturel des atomes, mais d'avoir supposé un nombre infini de causes motrices qui ne sont pas inhérentes aux atomes. Cette objection est tout à fait opposée au passage de *De gen. et corr.*, d'après lequel la pesanteur est la cause des mouvements naturels des atomes. Que les atomes de Démocrite ne sont pas doués de pesanteur, on le voit le mieux par le fait

ment des atomes est l'effet nécessaire de la pesanteur qui est une cause naturelle (p. 791).

Gödeckemeyer combat cet avis longuement (p. 13-25). pour aboutir à une conclusion aussi vague : « ...bei Demokrit eine einheitliche Auffassung der Schwere kann noch nicht gesucht werden ; er auffasste sie teils als Zug nach unten, teils als Gewicht ». A la page 36 Gödeckemeyer pense: « ...die Schwere, die er den Atomen beilegte, war eine ganz andere als diejenige Epikurs. » Windelband considère la pesanteur dans le système des atomistes comme le degré de la réaction à la pression et au choc (*Geschichte der alten Phil.* S. 99,). Parmi les savants français la plus grande partie croit que c'était Epicure qui a déterminé la pesanteur comme propriété des atomes. Cependant Mabilleau et Rivaud sont d'opinion contraire. Le premier par la raison qu'à l'aide de la pesanteur on explique plus facilement le mouvement dans le système atomistique. « Lorsqu'on tient pour acquis que la pesanteur ne fait pas partie de l'essence de l'atome, on se trouve, en effet, fort embarrassé, pour expliquer le mouvement ». (*Histoire de la philosophie atomistique*, p. 211). Rivaud (*Ouvrage cité* d'accord avec Diels (*Doxographi graeci*, Proleg. p. 219) et avec Gödeckemeyer (p. 12-13), soutient que les textes d'après lesquels on refuse la pesanteur aux atomes de Démocrite sont sans valeur. Suivant Rivaud il est erroné de comprendre **κατὰ τὴν ὑπεροχὴν** comme la pesanteur par excès, ainsi que l'a fait Renouvier; les traductions) : *magnitudo* (Papencordt, *Atom. doctr.* p. 30) et *mehr des stoffes* (Brieger, *Urbewegung der Atome und die Weltnsthung bei Leucipp u. Demokrit.* p. 5) sont plus réussies (Voir p. 160-167, où se trouvent les considérations de Rivaud sur la pesanteur des anciens atomistes).

(1) Lafaist dans sa *Dissertation sur la philosophie atomistique*. Paris. 1833, pense « qu'Aristote a feint de ne pas voir la vérité, afin de se donner le plaisir de compter (chez les atomistes) une absurdité de plus » (p. 74).

que Cicéron, très hostile à Epicure, ne dit pas qu'il a emprunté la pesanteur de Démocrite. Les pratisans de l'avis que la pesanteur était accordée aux atomes par Epicure sont Hamelin (1), Renouvier qui en donne une profonde explication (2), Lafaist (3), Liard (4), Windenberger qui défend une opinion semblable à celle de Renouvier (5), Pillon (6), Erdman (7), Robin (8), etc.

Il est le plus vraisemblable de supposer qu'Epicure a attribué la pesanteur à ses atomes, pour leur donner une cause interne du mouvement, car, sans doute, le mouvement des atomes ne lui parut pas suffisamment expliqué par les impulsions extérieures des anciens atomistes (9).

A l'exception de la forme, de la grandeur et de la pesanteur, Epicure a refusé toutes les autres propriétés à ses atomes. Ainsi il considérait que la couleur est la qualité des corps composés seuls, et qu'elle varie suivant la position des atomes (10). Lucrèce nous a conservé l'argumentation détaillée que la couleur n'est pas la qualité des atomes. Les atomes n'ont aucune couleur, ni semblable, ni dissemblable à celle des objets qu'ils composent. Il est faux de croire que les atomes incolores

(1) Cf. *Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux*, 1888, p.194-199.

(2) Cf. *Manuel de la philosophie ancienne*, I, III, 3e section, p. 245. où Renouvier, en interprétant le texte de *De gen. et corr.*, soutient que la seule pesanteur qui appartient aux atomes est *la pesanteur par excès*, κατὰ τὴν ὑπεροχὴν, en d'autres termes, la force qui résulte de l'impulsion, par un volume supérieur, d'un volume moindre, qui vient à être abordé par lui. Selon cette interprétation, le poids ne subsisterait pas dans l'atome, mais ce serait plutôt une force qu'exercerait tout atome qui se meut.

(3) *Ouvr. cité*, p. 68-72.

(4) *De Democrit*, 1873, p. 43-44.

(5) La thèse citée. p. 14-15. « Quae vero physica qualitas pondus appellatur, ea, corporum concursu nata, principio in atomis non fuit; ut ille (Zeller) erret, qui Democriti faciat ea quae solius Epicuri. »

(6) *Année philosophique*, 1891, p. 122-123.

(7) *Grundriss der Geschichte der Philosophie*, 3 Aufl. 1878, S. 50.

(8) Dans son commentaire sur *De rerum natura* M. Robin pense que pour Leucippe et Démocrite la pesanteur et la légèreté sont des effets du tourbillonnement des atomes et un phénomène concomitant, sinon de la composition, du moins des rencontres des atomes (tome I, p. 223).

(9) Nous parlerons encore de la différence entre la conception du mouvement des atomes de Démocrite et celle d'Epicure.

(10) D.L. 44 scholie.

ne peuvent être conçus par l'esprit. Que c'est bien possible, Epicure le démontre par le fait que les aveugles-nés reconnaissent au toucher les objets dont ils ne voient pas la couleur, et que les hommes possédant la vue ne sentent pas si un objet qu'ils touchent dans les ténèbres est coloré. D'après Epicure l'impression de la couleur est aussi un contact, à savoir celui de la pupille. Comme il n'y a pas de couleur sans lumière, et comme les atomes n'apparaissent pas à la lumière, ils doivent être incolores (1). Puisque chaque couleur peut se changer en toute autre, les atomes changeraient aussi pendant la transformation des couleurs. Cependant cela est impossible, car dans ce cas les atomes ne seraient plus immuables (2). Nous trouvons encore une preuve pour la même thèse. Plus on divise un corps coloré, plus sa couleur s'éteint. On voit donc que les particules de la matière se dépouillent de leurs couleurs, même avant d'être réduits aux atomes (3). De tout cela notre philosophe déduit la conséquence générale que les atomes incolores aux formes différentes, infinis en nombre, par leurs combinaisons, leurs positions et leurs mouvements produisent toutes les couleurs (4). Mais il est aussi plus facile d'expliquer les couleurs, si on admet les atomes incolores. Car la blancheur sera plus aisément produite par les atomes incolores que par des atomes noirs ou d'une autre couleur opposée (5).

La couleur n'est pas la seule qualité dont les atomes sont dépourvus ; ils ne possèdent aucune qualité sensible, ni température, ni son, ni goût, ni odeur. Bref, rien de ce qui est périssable ne peut être attribué aux atomes, si on veut donner à la nature des fondements éternels (6).

(1) Cf. *De R. N.* 810-825; Plut. *Adv. Col.* 7, 1110 C.
(2) *De R. N.* II, 749-756.
(3) *Ibid.* II, 826-833.
(4) Cf. *Ibid.* II, 757-787, où Lucrèce cite comme exemple la mer, dont les nuances ne pourraient être expliquées, si on croyait que les atomes dont elle est composée possèdent une seule couleur ou qu'ils sont diversement colorés. Dans ce dernier cas on distinguerait dans la mer des couleurs différentes, la variété des couleurs des atomes ne pouvant donner l'unité de teinte totale.
(5) *Ibid.* II, 788-794.
(6) *Ibid.* II, 842-864.

[illegible] plus catégoriquement notre philosophe refuse la sensibilité aux atomes. Il en donne des preuves de valeur inégale. Est-ce qu'il faut supposer que les atomes ont une sensibilité partielle, ou en fera-t-on des êtres vivants tout entiers? demande ironiquement Lucrèce. Comme une partie isolée du corps cesse d'être sensible, il faut faire des éléments sensibles des êtres vivants entiers qui sentent ce que nous sentons. Mais alors ils ne peuvent plus être les éléments des choses, parce que tous les êtres vivants naissent et meurent, tandis que les éléments sont indestructibles. Même si on suppose que les êtres pareils peuvent être les principes des choses, leur assemblage, incapable de produire des corps, ne formera jamais qu'une mêlée d'êtres sensibles. Si on admet, — et ici se trouve le nerf de l'argumentation — que ces éléments dans leurs assemblages se dépouillent de leur sensibilité propre, pour en prendre une autre, alors on a le droit de demander quel besoin on avait de leur attribuer une qualité qu'on leur ôte ensuite, et qui leur est évidemment inutile ? Comme on voit que des œufs se changent en poussins, et que les vers sortent de la boue, on doit conclure que les êtres sensibles naissent des atomes insensibles (1).

Le même raisonnement pourrait être tourné contre Epicure. Si on doit ôter aux atomes, dont les êtres vivants sont composés, leur insensibilité dans les complexes qui forment ces êtres, alors pourquoi leur accorde-t-on l'insensibilité comme qualité fondamentale. Il est intéressant qu'Epicure cite la génération spontanée, pour prouver que les atomes sont insensibles (2).

Notre philosophe prouve encore d'une manière spirituelle que les atomes ne sont pas sensibles. Puisque les atomes sensibles qui composent l'homme lui doivent être semblables en tout, ils doivent donc parler, rire et raisonner comme l'homme. Puis, ils doivent être, comme l'hom-

(1) *Ibid.* II, 902-930.
(2) De l'hypothèse sur la génération spontanée d'Epicure cf. *Ibid. II*, 871-874 ; V, 785-800.

me, formés d'autres éléments, ceux-ci d'autres encore, et ainsi à l'infini. Comme on peut rire sans principes riants, raisonner sans atomes philosophes et s'exprimer éloquemment sans atomes orateurs, il faut conclure que les êtres sensibles sont composés d'atomes entièrement insensibles (1). Cette réfutation par l'absurde de l'hypothèse opposée, qu'Epicure a donné dans l'intention de mieux fonder la sienne, est très subtile, quoique l'argumentation sophistique ne résolve point la principale difficulté de l'atomisme, à savoir l'impuissance d'expliquer la naissance de la sensibilité et de la conscience par le mouvement des atomes absolument insensibles.

Epicure conclut que la sensibilité aussi provient des combinaisons, positions et mouvements des atomes, comme les différents mots proviennent de l'ordre et de la combinaison des mêmes lettres (2).

Bien des siècles avant Descartes et Locke, Démocrite a établi la différence entre les qualités premières et les qualités secondes. Les qualités premières, qui appartiennent aux choses mêmes, sont la pesanteur, la densité et la dureté. Les qualités secondes, variables suivant les différentes personnes et suivant les différents états de la même personne, expriment les sensations que les choses produisent sur les sujets (p. ex. le chaud, le froid, la couleur) (3). La pensée véritable de Démo-

(1) Cf. *Ibid.* II, 976-990. Voir *Ibid.* I, 919-920 : « Fiet uti risu tremulo concussa cachinnent et lacrimis salsis umectent ora genasque. »

(2) *Ibid.* II, 991-1022; I, 196-197; I, 685, I, 825-829; I, 912-914, II, 688-694 ; II, 1013-1022 ; Lact. *Div. inst.* III, 17,22. Mais elle était sans doute déjà donnée par les anciens atomistes, car dans le *De gen. et corr.* I,2, 315*b*, 6, Aristote dit à propos de la théorie des atomes qu'avec les mêmes lettres on peut écrire une tragédie et une comédie.

(3) Cf. Arist. *De gen et corr.* I, 2, 316*a*, 1; Met. IV, 5, 1009*a*, 26; Theophr. *De sensu* 62, 63, 68 ; D.L. IX, 45 ; Sext. *Adv. math.* VIII, 6. D'après Natorp les qualités premières de Démocrite sont aussi relatives (*Forschungen*, p. 183). Rivaud trouve que le relativisme de Démocrite n'exclut pas une confiance très forte dans la réalité des apparences (*Ouvr. cité* p. 157). A la page 159 Rivaud dit : « Les qualités secondes sont réelles, au même titre que les qualités premières. Elles ont leur siège, non dans l'esprit humain, mais dans les choses elles-mêmes. L'esprit n'intervient que pour les déformer et les confondre, pour altérer les rapports qui les unissent aux êtres véritables. » En vérité Rivaud attribue ici à Démocrite l'idée d'Epicure. (Cf. D.L. X, 50,51).

crite est qu'il n'existe en soi que les atomes et le vide ; les qualités secondes, étant subjectives, n'existent que pour nous (1).

La différence entre les qualités premières et les qualités secondes de Démocrite devient chez Epicure la différence entre les qualités essentielles et les accidents. Il donne les définitions des propriétés ou des qualités essentielles (συμπτώματα, coniuncta) et des accidents ou des attributs non essentiels (συμπτώματα euenta). Les premières ne peuvent être séparées du corps auquel ils appartiennent, sans que cette séparation amène la destruction du corps (p. ex. la pesanteur de la pierre, la chaleur du feu, la fluidité de l'eau, la tangibilité de la matière, l'intangibilité du vide (2). Notre philosophe soutient que les attributs essentiels, — soit ceux de tous les corps, soit ceux des corps visibles — ne sont ni substances existant en soi, ni privées d'existence, ni les essences incorporelles, ajoutées au corps, ni les parties du corps. Il dit que le corps tient son essence de la réunion de toutes ces qualités, sans être le produit de leur combinaison. La perception de chacun de ces attributs ne peut être, selon Epicure, isolée de la perception de l'ensemble du corps (3). Les accidents, différents aussi bien du corps que des qualités essentielles, sont les qualités dont la présence ou l'absence ne détruit pas la nature du corps (p. ex. la servitude, la liberté, la richesse, la pauvreté, la guerre, la paix) (4). Dans ces qualités passagères Epicure compte aussi le temps qui est, plus exactement, l'accident des accidents (σύμπτωμα συμπτωμάτων). Nous nous formons l'idée du temps avec les jours, les nuits et leurs divisions, avec nos sentiments et nos états insensibles. En d'autres termes, le temps n'existe pas en soi ; ce sont les événements qui forment

(1) Sext. *Adv. math.* VII, 135 : νόμῳ γλυκὺ καὶ νόμῳ πικρόν, νόμῳ θερμόν, νόμῳ ψυχρόν, νόμῳ χροιή· ἐτεῇ δὲ ἄτομα καὶ κενόν.

(2) Cf. *De R.N. I*, 449-454. Selon le commentaire de M. Robin, Lucrèce pense encore aux choses physiques, en donnant ces deux derniers exemples, car appliquée aux atomes et au vide, la distinction d'*euenta* et de *coniuncta* n'aurait aucun sens.

(3) D.L. X, 68, 69.

(4) *Ibid.* 70, 71 ; *De R.N.* I, 455-458.

le sentiment du passé, du présent et de l'avenir, car personne n'aperçoit le temps en soi, abstraction faite du mouvement et du repos des choses (1). Quant aux événements passés, ils n'ont pas une existence propre comme la matière, ni la même nature que le vide ; ils sont les accidents de la matière et de l'espace dans lesquels les choses s'accomplissent (2).

Tandis que, pour Démocrite, les qualités secondes, étant variables, n'ont pas la même réalité que les qualités premières, Epicure attribue la même véracité à toutes les qualités (3).

En ce qui concerne la doctrine sur les propriétés des atomes, le système d'Epicure a donc ajouté à l'atomisme du Leucippe et Démocrite une théorie nouvelle, celle de la pesanteur des atomes, outre des modifications remarquables et des développements plus détaillés sur les vues anciennes.

(1) Cf. Sext. *Adv. math.* X. 219; D.L. 72, 73; *De R.N.* I, 450-463.
(2) Cf. *De R. N.* I, 464-482.
(3) Cf. D.L. 147,50; Sext. *Adv. Math.* VII, 203-210; *De R.N.* IV. 377-519; Tert. *De anima* 17.

Chapitre V

LE MOUVEMENT DES ATOMES ET LA CREATION DU MONDE

Les anciens atomistes ont enseigné que les atomes se meuvent dans le vide de toute éternité (1). Comme ni Leucippe ni Démocrite n'ont expliqué ni la cause du mouvement primordial, ni ses propriétés (2), on a trouvé que ce mouvement est fortuit, et on a donné différentes interprétations sur son principe (3).

(1) Cf. Arist. *Met.* XII, 6, 1072*a*, 6 ; *De Caelo*, III, 2, 300*b*, 8.

(2) Cf. Arist. *Met.* I, 4, la fin; XII, 6, 1071*b*, 31; Cic. *De fin.* I, 6,17.

(3) Cf. Arist. *Phys.* II, 5, 196*b*, 17 ; Cic. *De N. D.* I, 24,66. Selon l'interprétation du Zeller, si « fortuit » signifie l'absence de cause naturelle, alors cet attribut ne peut être accordé au mouvement des atomistes, qui ont pensé que tout résulte par des causes déterminées d'une manière nécessaire (p. 789). Zeller considère sans raison le mouvement primordial des atomistes qui est, d'après lui, la conséquence de la pesanteur, comme le mouvement vertical vers le bas (p. 791-792). Il proclame aussi pour sa cause l'espace vide, qui en vérité rend possible le mouvement (p. 791). Brieger dans son ouvrage *Urbewegung der Atome und die Weltenstehung bei Leucipp u. Demokrit*, soutient que le mouvement primordial de chaque atome est produit par le choc qu'il reçoit d'un autre atome. Il suit de cette interprétation que Démocrite n'a pas expliqué le mouvement primordial en soi, mais qu'il a donné l'explication du mouvement de chaque atome. Il nous semble plus vraisemblable que les atomistes ont simplement conçu leurs atomes comme se mouvant de toute éternité, que de croire qu'ils ont expliqué le mouvement primordial de chaque atome, sans établir le principe de ce mouvement.

Les atomes étant de différentes grandeurs, ils tombent dans l'espace vide avec des vitesses inégales, et les plus lourds poussent en haut les plus légers (1). Le choc des atomes (πληγήν) cause un mouvement tourbillonnant (2), qui s'élargit de plus en plus; ainsi le cosmos commence à se développer du chaos. Car, par ce mouvement, ce qui est égal en pesanteur et en forme se réunit aux mêmes endroits. Dans son fragment 164 (selon Diels) Démocrite déclare que la réunion du semblable avec le semblable est la loi générale. Comme pendant ce mouvement il se produit des combinaisons solides d'atomes (3), les corps plus grands se forment d'abord, et puis les mondes, dont le nombre est infini, les atomes et le vide étant infinis. Comme l'idée de l'infini dominait dans l'ancien atomisme, il devient clair par l'affirmation du Démocritéen Métrodore qu'un cosmos dans l'infini serait aussi extraordinaire qu'un seul épi dans un grand champ (4). Les mondes infinis se forment simultanément aussi bien que successivement. Ces mondes sont périssables, car ils ne peuvent pas toujours recevoir de nouvelles substances du dehors. Mais la perte des mondes est aussi causée par leurs entrechocs (5).

Par sa doctrine sur le mouvement des atomes et sur la formation des mondes Epicure élargit et complète la con-

(1) Arist. *De Caelo* IV, 6, 313*b*, 4. Cf. aussi *Ibid.* III, 2, 300*b*, 9, où Aristote blâme les atomistes de ne pas faire la différence entre les mouvements naturels et les mouvements violents.

(2) On a donné bien des explications de ce mouvement tourbillonnant. Le plus logique est d'admettre, avec Rivaud, que c'est un mouvement sans direction définie qui peut s'effectuer dans tous les sens (*Ouvr. cité.* p. 171). Cette hypothèse acceptée, l'explication de Zeller que le mouvement des atomes s'effectue de haut en bas, doit être complètement rejetée. Mais il est certain que Démocrite n'a pas réfléchi sur l'impossibilité de distinguer le haut et le bas dans l'espace vide. Les rapports de Simplicius (*De Caelo*, 300*a*, 45) et de Cicéron (*De fin.* I, 6,17) ne sont pas bien fondés, et Lange attribue à Démocrite la distinction du haut et du bas dans l'espace vide, faite par Epicure (*Gesch. der Mat.* I, S. 130).

(3) Cf. Arist. *De Caelo*, III, 4 ; Cic. *Acad.* II, 38, 121.

(4) Stob. *Ecl.* I, 496, p. 199.

(5) Arist. *Phys.* VIII, 1,250*b*, 18 ; Simpl. *Phys.* 257*b* ; Cic. *Acad.* II, 17,55.

ception des anciens atomistes. Il enseigne que la matière n'est pas une masse immobile, car nous voyons les corps diminuer et s'épuiser. Les atomes, en diminuant un corps, vont en accroître un autre ; ainsi l'univers se renouvelle sans cesse, bien que la somme des atomes n'augmente ni ne diminue. Le mouvement des atomes du présent est le même que celui du passé et celui qu'ils garderont à jamais (1). Chez Lucrèce, l'agitation perpétuelle des atomes libres dans le vide est comparée aux mouvements éternels des particules dans les rayons du soleil (2). Ainsi, selon Epicure aussi bien que selon Démocrite, la matière, composée d'atomes homogènes, se trouve dans un mouvement perpétuel (3).

Epicure a répondu à l'objection qu'Aristote a faite à l'ancien atomisme, d'après laquelle dans l'espace vide on ne peut pas distinguer le haut et le bas (4). Il accepte qu'on ne peut pas parler du haut absolu et du bas absolu par rapport à l'infini. Mais il admet qu'on peut en parler dans le sens relatif, en tant qu'on fait la différence entre la direction de notre tête à nos pieds et la direction opposée. Donc on peut considérer distinctement le mouvement qui s'effectue à l'infini vers le haut et celui qui s'effectue à l'infini vers le bas (5). Epicure croyait avoir de cette manière écarté l'objection d'Aristote (6).

Mais il a en vérité écarté l'objection du Stagirite contre

(1) Cf. *De R. N.* II. 67-69 ; 294-299.

(2) Cf. *Ibid.* II, 114-124; Arist. *De anima*, I, 2, 404*a*, 1, où se trouve la même comparaison concernant les atomes de Leucippe et Démocrite.

(3) Cf. sur cette idée de Democrite Arist. *De gen. et corr.* 325*b*, 10. Gœdeckemeyer pense qu'en ce point Démocrite s'inspirait de la philosophie d'Héraclite (p. 30). Cette opinion est arbitraire. En vérité, le mouvement des atomes produisant la génération et la dissolution des choses diffère essentiellement de l'écoulement de toutes choses d'Héraclite. Car ce mouvement n'est pas identique à la transformation qualitative de la substance des choses, comme chez Héraclite ; il produit seulement les choses composées, tandis que les éléments restent immuables.

(4) Cf. *Phys.* IV, 8, 214*b*, 22 ; Cic. *De fin*, I, 6, 17.

(5) D.L. 60.

(6) Plutarque se moque de cette explication de notre philosophe dans le *De defectu oraculorum*, 28, p. 425 d.

le mouvement des anciens atomistes, en donnant trois causes du mouvement de ses atomes. D'abord il a établi la distinction entre le mouvement naturel et le mouvement violent (1). Le mouvement naturel qui est primordial est produit par la pesanteur; il s'effectue dans l'espace vide en ligne droite (2). Il n'y a pas de corps qui, de sa propre force, s'élève de bas en haut. Les corps qui tendent en haut (p. ex. la flamme) sont par leur pesanteur entraînés en bas, mais une force étrangère les pousse en haut (3). C'était donc Epicure, et non Démocrite, qui admettait la pesanteur comme la cause du mouvement des atomes. Comme nous l'avons déjà mentionné, Epicure soutenait que tous les atomes, entraînés par leur pesanteur, ont une égale vitesse dans leur marche à travers le vide ; ceux qui sont lourds ne se meuvent pas plus vite que les atomes légers, ni les petits plus vite que les grands, puisqu'il n'y a rien qui les arrête. Ils parcourent un espace bien plus considérable que la lumière du soleil (4). Le mouvement violent des atomes est produit par leur choc avec d'autres atomes, à la suite duquel ils rebondissent en sens opposés, étant solides et pesants, et n'ayant rien qui les retiendrait comme un fond, parce que l'espace vide est infini (5). Aux deux causes du mouvement, la pesanteur et le choc, Epicure ajoute une troisième, la déclinaison.

L'hypothèse sur le mouvement des atomes de haut en bas dans le vide, produit par la pesanteur, entraînait une conséquence insoutenable. A savoir les atomes, tombant tous en ligne droite, comme les gouttes de la pluie (*imbris uti guttae*), ne peuvent jamais se heurter, ni se rencontrer. Cependant sans le choc des atomes le monde ne peut être créé (6). Epicure

(1) Cf. l'objection d'Aristote dans *De Caelo*, III, 2, 300*b*, 8.

(2) Cf. Plut. *Plac.* I, 3,18; Cic. *De fato*, X, 25; *De fin.* I, 6, 18 : « ...censet enim eadem illa individua et solida corpora ferri deorsum suo pondere ad lineam, hunc naturalem esse omnium corporum motum. »

(3) Cf. *De R.N.* II 184-215.

(4) Cf. D.L. 61 ; *De R. N.* 157-164.

(5) Cf. *De R. N.* 85-94.

(6) Cf. Cic. *De fin.* I, 6, 18-19; *De R.N.* II, 222-224.

rejettait la théorie de Démocrite d'après laquelle les atomes plus lourds, mûs plus vite verticalement à travers le vide, tombent sur les atomes plus légers et produisent, par leurs chocs, les mouvements et la création du monde (1). Il est vrai, dit notre philosophe, que les corps plus pesants tombent plus vite que les corps plus légers à travers l'eau ou l'air. Mais le vide ne résiste jamais aux corps ; donc tous les atomes doivent nécessairement se mouvoir avec une vitesse égale à travers le vide (2); donc la création du monde est rendue impossible. Se trouvant dans cette difficulté, Epicure a inventé son hypothèse sur la déclinaison des atomes (παρέγκλισις, clinamen). Les atomes, tendant par leur propre poids vers le bas à travers le vide, s'écartent tant soit peu de la ligne droite dans un temps indéterminé et en un endroit indéterminé (*incerto tempore ferme incertisque locis spatio depellere paulum*) (3). Epicure insiste surtout sur ce fait que l'écart des atomes de la verticale est le moins possible (ἐλάχιστον, ἀκαρές, perpaucum, non plus quam minimum), de peur qu'on ne l'accuse d'introduire des mouvements opposés à la perception des sens (4). Car la déviation des atomes est tellement légère qu'elle ne peut pas être perçue par les sens. La déclinaison imperceptible des atomes fait que les uns dévient dans les directions différentes, tandis que les autres retiennent leur mouvement primordial ; ainsi elle leur permet, au cours du temps, de s'entrelacer, de s'agglomérer et de former le monde (5).

Mais Epicure n'a pas conçu son hypothèse sur la déviation des atomes dans l'intention exclusive d'expliquer la création du monde ; il voulait aussi sauver la liberté de l'homme, rendue impossible par la supposition d'un mouvement nécessaire des atomes vers le bas (6). La dernière raison était peut-

(1) Cf. D.L. 90 : *De R. N.* II, 225-229.
(2) Cf. *De R. N.* II, 230-240.
(3) *Ibid.* II 216-220.
(4) *Ibid.* II. 243-250.
(5) Cic. *De fin.* I, 6, 18-19.
(6) Cic. *De N.D.* I, 25, 69 : « Velut Epicurus cum videret, si atomi ferrentur in locum inferiorem suopte pondere, nihil fore in nostra potestate,

être plus forte chez Epicure, parce qu'elle était plus indispensable pour la réalisation du but de sa philosophie (1). Seul, en effet, l'homme libre peut assurer son bonheur. Si tout est prédéterminé, l'homme ne peut, par sa volonté, atteindre la tranquillité de l'âme qui est, suivant la Morale d'Epicure, identique au bonheur. Or la déclinaison des atomes rompt la toute-puissance de la fatalité aveugle. Epicure admet dans l'homme l'existence d'un pouvoir arraché aux destins (*fatis avolsa potestas*), grâce auquel il peut aller là où le mène sa volonté. Mais la volonté de l'homme, étant le principe des mouvements qui ne sont pas déterminés, resterait inexplicable, et le principe que rien ne naît de rien serait détruit, si les atomes, par leur déviation, ne brisaient la chaîne de la nécessité. La pesanteur empêche que tout ne se fasse par des forces extérieures, et la légère déclinaison des atomes rend possible que l'esprit ne soit pas déterminé dans toutes ses actions par une nécessité intérieure, qu'il ne soit pas absolument passif. A l'aide de cette déclinaison on peut distinguer les mouvements produits par des causes extérieures des mouvements spontanés. Epicure enseigne que le principe des mouvements spontanés se trouve dans le cœur ; il provient de la volonté, et de là il se transmet à tout le corps. Lucrèce chantait avec une grande exaltation la liberté, capable de résister aux forces extérieures et de diriger la matière (2).

Le développement original sur la déclinaison des atomes d'Epicure est perdu, excepté une seule proposition, qui est la conséquence de cette supposition, et qui affirme le libre arbitre. Elle dit que certaines choses sont produites par la né-

quod esset earum motus certus et necessarius, invenit, quo modo necessitatem effugeret, quod videlicet Democritum fugerat ; ait atomum, cum pondere et gravitate derecto, deorsus feratur, declinare paululum. » *De fato*, 9, 18 : « ...cur Epicurus fatum extimescat et ab atomis petat praesidium easque de via deducat... » *Ibid.* 10,22 : « Sed Epicurus declinatione atomi vitari necessitatem fati putat ». Cf. *Ibid.* 10, 23 ; 20, 48 ; Plut. *De sol. anim.* VII, 1 et 2.

(1) L'épicurien Diogène d'Oenoandra (Fr. 33, coll. b, 3) affirme aussi que pour cette raison Epicure a inventé sa théorie sur la déclinaison des atomes.

(2) Cf. *De R. N.* II, 251-293.

cessité, les autres par hasard, les autres enfin par notre volonté. La nécessité est irresponsable, le hasard est inconstant, tandis que notre volonté, ne reconnaissant aucune autorité extérieure, est responsable (1). Comme on voit, notre philosophe a traité la question sur la responsabilité morale de l'homme (il est intéressant qu'il l'ait traité dans la Physique). Peut-être dans quelqu'un de ses ouvrages perdus a-t-il consacré des déductions plus détaillées à ce problème.

Les fragments de l'ouvrage περὶ φύσεως d'Epicure, retrouvés dans le papyrus d'Herculanum et publiés par Gomperz (2), ont apporté un embarras dans l'explication des vues d'Epicure sur le libre arbitre. Dans ces fragments Epicure déclare que les actes de l'homme dépendent de ses facultés, de ses observations et opinions, de son âge et des circonstances. Gomperz en a déduit que notre philosophe n'est pas un indéterministe, car il ne réfute que le fatalisme (3). Nestle a accepté cet avis. (4). Nous pensons qu'il est hors de doute qu'Epicure a été le représentant du libre arbitre. Ceci est démontré autant par les témoignages qu'en construisant sa doctrine sur la déviation des atomes Epicure voulait sauver le libre arbitre, que par cette doctrine même qui a été immédiatement liée au libre arbitre, comme on le voit par l'exposition de Lucrèce. Grand connaisseur de la nature humaine, Epicure a compris quelle grande puissance renferment les inclinations de l'homme, mais il ne rendit pas cette puissance absolue, et ne lui sacrifia pas la liberté du choix. Le véritable sens de la conception d'Epicure sur la liberté est le mieux éclairé par un passage de Lucrèce qui dit que l'éducation ne peut effacer le caractère de l'homme ; ses tendances les plus fortes dominent toujours. Mais quoique l'éducation philosophique ne soit pas capable d'étouffer notre vraie nature, elle peut l'affaiblir à un tel degré que nous pourrons mener une vie digne des dieux (5).

(1) D.L. 133 scholie.
(2) *Sitzungsber, d.kau.k. Wienlr Akademie der Wissenschaften*, Bd 83, 1876.
(3) *Ibid.* p. 95.
(4) *Die Nachsokratiker*, I Band, Jena, 1925, S. 8-9.
(5) Cf. *De R.N.* III, 307-322. Voir aussi le fragment de Métrodore (V. H², X, 71-80), où on affirme que la liberté du choix reste quand le libre arbitre lutte pour supprimer les mauvaises passions.

Quoique notre philosophe ait avoué que les inclinations de l'homme sont ineffaçables, il a fait un compromis, afin de sauver la liberté par laquelle les hommes parviendront à une vie exempte de souffrances. Il est donc évident qu'Epicure ne proclame pas la nécessité pour l'homme de suivre aveuglément sa nature, et l'opinion de Gomperz doit être rejetée (1). Notre thèse est encore mieux prouvée par les déclarations purement indéterministes d'Epicure. Il s'oppose énergiquement à la nécessité que certains regardent comme la maîtresse de l'univers, et dont le sage se moque. Notre philosophe préfère encore les mythes sur les dieux à la fatalité des physiciens, car les mythes laissent aux hommes l'espoir que les dieux peuvent se fléchir par les hommages, tandis que la fatalité ne peut être fléchie d'aucune manière (2).

Epicure a introduit l'indéterminisme dans tous les domaines de la philosophie, en Physique et en Morale, aussi bien qu'en Logique. Il a nié que de deux propositions contradictoires l'une doit être vraie et l'autre fausse (3), non au point de vue de la forme, mais au point de vue du contenu (4). Donc en logique aussi il a remplacé le déterminisme par la liberté.

La théorie sur la déviation des atomes, aussi bien que toutes les autres théories d'Epicure, a été durement attaquée par le manque d'intelligence et par la mauvaise volonté (5).

(1) Zeller, croyant qu'Epicure est indéterministe, combat l'avis de Gomperz (p. 425, 3 édit.). Gödeckemeyer dit avec raison : « Nur dann würde Epikur als Determinist bezeichnet werden dürfen, wenn er die Abhängigkeit unserer Willensakte von unsern Vorstellungen und unserm Naturell unter allen Umständen behauptet hätte. Denn die Frage des Indeterminismus ist nicht die, ob jeder einzelne Willensakt unmotiviert ist, sondern ob man sich *gegebenen Falls* ohne Grund entscheiden kann. »

(2) Cf. D.L. 133, 134.

(3) Cf. Cic. *De N. D.* I, 25, 70 ; *De fato*, 16, 37.

(4) Cf. Zeller, p. 426.

(5) Dans le *De fato* 9, 18, Cicéron pense que la déclinaison signifie un effet sans cause, et qu'elle contredit le principe que rien ne peut naître de rien. Dans *Ibid.* 22, 23, il répète que les atomes d'Epicure déclinent sans cause. Il traite d'une manière ironique cette hypothèse dans le chapitre 20 du même ouvrage, disant qu'elle n'explique rien. Incapable d'entrer dans les problèmes plus spéciaux de la philosophie, Cicéron ne voit pas

Mais la justice est satisfaite, car elle a reçu une défense brillante qui couvre de son ombre toutes les accusations injustes. Avec la subtilité d'un penseur profond, Guyau a déchiffré dans son excellent ouvrage *La Morale d'Epicure*, où il a donné l'interprétation la plus ingénieuse de la philosophie d'Epicure, le véritable sens de la théorie du *clinamen*. Guyau a montré que le fondateur de l'épicurisme a conçu la liberté de l'homme comme produit par la liberté qui règne dans la nature. « Dans la conception épicurienne de la liberté, ...le point qui nous paraît le plus saillant et le plus original, c'est la solidarité étroite établie entre l'homme et le monde. D'habitude les partisans du libre arbitre sont loin de concevoir l'homme et le monde sur le même type : la liberté leur semble plutôt une puissance supérieure à la nature et divine, qu'une puissance empruntée à la nature et qui se retrouve en ses éléments » (1). Guyau a aussi expliqué que la déclinaison n'est pas un fait passé, mais que les atomes aussi bien que les individus, la conservent (2). De plus, Guyau a concilié d'une manière

qu'Epicure a créé sa théorie de la déclinaison afin de pouvoir remplacer la nécessité qui règne dans la nature par la liberté.

Entre un grand nombre de jugements négatifs sur cette théorie nous mentionnerons encore celui de Plutarque dans le *De solertia animalium*. VII, 1 et 2. La comparaison déplacée de Plutarque et sa déclaration qu'un expédient si petit que l'est la déclinaison, ne peut produire le monde et la liberté humaine, montre qu'il n'a pas approfondi l'idée de notre philosophe.

Comme exemple d'une dépendance aveugle des critiques de Cicéron peut servir le jugement de Fénelon dans son traité de l'*Existence de Dieu*. « Sans le *clinamen*, la ligne droite ne peut jamais rien faire, et le système tombe par terre. Avec le *clinamen*, inventé comme les fables des poètes, la ligne droite est violée, et le système se tourne en dérision. L'un et l'autre, c'est-à-dire la ligne droite et le *clinamen*, sont des suppositions en l'air, et de purs songes » (Œuvres de Fénelon, 1845, partie I, chap. III, p. 44).

Des interprétateurs plus sérieux nous citerons Zeller qui nomme l'hypothèse de la déclinaison « eine dem naturwissenschaftlichen Sinn so widerstrebende Annahme » (p. 425, note 1).

(1) *Ouvr. cité* p. 98. Voir aussi p. 99-100.

(2) *Ibid.* p. 86-89. Cet avis est rejeté par Zeller (p. 408, note 1), qui ne voit pas que Guyau seul a compris la pensée intime d'Epicure. Gödeckemeyer est d'accord sur ce point avec Zeller (La thèse citée, p. 128). La liberté de l'homme étant basée sur la faculté des atomes de dévier, alors, si cette faculté n'existait que pendant la création du monde, la liberé de l'homme cesserait aussi d'exister, le monde une fois formé. Et sans le libre arbitre s'écroulerait la Morale d'Epicure.

géniale la théorie de la liberté d'Epicure avec sa supposition que les lois immuables règnent dans la nature (1). « Les mouvements spontanés des atomes trouvent une limite dans les lois de leurs combinaisons » (2).

Le premier des interprétateurs d'Epicure, Guyau a remarqué que l'atome d'Epicure possède la puissance de se mouvoir. Nous verrons après ce qui signifie cette puissance. Guyau était capable de comprendre l'idée intime d'Epicure qui n'était pas clairement exprimée dans les textes conservés, parce qu'il n'entrait pas dans son système seulement en interprétateur, mais aussi en philosophe original. Car la correction et la comparaison des textes ne sert à rien, si elles ne sont pas soutenues par la capacité d'approfondir intuitivement les idées d'un penseur.

La théorie sur la déclinaison des atomes et l'indéterminisme, qui en dépend directement, sont propres à Epicure. Car Démocrite, en soumettant à la nécessité toute la nature, a nié le libre arbitre (3). Il a déclaré que nulle chose n'advienne par hasard, mais toute chose avec raison et selon la necessité (οὐδὲν χρῆμα μάτην γίνεται, ἀλλὰ πάντα ἐκ λόγου καὶ ὑπ' ἀνάγκης) (4).

(1) *Ibid.* p. 87-91.

(2) *Ibid.* p. 91.

(3) Cf. Theod. *Cur. gr. aff.* VI, 15. Nr. 8, 11, p. 86. Cicéron dit expressément que Démocrite a accepté la nécessité, tandis qu'Epicure l'a évitée par la déclinaison (*De fato*, 10.23; *De N. D.* I. 25. 69). Aristote affirme aussi que selon les atomistes tout arrive par la nécessité (*Gen. anim.* V, 8, 789*b*, 2). Tous ces rapports rendent impossible la tentative d'Usener pour attribuer à Démocrite la doctrine sur la liberté, à l'aide de Plut. Fr. 326 (dans *Epicurea*).

(4) Stob. *Ecl.* I, 160. Outre la nécessité, dans le système des anciens atomistes se trouve aussi la notion d'αὐτόματον. Zeller croit que c'était Aristote (*Phys.* II, 4) qui a employé l'expression αὐτόματον, comme synonyme de τύχη, et non Démocrite (p. 788, note 5, 4 édit.). Il affirme que d'après les atomistes tout résulte de causes déterminées (p. 789). Uberweg aussi nie que les atomistes admettaient αὐτόματον. « Wohl nicht die Atomiker selbst, sondern erst Spätere haben die Ursachlosigkeit zu einer Art von Ursache oder wirkenden Wesen, τὸ αὐτόματον, hypostasiert » (*Grundriss der Geschichte der Philosophie des Altertums*, Berlin, 1920. 11 Aufl. S. 121). Mais cette opinion ne peut pas être acceptée, car Cicéron (*De N. D.* I. 24,66 ; *Acad.* I, 2,6) et Plutarque (*Plac.* I, 4,1) aussi mention-

Epicure a adopté la nécessité des anciens atomistes, en tant qu'il a admis la régularité des lois de la nature, et en tant qu'il a nié la possibilité du miracle, en rapport avec ses vues sur les croyances religieuses. Mais il a libéré les derniers principes de la nature, les atomes, en leur attribuant la faculté de dévier de la ligne droite. Le moraliste Epicure qui tenait beaucoup à sauver le libre arbitre s'efforçait de le fonder profondément ; c'est pour cela qu'il accordait aux éléments des choses la faculté de déclinaison qui est, en réalité, un rudiment de la volonté (1). Conçue de cette manière, la volonté

nent le hasard des atomistes. Liepmann a pris ce fait en considération ; il soutient que αὐτόματον contient tous les pénomènes qui ne peuvent pas être réduits à la causalité. Ainsi ' δίνη est produit par αὐτόματον (*Mechanik der Leucipp. Democr. Atome*, 1885, S. 55). D'après Gödeckemeyer, Démocrite a regardé comme fortuits les phénomènes qui ne sont pas liés comme effet et cause, mais il a nié leur réalité objective, tandis qu'Epicure, suivant le principe de sa Canonique, a attribué au hasard même la véracité objective. (La thèse citée, p. 41). A ce propos Gödeckemeyer lève le système de Démocrite qui restait fidèle à l'idéal des sciences naturelles au-dessus de celui d'Epicure où cet idéal n'était pas maintenu.

Quoique dans les textes il existe des rapports contraires sur la nécessité de Leucippe et Démocrite et sur leur αὐτόματον, nous pensons que la nécessité était le principe originaire de leur explication de la nature. Notre opinion est d'abord fondée sur la plupart de textes, et puis sur l'hypothèse de Zeller qui a donné une interprétation réussie des textes contraires.

Nonobstant les témoignages sur le rôle principal de la nécessité dans le système de Démocrite, Mabilleau dit : « Il est bien certain que Démocrite n'a pas cru que la succession des phénomènes était fortuite au point d'être miraculeuse ; mais peu importe que son déterminisme se pare de nom de nécessité (Fr. 41), l'absence de loi n'en reste pas moins manifeste » (*Ouvr. cité* p. 216). Mabilleau a certainement confondu la conception de Démocrite avec celle d'Epicure.

(1) L'opinion de Gödeckemeyer que chez Epicure « Willkür, Zufall und Deklination » ne sont pas « willkürlich », mais qu'ils sont « ursachlos » (p. 128), déduit à grand'peine, malgré les textes qui s'y opposent, et malgré l'opinion contraire, clairement exprimée chez Lucrèce (II, 251), est erronée et arbitraire. Zeller se trompe de même, quand il compte la doctrine sur la déviation dans les contradictions du système d'Epicure (p. 465, 3 édit.) Car par la déclinaison des atomes notre philosophe n'a pas, comme le pense Zeller, fait la loi d'une « unerklärliche Willkür », mais il l'a conçue comme l'origine du libre arbitre.

de l'homme a sa racine profonde dans la nature. *Fatis avolsa voluntas* n'a pas libéré l'homme seul de la nécessité inexorable dont Epicure avait horreur ; elle en a libéré la nature entière. La liberté de l'homme, comme le plus haut degré de la liberté de la nature, était rarement posée sur une base aussi profonde.

En cet endroit une question se pose d'elle-même. Est-ce que les atomes d'Epicure sont les atomes d'un vrai matérialisme, quand ils sont doués par la faculté de dévier ? D'après la bonne observation de Lange, le matérialisme nie les états intérieurs de l'atome, car, ces états admis, l'atome se transforme nécessairement en monade (1). Est-ce qu'Epicure n'a point déjà fait le premier pas qui conduit de l'atome à la monade ? Nous pensons qu'il a fait ce pas. Il semble paradoxal que le matérialiste qui a le plus vivement insisté sur l'insensibilité des atomes, et qui a le plus énergiquement combattu l'éternité de l'esprit et de l'âme, s'est quelque peu éloigné, quoique inconsciemment, des principes du matérialisme. Cette inconséquence montre que le matérialisme d'Epicure n'était pas aveugle comme celui des représentants modernes. Notre philosophe n'a pas tout simplement nié tous les faits qui s'opposaient à son système. De même, de sa doctrine sur les minima dans l'atome, qui a sous-entendu la composition de l'atome, il était facile de déduire la théorie sur la déviation et de la rapprocher de la Monadologie. La preuve la plus évidente qu'Epicure a fait ce pas est la monade de Giordano Bruno, conçue sous les vives réminiscences de l'atomisme d'Epicure, tel qu'il se trouve exposé chez Lucrèce (2).

L'avis de Mabilleau que Lucrèce a modifié la conception du clinamen d'Epicure dans le sens de l'extension jusqu'à la volonté de l'homme (*Ouvr. cité* p. 294), est aussi arbitraire. Car pourquoi Lucrèce aurait-il changé dans ce point la doctrine de son maître, quand il l'a suivi sur tous les points moins importants ? Enfin, comme nous l'avons déjà constaté, les autres textes aussi lient le clinamen à la volonté de l'homme.

(1) *Geschichte des Materialismus*, I Band, S. 119.

(2) Mabilleau soutient que la philosophie de Leibniz doit à la philosophie atomistique plus qu'on ne l'a dit (*Ouvr. cité* p. 489). En réalité, Leibniz ne peut être lié à l'atomisme qu'indirectement, c'est-à-dire par la Monadologie de Bruno.

Par cela même que l'atomisme d'Epicure n'était pas aveuglément matérialiste, par cela même que par son idée de *clinamen* il a préparé la conception de la monade, Bruno pouvait être inspiré par lui (1).

L'hypothèse de la déviation des atomes s'est montré très féconde, en ce sens qu'outre le fait d'avoir libéré la volonté de l'homme, elle a rendu possible la création du monde et le commencement de la vie.

Lucrèce nous a conservé la théorie de son maître sur la formation de notre monde.

A l'origine il existait le chaos dans lequel tous les éléments étaient confondus. Puis, quelques parties ont commencé à se dégager, et les éléments semblables se sont unis avec leurs semblables (2). Les éléments de la terre, étant pesants, se rassemblèrent au centre vers les régions inférieures. L'éther se dégagea le premier des pores de la terre, et forma la voûte qui entoure le monde. Ensuite la lune et le soleil furent formés, qui ne sont ni assez pesants pour se déposer dans la partie inférieure de l'univers, ni assez légers pour s'élever dans les hautes régions. Ainsi ils se meuvent dans l'espace intermédiaire. Puis soudainement la terre, resserrée et condensée par les feux du ciel et par les rayons du soleil, s'écroula et recouvrit de la mer les abîmes qu'elle avait formés. Donc au fond du monde se trouve la terre, au-dessus d'elle la mer, puis l'air et enfin l'éther (3).

Après la création du monde de nombreux corps, venus du dehors, s'accrurent la mer, la terre, le ciel et l'air, ces corps

(1) A ce propos il faut mentionner la remarque pénétrante de Pillon qu'Epicure aurait dû supposer aux atomes quelque propriété psychique qui fût à la conscience ce que la déclinaison est à la liberté (*L'évolution historique de l'atomisme* dans l'*Année philosophique*, 1891, p. 154). Le sens profond de cette remarque est prouvé par le fait que Gassendi, le successeur et l'interprétateur passionné d'Epicure, a supposé au-dessous de la vie consciente une vie inconsciente jusque dans les éléments premiers qui constituent le monde (cf. Mabilleau, *Ouv. cité* p. 416).

(2) Comme on voit, Epicure a emprunté l'idée de Démocrite que les matières égales s'assemblent. Cf. *De R. N.* 1105-1116.

(3) Sur la formation des parties du monde cf. l'exposition détaillée de Lucrèce dans le *De R. N.* V, 432-598.

étant distribués par les chocs aux substances analogues. Dans cette explication encore Epicure suit Démocrite (1).

Les explications des phénomènes célestes d'Epicure dans la *Lettre à Pythoclès* n'ont pas d'intérêt pour la science. Notre philosophe croyait naïvement que ces phénomènes peuvent être expliqués de différentes manières. Une pareille déclaration ne paraîtra ni étonnante, ni scandaleuse quand nous nous rappelons combien de fausses explications Aristote même en avait donné, — à ne pas parler de celles des philosophes antérieurs. Mais Epicure dit catégoriquement que la pluralité d'explications est impossible quand on recherche les causes des principaux phénomènes physiques, de la connaissance desquelles dépend la béatitude des hommes (2). Donc une seule explication est possible dans la recherche des causes de la nature, celle que la nature est composée des atomes et de l'espace vide. Epicure négligeait l'interprétation des phénomènes particuliers, pensant qu'elle ne nous conduit pas à l'ataraxie. C'est pour cela qu'il a donné plusieurs interprétations, selon son opinion également admissibles, de la naissance des mondes, de leur mouvement, du soleil, de la lune et d'autres phénomènes. Souvent, en finissant un développement, il ajoute que ce phénomène pourrait aussi se produire de plusieurs autres manières (3).

(1) Cf. *Ibid.* II, 1105-1114. Cf. la thèse de Gödeckemeyer (p. 130-143), où la cosmologie d'Epicure, développée dans tous ses détails, est comparée avec celle de Démocrite.

(2) D.L. 78.

(3) Les vues de Lucrèce, exposées dans le V° livre de son poème, ne s'écartent pas de ceux d'Epicure. Mais elles peuvent être lues avec un plus grand intérêt, grâce au style poétique de Lucrèce. Ainsi il donne une image excellente de la suite des divinités de chaque saison, pour démontrer la fausse supposition astronomique qu'une lune nouvelle naisse et disparaisse tous les jours (cf. *De R. N.* V, 509-782). Le VI livre de Lucrèce contient les explications de tous les phénomènes météorologiques qui s'appuient indubitablement sur les déductions d'Epicure. Il y en a de très réussies. Ainsi la spirituelle réfutation de la croyance que les foudres sont envoyés par Jupiter. Le poète demande pourquoi il ne les envoie pas sur les coupables, mais sur les innocents, et pourquoi il renverse les temples et les statues des dieux (cf. *Ibid.* VI, 387-422; II, 1101-1104). Une grande conséquence des principes de la doctrine matérialiste, — une plus grande peut-être que l'était celle de son maître — ne peut

De tous les interprétateurs d'Epicure, Lange seul loue sa méthode d'expliquer un seul phénomène de plusieurs manières. Tous les autres l'ont, avec raison, regardée comme le plus grand défaut de son système (1). Cette méthode est, certainement, propre à Epicure, mais la valeur de son système serait plus grande s'il avait accepté celle de Démocrite.

C'est une importance bien plus grande que possèdent les idées d'Epicure sur la création des animaux et des hommes et sur la vie des hommes primitifs. Exposées dans les vers de Lucrèce, elles se distinguent par une fraîcheur éminemment poétique. Il paraît qu'elle sont parmi les plus belles pages de l'ouvrage de Lucrèce. Les traiter spécialement ne rentre pas dans le cadre de cette étude. Cependant il faut en mentionner quelques-unes. D'abord qu'Epicure admettait la génération spontanée (2). Inspiré par la théorie semblable d'Empédocle (3), notre philosophe affirmait que les êtres, incapables pour la lutte de la vie, ont péri. Car les espèces doivent se maintenir par la ruse, par la force ou par la vitesse, excepté celles que les hommes ont pris sous leur protection à cause de l'utilité qu'ils en ont (4). On a déjà établi que par cette idée Epicure est le précurseur de Darwin. Mais on n'a pas encore remarqué que le grand poète monténégrin Niégoch s'est certainement inspiré des vers de Lucrèce pour les vues semblables, exposées dans son poème philosophique *Les Lauriers de montagne.*

être refusée à Lucrèce. Plusieurs entre ces explications étaient certainement données par Lucrèce seul (p. ex. celles des éruptions d'Etna et des avernes).

(1) Gödeckemeyer souligne l'opposition diamétrale qui existe dans ce point entre Démocrite et Epicure. « Epikur suchte eine Naturansicht, um **ἐγγαληνίζειν τῷ βίῳ**. Demokrit eine Naturwissenschaft rein um ihrer selbst willen. » (La thèse citée p. 150).

(2) Cf. *De R. N.* II, 871-874 ; 927-930 ; V, 785-800. Epicure niait que les animaux sont descendus du ciel dans nos plaines par une chaîne d'or (c'est une allusion aux stoïciens), ou que la mer les a créés, mais il pense que la terre leur a donné naissance (cf. *Ibid.* II, 1155-1156). C'est pour cela qu'il a regardé la terre comme étant en même temps la mère de toutes les choses et leur tombeau commun (cf. *Ibid.* 258-259).

(3) Cf. Arist. *Phys.* II, 8, 198*b*, 29.

(4) Cf. *De R. N.* V, 867-877 ; III, 741-745.

Dans la partie du Ve livre de Lucrèce, qui parle de la vie des premiers hommes, la description de la lutte de ces hommes avec des bêtes fauves est grandiose (1). D'après la conception d'Epicure, plus tard les hommes ont commencé de bâtir des huttes, de s'habiller de peaux de bêtes, d'utiliser le feu et de créer des familles et des amitiés avec les voisins (2). La théorie sur la formation du langage est d'un intérêt particulier. Notre philosophe soutient que les noms des choses ne sont pas des pures conventions, mais qu'ils sont créés par un mouvement naturel. Les hommes qui possédaient la voix et la langue, affectés des différents objets, les avaient désignés par des noms divers. L'expérience et la nécessité ont perfectionné le langage (3). Cette théorie a été retenue par la science moderne (4).

Il est très possible que les conceptions sur l'origine de la culture Epicure les a empruntées à Démocrite, car dans les fragments de ce dernier nous trouvons une idée qui est identique à une considération de Lucrèce (5). Mais il est absolument certain qu'Epicure s'est inspiré de Démocrite pour ses idées sur le droit naturel. Ce droit est un contrat utilitaire, fait entre les hommes en vue de ne pas nuire l'un à l'autre. D'après cela la justice et l'injustice n'existent pas en soi; elles sont les conséquences de ce contrat (6). Donc c'est Démocrite

(1) Cf. *Ibid.* V, 925-1010.

(2) Cf. 39 et 40 k. δ. d'Epicure et *De R. N.* V, 1011-1027.

(3) Cf. D.L. 75-76 ; *De R. N.* V, 1028-1090; Diogenis Oenoandensis fragmenta, X, col. II, 1, II sq. ; Proclus in Plat. Cratylum, 17, p. 8.

(4) Cf. J. G. Herder, *Über den Ursprung der Sprache*, 1772. Il ne peut pas être mis en doute que Wundt aussi a pris en considération les déductions d'Epicure sur la formation du langage (Voir W. Wundt, *Elemente der Völkerpsychologie*, 1913, S. 66 sq.).

(5) Dans le fragment 144 (d'après Diels) Démocrite affirme que la musique est un jeune art, et dans le fragment 154 il pense que les hommes ont imité le cygne et le rossignol dans l'art de chanter. Or chez Lucrèce nous lisons la même chose. (Cf. *De R. N.* V, 1379-1441).

(6) Cf. les fragments 245, 248 et 174 de Démocrite avec D.L. 150-153, le 15 maxime de Vatican et Plut. *Con. Ep. beat.* 6. Puisque la dépendance d'Epicure à l'égard de l'ancien atomiste est trop évidente, il est inutile de le rendre dépendant de Théophraste, à la manière de Zeller (p. 416, note 1).

qui est le précurseur du contrat social de Hobbes et de J.-J. Rousseau, et non Epicure, comme on l'a souvent affirmé (1). Mais il semble qu'à ce point de vue sur le droit Epicure a donné une nuance pessimiste (car une tendance au pessimisme bien marquée ne peut lui être déniée). Cet avis nous a été suggéré par un témoignage selon lequel Epicure croyait que l'homme n'est pas foncièrement fait pour vivre en société, et qu'il n'a pas des mœurs douces (2).

Chez Lucrèce on trouve aussi un développement très minutieux du progrès de la vie des premiers hommes, pour nous sans intérêt (3). Par une idée qui ressemble à celle de Condorcet dans l'*Esquisse des progrès de l'esprit humain*, le poète veut démontrer que le perfectionnement de la vie s'est effectué par degré et indépendamment de l'intervention de la divinité. Il va de soi que Lucrèce répète les paroles de son maître (qui, à son tour, suivait sans doute Démocrite), qu'il a lu dans ses ouvrages, perdus pour nous.

Par opposition aux stoïciens, Epicure rejette les causes finales. Il soutient que les organes de notre corps n'ont pas été créés pour notre usage, mais que ce sont nos organes qui ont créé l'usage (4). Il paraît que sa réfutation des causes finales, qui ont eu un si grand rôle dans le système d'Aristote, Epicure l'a fondée sur l'opinion pareille de Démocrite (5).

Mais quoique adversaire des causes finales, notre philosophe a maintenu les lois et l'ordre dans le monde (6). Mais cet ordre de notre monde ne pourrait exister, si une infinité d'éléments ne réparait toujours les pertes produites dans l'univers. Car toutes choses doivent se dissoudre dès que la matière cesse de fournir aux reproductions (7).

(1) Cela devient encore plus sûr par le fait que la conception du droit de Démocrite a été d'abord acceptée par les sophistes.
(2) Themistius, *Orat.* XXVI, p. 390, 21 Dind.
(3) Cf. *De R. N.* V, 1091-1457.
(4) Cf. *Ibid.* IV, 825-842 ; 853-857 ; V, 1056 sq ; Lact. *De Opif. Dei* c. 6 ; Lact. *Div. inst.* III, 17.
(5) Cic. *De fin.* I, 6, 18.
(6) Cf. *De R. N.* V, 669-679.
(7) Cf. *Ibid.* I, 1035-1051.

Lucrèce nous a conservé l'idée d'Epicure que notre monde périra. La religion a imposé aux hommes la fausse croyance que la terre, le soleil, le ciel, la mer, les astres et la lune ont la substance divine et éternelle (1). Comme les éléments dont ils sont composés (la terre, l'eau l'air et le feu) (2), et qui subissent les changements sans nombre, qui périssent et se renouvellent, ainsi le ciel et la terre ont eu leur commencement et auront leur fin. Car tout dans la nature est dans un changement incessant (3). A cela est liée l'affirmation que notre monde est nouveau (4). S'il existait de toute éternité, pourquoi les poètes ne chanteraient-ils pas les événements antérieurs à la guerre de Thèbes et à la ruine de Troie ? On voit que le monde est nouveau par le fait que bien des choses se perfectionnent et s'inventent à présent (5). D'ailleurs si le monde n'avait pas eu de commencement, il n'aurait pas pu résister aux assauts d'un temps immense (6). Mais ce nouveau monde vieillira et périra un jour (7). Car le monde croît tant que ses pertes restent moindres que ses récupérations (8); après cela il périt, pareil aux animaux et aux végétaux (9). Cependant la perte de notre monde, comme celle des autres mondes, peut aussi être produite par leurs chocs réciproques (10). Donc Epicure a retenu la doctrine sur la ruine des mondes de Démocrite.

Lucrèce nous a conservé une autre affirmation de son maître, inspirée évidemment par Empédocle, et contradictoire avec l'hypothèse que notre monde est nouveau ; à savoir celle

(1) Cf. *Ibid.* V, 91-125.

(2) Il ne faut pas perdre de vue que les éléments dont parle Epicure ne sont pas ceux des anciens philosophes grecs, car selon le principe de l'atomisme, tous les éléments sont constitués de combinaisons différentes des mêmes atomes.

(3) Cf. *De R. N.* V, 235-323.

(4) *Ibid.* V, 330-331 : « Verum, ut opinor, habet nouitatem summa recensque naturast mundi, neque pridem exordia cepit. »

(5) Cf. *Ibid.* V, 324-337.

(6) Cf. *Ibid.* V, 376-379 ; 306-307.

(7) Sur le vieillissement du monde qui amènera sa perte cf. *Ibid.* II, 1151-1152 ; Aët. *Plac.* II, 4, 10 ; Stob. *Ekl.* I, 418, 172, 3.

(8) Cf. *De R. N.* II, 1128-1143.

(9) Cf. Aët. *Plac.* II, 4,10.

(10) Comment ce choc était-il conçu par Epicure, on ne peut répondre, car nous n'avons aucun document qui nous en parle. Pour cela il est mieux de laisser cette question sans la résoudre, avec Zeller (p. 409, note 6, édit. 3) et Gödeckemeyer (p. 155).

que notre époque est en décadence. La terre qui a créé jadis les animaux sauvages aux corps gigantesques, épuisée maintenant, enfante avec peine de petits animaux (1).

Le monde n'a aucune marque d'immortalité ; il n'est pas formé d'une substance solide qui peut résister aux chocs, comme les atomes ; il n'est pas à l'abri des chocs, comme le vide ; il n'est pas non plus comme l'éternité, en dehors duquel il n'y a ni lieu où ses parties puissent se dissiper, ni corps qui pourraient les désagréger (2). Dans notre monde le vide est mêlé aux atomes ; donc il n'est pas indestructible. Il y a des corps et des forces qui seraient capables de le faire périr, et il existe aussi des espaces vides immenses où les parties qui ont composé le monde peuvent se disperser. Donc la porte de la mort est ouverte pour les éléments dont le monde est composé (3). De plus, le feu et l'eau luttent dans l'univers avec des chances égales pour l'opprimer. D'après les légendes, une fois le feu a remporté la victoire, et une autre fois l'eau (les légendes de Phaéton et du déluge) (4).

L'écoulement de toutes choses était la conséquence nécessaire de la doctrine que tout dans l'univers est composé d'atomes. Les atomes sont dans un mouvement perpétuel ; donc rien de ce qui est constitué par eux ne peut posséder la durée éternelle, de nouveaux agrégats d'atomes se formant continuellement. Mais pour cela même que la formation des agrégats d'atomes s'effectue sans cesse, la perte du monde ne peut pas être définitive. Donc, après la dissolution de notre monde, d'autres mondes seront composés, qui ne dureront aussi qu'un certain temps.

Comme Démocrite, notre philosophe admet que la matière, aussi bien que l'espace vide, sont infinis. La nature a limité la matière par le vide, et le vide par la matière, afin de rendre l'univers infini. Même si l'un de ces deux éléments n'était pas borné par l'autre, il sera aussi à lui seul infini (5).

(1) Cf. *De R. N.* II, 1150-1152.
(2) Cf. *Ibid.* V, 351-363 ; III, 806-818.
(3) Cf. *Ibid.* V, 364-375.
(4) Cf. *Ibid.* V, 380-415.
(5) Cf. *Ibid.* I, 1008-1013.

Car si les atomes étaient en nombre limité et le vide infini, la matière se disperserait dans l'immensité du vide, et ces éléments dispersés n'auraient jamais pu se réunir pour former un corps. Par contre, si le vide était limité et la matière infinie, il n'y aurait pas de place pour elle (1). Donc les deux principes du monde doivent être nécessairement infinis.

En rapport avec ces déductions, Epicure, suivant en ce point Démocrite, proclame l'infinité de l'univers, contrairement à la croyance habituelle des penseurs antiques que l'univers est fini. Suivant notre philosophe l'univers n'est pas limité, car s'il était limité, il devrait avoir une extrémité. Mais rien ne peut avoir d'extrémité, s'il n'a hors de lui quelque chose qui le termine. Comme on est forcé d'avouer qu'il n'y a rien au delà de l'univers, on ne peut lui assigner d'extrémité, ni de limite. De quel côté de l'univers que l'on se place, on aura toujours un espace infini dans tous les sens (2). Après cela Epicure démontre que l'univers est infini par l'exemple du trait qui vole. Or ce trait ne touchera jamais les limites de l'univers, qu'un obstacle l'empêche ou non, car l'immensité de l'univers laissera toujours au trait un nouvel espace à parcourir (3). Si l'univers était enfermé dans les limites fixes, la matière, par sa pesanteur, se serait rassemblée dans les lieux les plus bas. Dans ce cas rien ne pourrait plus s'accomplir dans l'univers, parce que la matière ne serait plus qu'une masse inerte. En réalité les atomes sont toujours dans un mouvement continu (4). Les objets se limitent réciproquement, mais l'univers immense, exempt de limites, s'étend à l'infini dans toutes les directions (5). L'univers étant infini, notre

(1) D.L. 42 ; *De R. N.* I. 1014-1020.
(2) Cf. *Ibid.* I, 958-967; Cic. *De N. D.* I. 20,54.
(3) Cf. *Ibid.* I, 968-983.
(4) Cf. *Ibid.* I, 984-996.
(5) Cf. *Ibid.* I, 998-1007. Les derniers vers sont écrits avec une vraie passion pour l'infini ; ils ont, sans doute, profondément influencé Giordano Bruno. Cf. *Ibid.* II, 90-94.

ciel est vis-à-vis de l'univers moins qu'un seul homme à l'égard de la terre (1).

Pour donner une base plus sûre à sa thèse sur l'indispensabilité de la matière infinie pour l'existence du monde, Epicure combat l'hypothèse stoïcienne que les corps lourds tendent vers le centre de l'univers (2). A l'aide de cette hypothèse les stoïciens ont expliqué que l'univers se soutient avec la matière limitée qui, attirée vers le centre, ne peut pas se disperser dans le vide. Epicure a proclamé que l'univers infini n'a pas de centre ; idée qui est devenue fondamentale dans le système de Giordano Bruno. Mais même si l'on suppose qu'il y en a, les corps ne seraient pas contraints à s'y arrêter plutôt qu'en toute autre partie de l'espace. Car le vide livre toujours le passage aux corps graves, qu'ils tendent au centre ou non (3).

De l'infinité de l'univers Epicure déduit l'infinité de mondes. Comme il n'y a de limite nulle part dans l'univers, ni à droite, ni à gauche, ni en haut, ni en bas (4), il n'est pas probable que seuls notre ciel et notre firmament aient été créés, quand de toutes parts s'étend un espace sans bornes, quand des germes innombrables, mûs de toute éternité, nagent de mille manières dans l'espace vide. On ne peut pas démontrer que certains germes pourraient exister dans un monde, et ne le pourraient pas dans un autre. Ils peuvent également se développer dans tous les mondes (5). Puisqu'il y a de la matière en abondance, et de l'espace vide pour la recevoir, puisque la même force et la même nature peuvent réunir ailleurs les atomes dans le même ordre qu'ils ont été ras-

(1) *Ibid.* VI, 650-652.

(2) Lucrèce dit d'abord faussement que ses adversaires prétendent que tout tend vers le centre (*in medium summae quod dicunt omnia niti*, *Ibid.* I, 1053) ; après il se corrige en déclarant qu'ils le supposent seulement pour les corps lourds (cf. la note de M. Robin sur les vers 1078 et 1083, p. 196-197, I tome du commentaire).

(3) Cf. *Ibid.* I, 1052-1082, où l'hypothèse des antipodes est aussi réfutée comme absurde. Cf. D.L. 60.

(4) *De N. D.* I, 20, 54 : « In hac igitur immensitate latitudinem, longitudinem, altitudinem infinita vis innumerabilium volitat atomorum... »

(5) Cf. D.L. 45,74 ; *De R. N.* II, 1048-1066.

semblés dans notre monde, alors on doit admettre que dans d'autres régions de l'espace il existe d'autres terres (1). Donc Epicure a déduit non seulement qu'il existe des mondes semblables au nôtre, mais aussi qu'il existe des mondes différents du nôtre. Comme toutes les conditions se trouvent réunies pour que ces mondes se développent, il faut supposer qu'ils se sont développés réellement. Notre philosophe ajoute encore une preuve pour l'existence de la pluralité de mondes différents du nôtre. Dans l'univers il n'y a pas d'individu unique dans son genre ; chacun fait partie d'une famille nombreuse. D'après la même raison il faut conclure que le ciel, la terre, le soleil, la lune, la mer et tous les autres corps ne sont pas uniques, mais qu'il y en a un nombre infini, étant donnée que leur existence est limitée, qu'ils sont périssables comme les individus de chaque espèce (2).

Tous les mondes sont produits par des tourbillons particuliers. On remarque encore la réminiscence des tourbillons de Démocrite. Ils se dissolvent tous, avec des vitesses différentes et sous l'action de différentes causes (3). Ils n'ont pas nécessairement une même forme (4). Au contraire, ils ont des formes différentes: sphériques, ovales ou d'autres encore (5). Ici Epicure s'est écarté de Démocrite qui a donné à ses mondes la forme de la sphère.

Par ses contributions propres à l'explication du mouvement des atomes et de la formation du monde, dont le nombre est considérable et dont la valeur est grande, Epicure a prouvé ses dispositions de philosophe indépendant.

Epicure s'efforçait de créer une conception du monde, conséquente dans toutes ses particularités. On le voit aussi par sa doctrine sur les dieux.

Suggéré par Démocrite, qui pensait que les phénomènes extraordinaires de la nature ont causé la croyance aux

(1) Cf. *Ibid.* II, 1067-1076.
(2) Cf. *Ibid.* II, 1077-1089 ; 532-540 ; Cic. *De N. D.* I, 19.50.
(3) D.L. 73, 73 scholie.
(4) D. L. 74.
(5) D.L. 74, 88.

dieux (1), notre philosophe déduit la religion de l'ignorance de l'ordre immuable du système céleste (2). Démocrite supposait encore qu'il existe des émanations et des images des dieux que les hommes perçoivent (3). Epicure aussi admet que les images des dieux ont apparu aux hommes dans le sommeil aussi bien que pendant la veille (4), et, fidèle à sa Canonique, déduit aussi la croyance aux dieux de la notion des dieux imprimée dans tous les esprits (5).

On peut conclure, d'après les fragments et les témoignages, que Démocrite n'avait pas sur les dieux des vues définitivement établies. Il a regardé la raison de l'homme et la nature comme divines (6), puis il a considéré que les dieux sont supérieurs aux hommes, mais quand même périssables; enfin il admettait que les images des dieux peuvent être bienfaisantes aussi bien que malfaisantes (7). Cependant Epicure a eu une doctrine complète des dieux, développée dans plusieurs de ses écrits.

La conception gracieuse de Démocrite sur les dieux a une valeur artistique. Elle impressionne comme un paysage ensoleillé. Tandis que Démocrite croyait que les dieux donnent aux hommes tous les biens (8), Epicure les a imaginés d'une façon très originale et très extraordinaire. Les dieux, dont le nombre, selon la loi du partage égale des espèces (ἰσονομία), paraît égal à celui des hommes (9) possèdent une nature semblable à celle de l'homme, mais plus fine et plus parfaite (10). Jouissant de l'immortalité et de la béatitude éternelle, ils sont absolument détachés des affaires des hommes ; ils sont exempts des douleurs et des dangers, et ne sont ni sensibles aux bien-

(1) Sext. *Adv. Math.* IX, 24.
(2) Cf. *De R. N.* V, 1183-1193 ; Phil. *De vict.* V, H², II, 120.
(3) Cic. *De N. D.* I, 12,29; 43,120.
(4) Cf. *De R. N.* V, 1169-1182 ; Sext. *Adv. math.* 9,25.
(5) Cic. *De N. D.* I, 16,43.
(6) Cic. *De N. D.* I, 12,29.
(7) Cf. le fragment 166 de Démocrite.
(8) Cf. le fragment 175 de Démocrite.
(9) Cic. *De N. D.* I, 19,50.
(10) *Ibid.* I, 18,46 ; Cic. *De divin.* II, 17,40.

faits des hommes, ni accessibles à la colère (1). Les hommes se trompent en pensant que les dieux punissent les mauvais et récompensent les bons (2). Les êtres éternels ne prévoient rien; ils ne se soucient pas des hommes. Dans leurs paisibles domiciles, dans les intermondes, où les atomes ne peuvent pas pénétrer, ils vivent sans aucune relation avec les hommes, car chacune d'elles assombrirait le grand repos et la sérénité suprême de leurs âmes (3).

Epicure a doué ses dieux d'une grande et noble dignité, en tant qu'il les a dispensés des soucis des hommes, soucis pénibles et indignes des êtres suprêmes. Cette conception est éminemment subtile et ingénieuse, et le fait qu'elle a été brutalement attaquée (4) ne peut être expliqué que par la tendance utilitaire de l'homme d'attendre du dieu le secours et les bénéfices. Car l'enseignement que les dieux n'apporteront aux hommes ni des biens, ni des maux, paraissait désolant. Les hommes ne pouvaient pas se consoler par le fait que la théorie d'Epicure rend aussi impossible la peur des dieux (5). Car les hommes préféraient avoir peur et espérer, qu'être en même temps privés de la peur et de l'espérance. Cependant Epicure trouvait extrêmement absurde la croyance qu'un être éternel écoute les désirs malfaisants des hommes. Il disait spirituellement que tous les hommes périraient, si Dieu écoutait leurs vœux, car ils demandent toujours ce qui est nuisible à leur prochain (6). Mais l'hommage désintéressé envers les dieux que l'atomiste recommandait (7) semblait tellement

(1) Cf. *De R. N.* II, 646-651.

(2) D.L. 124.

(3) Hippol. Philos. 22,3, p.572,5 D. Cf. sur les dieux d'Epicure : *De R.N.* II, 1090-1104 ; III, 18-24 ; V, 146-155 ; VI, 58-79 ; 1 k. δ. qui était traduite par Cicéron dans le *De N. D.* I, 17,45, et qui se trouve aussi chez Diog. Oen. fr. XLII,W; D.L. 76, 77 ; Cic. *In Pin.* 25,59; Lact. *De ira dei* 17,1.

(4) Ici encore les attaques les plus acharnées viennent de la part du Cicéron, quand on fait abstraction des atteintes des pères de l'église dont le parti-pris est trop manifeste. Cf. *De N. D.* I, 25 et 26; I, 43,121.

(5) *De R. N.* VI, 50-80; Plut. *Contr. Ep. beat.* 8; Cic. *De N. D.* I, 20,54.

(6) Gnomol. cod. paris. 1168 f. 115.

(7) Cf. Philod. *De mus.* I . II¹. I, 4,6: Oxyrh. Pap. II. 30. N° 215: Phil. *De piet.* V. H.², II. 110. Sans doute quelque théorie bizarre était aussi développée dans ses ouvrages de la sainteté et de la piété (cf. Cic. *De N. D.* I, 41, 115; I, 44, 122).

étrange qu'il a suscité la conviction que le philosophe a conservé les dieux en paroles, mais qu'il les a détruits en réalité, et que sa foi dans les dieux n'était pas sincère (1). En vérité seulement une vénération élevée pouvait inspirer la théodicée d'Epicure. Il les a véritablement honorés, ces êtres bienheureux et indifférents, éloignés de tous les troubles humains, car ils possédaient l'ataraxie, le but suprême de la philosophie d'Epicure, qui lui semblait être le bonheur suprême (2). L'atomiste a doué de l'immortalité ses dieux qui ont atteint le dernier degré de la tranquillité de l'âme, incomparablement supérieur à celui qui est accessible même au sage épicurien. Il croyait que l'éternité n'est pas horrible seulement aux êtres parfaitement calmes et sereins ; pour cela il l'attribuait aux dieux, tandis qu'il la refusait aux hommes.

La théodicée est la partie brillante du système d'Epicure ; c'est un poème dans lequel le philosophe matérialiste a immortalisé sa nostalgie pour une tranquillité de l'âme qui persisterait éternellement. Car la mortalité de l'âme qu'il a établie dans le désir de libérer les hommes des souffrances et des peines ne l'a pas absorbé entièrement ; il a imaginé avec joie d'autres possibilités. Sa doctrine des dieux est aussi idéaliste que l'est sa conception de l'amitié (3).

Non seulement les dieux ne se soucient plus des hommes, après avoir créé le monde et les hommes, mais les dieux n'ont pas créé le monde. Epicure en donne un bon argument. Un

(1) Cf. *De N. D.* I, 30, 85; I, 41,115 ; I, 43, 121 ; I, 44, 125.

(2) Lange, *Die Geschichte des Materialismus*, I Band, S. 115 V, pense : « ... seine sorglosen und schmerzlosen Götter in der Tat das wirkliche Ideal seiner Philosophie gleichsam verkörpert darstellten. » Zeller combat cet avis par ces mots insignifiants : « die menschlichen Ideale wohnen doch nicht in den Intermundien » (p. 436, note 3).

(3) La manière légère par laquelle la théodicée de notre philosophe est réfutée d'habitude est particulièrement remarquable chez Joyau. Dans son livre se trouve une lourde contradiction qui se rapporte à la théorie des dieux de notre philosophe. A la page 150 nous lisons: « Il en faut bien convenir, la théodicée d'Epicure est d'une déplorable faiblesse... » Cependant à la page 156 Joyau dit : « Bien loin de railler cette théorie comme une inconséquence inexcusable, nous croyons qu'elle se rattache parfaitement aux principes posés par Epicure et qu'elle lui fait honneur. »

monde aussi défectueux que le nôtre ne peut être créé par les êtres divins (1). Cet arguments est développé chez Lucrèce en accents pessimistes qui, par leur force, rappellent les déductions de Schopenhauer.

Notre terre est en grande partie occupée par des montagnes, des rochers et des marais, et par la mer. Deux tiers de la terre sont inutilisables pour les hommes, à cause de la chaleur excessive ou du froid trop grand. La partie utilisable est cultivée avec grande peine par les hommes. Mais souvent aussi les fruits de la terre cultivée sont détruits par la chaleur, les pluies, les gelées ou les vents. Puis, sur la terre et sur la mer il y a un grand nombre de bêtes féroces qui sont les ennemis cruels de l'homme. Chaque saison aussi apporte ses maladies qui causent beaucoup de morts. Pour exprimer mieux l'idée de la pénible existence de l'homme sur la terre, Epicure dit que l'enfant né est semblable au matelot, rejeté par la tempête sur le rivage. L'homme soutient son existence avec bien plus d'efforts que les animaux, car les petits des animaux croissent, n'ayant besoin ni de tendresse, ni de vêtements, ni de maisons, la nature leur fournissant toutes les ressources (2).

Par d'autres arguments encore Epicure prouve aussi que le monde n'est pas l'ouvrage des dieux. Les êtres sereins ne pouvaient pas espérer un bien pour eux de notre gratitude, qui les aurait conduit à créer ce qui est bon pour nous. Les dieux n'ont aucun intérêt de changer leur état de tranquillité, après toute une éternité de repos, le changement n'étant désirable qu'à ceux qui sont malheureux. Pour les hommes il n'y aurait aucun mal à n'être point créés, car celui qui n'existe pas ne peut ressentir la douleur de n'être point né (3).

La négation de la providence s'impose comme une conséquence nécessaire de ces considérations. Ce n'est pas un es-

(1) Cf. *De R. N.* II, 167-181 ; Lact. *De ira dei* 13.
(2) Cf. *De R. N.* V, 195-234.
(3) Cf. *Ibid.* V, 165-180.

prit intelligent qui a rangé les atomes en vertu d'un plan (1). Notre monde n'est qu'une des combinaisons infinies et fortuites des atomes.

Ainsi Epicure, indépendamment de l'influence de Démocrite, a bien mis en évidence l'imperfection du monde qui n'est pas gouverné par une intelligence supérieure.

(1) Cf. *Ibid.* I, 1021-1034 ; II, 1058-1063 ; V, 416-431 ; V, 187-194 ; Lact. *De opificio dei* 2 : « Unde ego philosophorum, qui Epicurum sequuntur, amentiam soleo mirari, qui naturae opera reprehendunt, ut ostendant, nulla providentia instructum esse ac regi mundum ; sed originem rerum insecabilibus ac solidis corporibus assignant, quorum fortuitis concursionibus universa nascantur, et nata sint. »

Chapitre VI

LES SENSATIONS. L'AME ET SA MORTALITÉ

Le sensualiste Epicure a établi, comme principe de sa Canonique, la proposition difficile à soutenir que la sensation est toujours vraie. Aussi a-t-il soutenu que l'opinion doit toujours être confirmée par la perception des sens (1). Donc il est naturel qu'il se soit arrêté à l'explication sur la naissance des sensations.

Sur ce point Epicure a retenu la doctrine des simulacres de Démocrite (2), comme la plus conséquente de l'atomisme. Lui aussi proclame que le sujet ne perçoit pas directement les objets, mais à l'aide de simulacres. Ces derniers sont des espèces de membranes détachées de la surface des corps qui volent partout dans l'atmosphère. Ils ont la même figure que les corps d'où ils émanent, mais ils sont bien plus fins. Aussi ils sont dépourvus de profondeur. Les simulacres se forment très facilement et très rapidement. Leur écoulement de la surface des corps est continuel. Les corps émettent en un moment les simulacres de toutes parts, comme le soleil émet de nom-

(1) Sur la véracité de la sensation et sur le critère de la vérité cf. D.L. 50, 147 ; *De R. N.* IV, 377-519 ; Cic. *De fin.* I, 7, 22 ; *De N. D.* I, 25,70.
(2) Cf. Aët. IV, 8, 10 ; Cic. *De fin.* I, 6, 21.

breux rayons. Leur tissu étant extrêmement délié, les simulacres peuvent pénétrer partout, quand ils ne rencontrent pas d'obstacles ; ils parcourent un espace plus considérable que les rayons du soleil dans un temps égal. Donc ils s'insinuent facilement dans nos sens et excitent la sensibilité de l'âme. Mais ils ne peuvent pas être perçus particulièrement, à cause de leur subtilité excessive ; pour cela un afflux continu des simulacres est nécessaire, pour que l'impression se produise.

Ses explications des sensations particulières, sur lesquelles nous ne pouvons pas nous arrêter ici, Epicure les a appuyé sur celles de Démocrite, quoiqu'il en ait ajouté des modifications considérables (1).

Notre philosophe réduit les images de la fantaisie aux simulacres auxquels ne correspond aucun objet réel, et dont la réunion dans l'air est fortuite. C'est par cette réunion que l'on voit les fantômes des morts et les formes fantastiques qui n'existent pas en réalité (p. ex. l'image de Centaure provient de la rencontre de l'image d'un cheval et de celle d'un homme) (2). Les simulacres dont nous sommes entourés sont nombreux, mais l'esprit les perd tous à l'exception de ceux qui attirent son attention (3).

Le matérialiste Démocrite admettait que l'âme est de nature corporelle. Composée des atomes ignés qui sont les plus fins et les plus mobiles de tous les atomes, elle meut et anime le corps (4). Entre les deux atomes du corps se trouve un atome de l'âme (5). Le philosophe d'Abdère localise la pensée dans le cerveau, la colère dans le cœur, et le désir dans le foie.

(1) Cf. pour les théories de Démocrite : Arist. *De anima* I, 7. 419*a* ; Arist. *De sensu* c. 2, 438*a*, 5 ; Theophr. *De sensu* 49, 50, 54, 55, 57, 58 62 ; Plut. *Plac.* IV, 19, 2 et 3 ; Gell. *N.A.* V, 15.8 ; D.L. IX, 47, 48. Voir pour les théories d'Epicure : D.L. X, 46-50 ; 52-53 ; le IV livre du poème de Lucrèce ; les fragments du II livre du περὶ φύσεως d'Epicure ; Aët. *Plac.* IV, 3, 1 ; 19,2 ; Sext. *Adv. Math.* 206.

(2) Cf. *De R. N.* IV, 722-748.

(3) *Ibid.* IV, 802-817.

(4) Cf. Arist. *De anima* I, 2, 403*b*, 31 ; 404*a*, 16 ; 405*a*, 7 ; 3, 406*b*, 15 ; Cic. *Tusc.* I, 11, 22.

(5) Voir la réfutation d'Epicure de cette supposition de Démocrite chez Lucrèce, *De R. N.* III, 370-371.

Pour que l'air ne chasse pas du corps les atomes de l'âme qui sont très légers, nous introduisons, par la respiration, toujours de nouveaux atomes dans notre organisme. Si la respiration cesse, la mort suit (1). Le corps meurt, quand les atomes de l'âme le quittent. Démocrite nie l'immortalité ; les atomes qui sont sortis du corps ne peuvent y revenir, de même qu'ils ne peuvent pas exister séparés du corps (2).

Quoiqu'il ait attribué la nature corporelle à l'âme, Démocrite l'a regardée comme bien supérieure au corps. Dans plusieurs fragments il parle de l'âme comme un représentant de l'idéalisme en parlerait (3). Il avoue que ce sont les atomes de l'âme qui ont la plus grande valeur dans l'univers.

Epicure a refusé l'âme aux végétaux (4), mais il l'a accordée aux hommes (5). Sa théorie de l'âme ressemble à celle de Démocrite, quoiqu'elle contienne aussi des vues propres, suggérées par les objections qu'Aristote a faites à la doctrine de l'âme de l'Abdéritain (6). Epicure désirait vivement délivrer les hommes de la crainte fatale de la mort, en leur procurant la vraie connaissance de la nature de l'âme (7). Lui aussi a conçu l'âme comme un corps subtil, disséminé à travers tout le corps. Elle est composée d'atomes les plus lisses et les plus ronds, car autrement elle ne pourrait pas être mûe si rapidement. Mais sa substance n'est pas simple, enseigne Epicure en s'éloignant de Démocrite ; elle est composée de quatre matières, dont l'une ressemble à la chaleur, l'autre au souffle, la troisième à l'air, et la quatrième, la plus mobile et la plus ténue de toutes, est sans nom (ἀκατονόμαστον, *nominis expers*). Le souffle produit le mouvement, l'air le repos, la chaleur produit la chaleur du corps. Quant au quatrième élément, dont notre matérialiste est incapable de donner l'explication, il produit la

(1) Arist. *De anima* I 2 ; *De resp.* V. c. 4, 471 b, 30 ; Aët. IV, 7, 4.
(2) Stob. *Ecl.* I, 924 ; Lact. *Inst.* VII, 7, 8.
(3) Voir les fragments 37, 105, 170, 171, 187 et 189.
(4) Aët. V, 26, 3.
(5) Sext. *Adv. Math.* 7, 267.
(6) *De anima*, I, 3, 406*b*, 20.
(7) Cf. *De R. N.* III, 31-40 ; I, 110-119.

perception (1). Dans la difficulté d'expliquer l'âme par sa doctrine des atomes corporels, — dans laquelle, d'ailleurs, le matérialisme se trouve toujours — notre philosophe cherche le refuge en supposant une substance indéterminée de l'âme.

Les rapports sur les parties de l'âme chez Lucrèce sont contradictoires (2). Plusieurs idées claires peuvent néanmoins en être séparées.

On ne peut pas désunir les quatre substances de l'âme, car elles sont comme les diverses propriétés d'un corps. La quatrième substance est le plus profondément cachée dans notre corps; on peut la considérer comme l'âme de l'âme (3). Les trois autres font une unité, bien qu'une d'elles prédomine toujours. C'est la chaleur qui domine dans la colère, le souffle froid dans la crainte, et l'air dans la tranquillité de l'âme (4). Ainsi Lucrèce rattache les proportions diverses des éléments constitutifs de l'âme aux tempéraments divers des hommes et aux humeurs variées des animaux.

Lucrèce nous a conservé des exemples qui montrent la petitesse de la substance de l'âme. Dans le corps d'un homme mort les membres ne perdent rien ni dans l'aspect, ni dans le poids, car la mort n'ôte rien du corps que la sensibilité et la chaleur vitale. A ce propos, le corps quitté par l'âme est comparé d'une façon poétique au vin qui a perdu son bouquet, au parfum dont l'odeur s'est dissipée, et au corps qui a perdu sa saveur (5). Le matérialiste Epicure s'efforce d'expliquer la différence entre l'âme et le corps, différence qu'il ne considère pas comme essentielle, en accordant à l'âme la plus grande subtilité possible.

La doctrine de l'âme d'Epicure s'éloigne de celle de Dé-

(1) Cf. D.L. 63 et 66 scholie; Plut. *De plac. phil.* IV, 5; Aët. *Plac.* IV, 3,11; Dox. 388*b*, 21 ; *Plut. Adv. Col.* 20, 1118*d*. La discussion pour savoir si la quatrième substance sans nom est l'élément de l'esprit ou de l'âme (en rapport avec D.L. 63, où parmi les parties de l'âme ne sont mentionnés que le souffle et la chaleur), nous paraît inutile (cf. Giussani, *Studi lucreziani*, p. 190-192).

(2) Sur ces contradictions voir la thèse de Gödeckemeyer, p. 54-55.

(3) Cf. *De R. N.* III, 262- 281.

(4) Cf. *Ibid.* III, 281-306.

(5) Cf. *De R. N.* III, 208-230.

mocrite en tant qu'elle suppose la distinction entre la partie rationnelle et la partie irrationnelle de l'âme (1). La partie irrationnelle de l'âme est répandue dans tout le corps, et sa partie rationnelle est localisée dans la poitrine; là on sent la peur et la joie (2). La partie rationnelle ou l'esprit (animus, mens) et la partie irrationnelle ou l'âme (anima), étant intimement liés, ne forment qu'une substance, mais c'est l'esprit qui commande à l'âme (3). A ce propos Lucrèce attaque aussi l'opinion d'après laquelle l'esprit n'a point un siège particulier dans le corps, mais qu'il est une disposition vitale du corps, nommée par les Grecs l'harmonie. Cette opinion est erronée, car souvent le corps souffre, tandis que le principe intérieur est joyeux, ou bien il arrive que l'homme malheureux est sain. De même, pendant que notre corps dort, l'âme est le siège de joies et de douleurs. Et cela ne pourrait avoir lieu, si l'âme était l'harmonie du corps (4). Comme preuve que l'âme n'est pas l'harmonie du corps, mais qu'elle réside dans le corps, Lucrèce, resp. Epicure cite aussi le fait que souvent, après la perte d'une grande partie de corps, la vie se maintient, tandis qu'il suffit que quelques atomes de chaleur s'échappent du corps ou qu'un peu d'air sorte de la bouche, pour que la vie abandonne le corps. De là on tire la conclusion que toutes les parties de notre corps ne servent pas de la même manière à notre conservation, — ce qui pourrait avoir lieu si l'avis qui est combattu était juste — mais que la chaleur vitale et le souffle vital maintiennent notre vie (5).

Epicure réfute l'affirmation de Démocrite, connue seulement du témoignage de Lucrèce, d'après laquelle à chaque

(1) Aët. IV, 4,6, pense que c'est Démocrite qui a fait cette supposition. Zeller a montré qu'il a confondu l'hypothèse de Démocrite avec celle d'Epicure.

(2) D.L. 66 scholie.

(3) Cf. *De R. N.* III, 136-160. Quoique acceptant la distinction entre l'esprit et l'âme, Lucrèce déclare qu'il les nomme d'une même dénomination, à cause de leur union étroite.

(4) Cf. *Ibid.* III, 98-116. Voir dans Plat. *Phäd.* 86*B*, *C*, le développement sur l'âme comme l'harmonie du corps.

(5) Cf. *De R.N.* III, 117-135.

élément du corps répond un élément de l'âme. Selon Epicure, les éléments de l'âme sont plus petits que ceux du corps, et se trouvent en plus petit nombre dans le corps. Notre philosophe admet que la grandeur des plus petits corps, capables d'exciter en nous la sensation, correspond aux intervalles qui séparent les parties d'âme disséminées dans notre corps. A cette supposition il est venu en partant du fait que nous ne percevons pas bien des choses très menues. Il l'explique en disant qu'il faut exciter de nombreux atomes du corps, avant que les atomes de l'âme, clairsemés à de grandes distances dans notre corps, puissent sentir l'impression (1).

Comme introduction à sa doctrine sur la mortalité de l'âme Epicure donne une analyse de sa nature, en prenant en considération la différence entre ses deux parties.

L'âme est la cause de la sensiiblité (2). Elle est enveloppée et abritée par le corps (3). Le corps reçoit de l'âme une part de la sensibilité qui est accidentelle, et qu'il perd dès que l'âme disparaît (4). L'âme ne cesse pas de sentir, même si quelque partie de corps s'en détache, quoiqu'elle en subisse quelque perte. Au contraire, quand les atomes qui font la substance de l'âme se détachent du corps, celui-ci ne sent plus rien (5). Mais quand le corps entier se dissout, l'âme se disperse et perd sa sensibilité, en perdant son enveloppe protectrice (6).

Il est certain que notre philosophe n'est pas resté insensible à l'évolution de la philosophie grecque après Leucippe et Démocrite. C'est pour cela qu'il n'a pas accepté la théorie des atomes ignés de Démocrite, théorie qui déjà même n'était pas exclusivement matérialiste. Mais l'hypothèse d'Epicure sur la

(1) Cf. *Ibid.* III, 370-395 ; Diog.Oen. fr. XXXIX.a. 2-5. W. M. Robin trouve que cette explication fait songer à la théorie des psycho-physiciens modernes sur le *seuil* absolu ou différentiel (II tome du commentaire sur *De R. N.* p. 64).

(2) D.L. 63.

(3) Démocrite aussi nomme le corps le vase de l'âme (Stob. *Ecl.* 922 II).

(4) D.L. 64.

(5) D.L. 65.

(6) D.L. 66.

quatrième substance de l'âme sans nom l'était moins encore. Cette hypothèse et la supposition de la déclinaison des atomes rendent le système d'Epicure supérieur aux systèmes matérialistes modernes, qui, incapables d'expliquer la naissance de la conscience et de la sensibilité par les mouvements des atomes, retiennent néanmoins opiniâtrement les principes matérialistes, sans faire aucune concession au spiritualisme.

Cependant la concession d'Epicure au spiritualisme n'était pas assez considérable pour lui permettre la conception que la substance de l'âme est incorporelle. Au contraire, il soutient que l'âme ne peut pas être incorporelle. Car on ne peut concevoir rien d'incorporel que le vide qui ne peut ni agir, ni pâtir, mais seulement rend possible les mouvements des corps. Si l'âme était incorporelle, elle ne pourrait ni agir, ni pâtir. Cependant ces deux qualités sont essentielles à l'âme (1). Il s'ensuit que l'âme ne peut avoir une autre nature que le corps. Comme l'esprit et l'âme peuvent réveiller notre corps et le gouverner, et comme ces actions supposent un contact qui ne peut être produit sans matière, il faut conclure que l'esprit et l'âme ont une nature matérielle. Cela devient encore plus évident si on prend en considération que les coups matériels font souffrir l'esprit (2). Donc on ne peut pas attribuer la sensibilité à l'âme seule (3).

De sa supposition que la nature de l'âme est corporelle, Epicure tire la conclusion que l'esprit et l'âme de tous les êtres naissent et meurent avec le corps (4). Car l'immortalité ne peut pas être attribuée à l'âme qui n'est pas essentiellement différente du corps.

(1) D.L. 67.
(2) Cf. *De R. N.* III, 161-176.
(3) Cf. *Ibid.* III, 350-353. A ce propos on combat l'opinion que les yeux ne peuvent voir par eux-mêmes, mais qu'ils sont l'instrument de l'esprit (*Ibid.* III, 359-369). De cette manière Epicure a nié l'avis des anciens philosophes grecs que c'est l'esprit qui voit et entend, et que les sens sont aveugles et sourds (Sextus attribue cet avis à Héraclite dans *Adv. Math.* VII, 130).
(4) *De R. N.* III, 417-418.

Dans le poème de Lucrèce nous trouvons des preuves multiples pour la mortalité de l'âme, données par Epicure (1).

Pour sa thèse sur la mortalité de l'âme, Epicure a donné plus de preuves qu'aucun autre matérialiste. Il les a inventées avec un profond enthousiasme, qui serait plus explicable s'il avait lutté pour sauver l'immortalité de l'âme. On peut dire qu'Epicure a créé ses preuves avec la même inspiration que ressentait Platon quand il prouvait que l'âme ne meurt pas. Tous ces arguments ne possèdent pas une valeur égale. Plusieurs d'entre eux sont très ingénieux et témoignent de l'esprit souple de leur auteur. Formulés dans les vers de Lucrèce avec une fraîcheur charmante, ils sont dignes d'être exposés une fois de manière complète.

La thèse que l'âme est immortelle, Epicure l'a fondée sur la supposition que l'âme, étant de même nature que le corps, ne peut se maintenir sans le corps.

L'âme, étant une partie du corps, ne peut exister sans lui, comme la main, l'œil ou le nez ne le peuvent également (2).

Ni l'âme sans le corps, ni le corps sans l'âme ne peuvent avoir de force et de vie. Ce n'est que l'union du corps et de l'âme qui rend possible leur existence et leur conservation. Le corps,privé de l'âme, ne peut subsister ni user de ses organes (3). De même, les éléments de l'âme sont retenus par le corps, et ainsi capables d'accomplir les mouvements sensitifs. Mais une fois sans le corps, et se trouvant dans l'air, ils en sont incapables (4).

La putréfaction du corps mort est aussi une preuve que l'âme s'est décomposée dans le corps (5).

(1) Il se peut que notre philosophe ait pris quelques-uns de ces arguments dans l'ouvrage de Démocrite περὶ τῶν ἐν Ἅιδου. Cela n'est pas invraisemblable, car dans un fragment du philosophe d'Abdère il est démontré qu'un homme réellement mort ne peut pas revivre, mais seulement un homme mort en apparence (le 1 fr. d'après Diels).

(2) Cf. *De R. N.* III, 548-557 ; III, 94-97.

(3) D'après une déduction de Lucrèce le principe de la vie n'est pas l'âme entière, mais sa partie rationnelle ou l'esprit (cf. *Ibid.* III, 396-416).

(4) Cf. *Ibid.* III, 558-579 ; D.L. 65,66.

(5) Cf. *Ibid.* III, 580-591.

Quand l'homme perd connaissance, l'âme semble vouloir s'en aller. Et peut-on croire que l'âme, sortie du corps à l'état de faiblesse, sans son abri, serait capable de subsister non pendant l'éternité, mais même un moment ? Le mourant ne sent pas que son âme sort saine de son corps ; il sent qu'elle s'éteint, comme les sens. Si l'âme était immortelle, elle quitterait gaiement le corps, comme le serpent quitte sa dépouille (1).

Etant formée des éléments bien plus petits et plus mobiles que ceux de l'eau, du brouillard et de la fumée, l'âme, une fois séparée des membres, se résout plus promptement en ses éléments que ces corps. Et si le corps, ce vase de l'âme, ne peut arrêter sa fuite, comment la retiendra l'air, qui est moins dense que le corps ? (2).

Dans l'enfance l'esprit est faible comme le corps ; puis, avec la croissance du corps, l'intelligence augmente aussi ; ensuite dans la vieillesse l'esprit s'embarrasse. Donc l'âme naît, croît et périt en même temps que le corps (3).

L'âme souffre des maladies du corps, de la folie, de la perte de la mémoire, de l'épilepsie et de la léthargie. Le vin peut troubler l'âme au fond du corps. Elle est tourmentée aussi par l'inquiétude et le repentir. Tous ces faits montrent qu'elle est mortelle (4).

Comme un ordre invariable détermine à chaque objet le lieu où il doit exister et croître, on doit admettre que l'âme, qui a son siège déterminé dans le corps (selon Epicure, ce siège se trouve dans la poitrine), ne peut subsister et naître sans lui. D'ailleurs il est contradictoire d'imaginer qu'une substance immortelle est unie à une substance mortelle, et qu'il existe entre elles un accord réciproque (5).

Si l'âme immortelle existait séparée du corps, argumente

(1) Cf. *Ibid.* III, 592-614 ; Sext. *Adv. math.* IX, 72.
(2) Cf. *Ibid.* III, 425-444. Dans *Ibid.* III, 506-509, cet argument est modifié en tant qu'on affirme que l'âme, qui pâtit dans le corps encore, ne peut se retenir dans l'air.
(3) Cf. *Ibid* III, 445-458 ; Phil. *De morte col.* 9.
(4) Cf. *Ibid.* III, 459-525 ; 824-829.
(5) Cf. *Ibid.* III, 615-623 ; 784-805 ; V, 128-143.

naïvement Epicure, on devrait alors supposer qu'elle a cinq sens. Mais comme elle ne peut, sans corps, avoir les organes des sens, il est évident qu'elle ne peut avoir une existence à elle seule (1).

Dans les cas où on perd par degrés la sensibilité vitale, l'âme se perd aussi peu à peu, car elle ne peut pas concentrer en un point ses éléments, disséminés dans le corps entier. Or, comme l'âme peut être divisée, elle doit être mortelle. Mais même si on admet qu'elle pourra concentrer ses parties dans le corps de l'homme qui meurt lentement, elle serait néanmoins mortelle, puisque dans un tel homme la vie s'éteint (2).

L'âme peut être divisée avec le corps ; donc elle ne peut pas être immortelle. Lucrèce, resp. Epicure cite comme exemples d'abord les combattants qui sont subitement privés de leurs membres,et dont l'âme,engagée tout entière dans le combat, ne s'en aperçoit pas. Puis il cite le serpent, coupé en plusieurs tronçons, et dont chaque partie séparée se tord. Si on suppose que dans chacun de ces tronçons réside l'âme entière, alors il faut également admettre que le corps contient plusieurs âmes. Comme c'est impossible, on doit admettre qu'une seule âme a été divisée avec le corps. D'où il suit que le corps est mortel (3).

Si l'âme était immortelle, si elle entrait dans le corps au moment de sa naissance, elle se souviendrait de sa vie passée (4). Si ses facultés sont tellement changées qu'elle a perdu toute sa mémoire, un tel état ne diffère pas beaucoup de la mort. Par conséquent, on doit admettre que l'âme d'autrefois est morte, et que celle du présent est créée avec le corps (5).

Si l'âme n'entrait dans le corps qu'au moment de sa naissance, alors elle ne grandirait pas avec le corps, ce qui est

(1) Cf. *Ibid.* III, 624-633.
(2) Cf. *Ibid.* III, 526-547.
(3) Cf. *Ibid.* III, 634-669.
(4) Epicure prend en considération la métempsycose des pythagoriciens et d'Empédocle et la théorie de la réminiscence de Platon (*Men.* 81A).
(5) Cf. *De R. N.* III, 670-678.

un fait d'après Epicure. Dans ce cas l'âme vivrait dans un corps comme dans une cage. Comme elle est, au contraire, très étroitement liée à toutes les parties du corps, elle ne peut pas se dégager saine du corps, au moment de la mort (1).

L'âme serait aussi mortelle, si on suppose qu'elle s'introduit dans le corps comme un fluide qui coule dans nos membres. Car le fluide se désagrège en s'écoulant, donc il périt (2). Cet argument est très faible.

L'âme ne peut être immortelle ni si on admet qu'après la mort quelques-uns de ses éléments demeurent dans le corps, car dans ce cas elle ne s'est pas retirée tout entière du corps. Et si l'âme s'est enfuit intacte, raisonne Lucrèce avec une étrange naïveté, pourquoi les corps pourris donnent-ils naissance aux vers ? Est-ce que les âmes du dehors entrent dans les vers ? Mais comment plusieurs milliers d'âmes pourront-elles se rassembler dans le corps d'où est sortie une seule âme. On ne peut pas supposer que les âmes, sorties des corps, font de nouveaux corps pour s'y introduire, car sans les corps elles ne sont plus tourmentées par les maladies, le froid ou la faim. Mais même si on l'admettait, on ne pourrait pas expliquer par quel moyen les âmes le feraient. Et elles ne peuvent pas entrer dans les corps formés, car dans ce cas on ne pourrait pas expliquer leur liaison intime avec les corps (3).

Avec une ironie spirituelle, Lucrèce demande s'il faut soutenir que les âmes immortelles se disputent au moment de la naissance du corps qui entrera la première en lui. Ou peut-être ont-elles un traité d'après lequel la première venue aura le droit d'entrer la première dans le corps né (4).

Ayant réfuté par l'absurde l'hypothèse que l'âme entre dans le corps après sa naissance, Lucrèce croit qu'il a dé-

(1) Cf. *Ibid.* III, 679-697.
(2) Cf. *Ibid.* III, 698-712, où l'âme qui se répand comme un fluide dans le corps est comparée avec l'aliment qui périt, pour se transformer en une nouvelle substance.
(3) Cf. *Ibid.* III, 713-740.
(4) Cf. *Ibid.* III, 776-783.

montré la thèse de son maître que l'âme naît avec le corps et qu'elle est, par cela même, périssable.

La théorie de la métempsycose est impossible, selon Epicure, car si l'âme immortelle passait d'un corps dans l'autre, les mœurs des animaux se mêleraient sans ordre. On ne peut pas soutenir que l'âme immortelle change de nature en changeant de corps, car, d'après l'affirmation plusieurs fois répétée, tout ce qui est sujet au changement se décompose et périt (1). Si on admet que les âmes humaines émigrent toujours dans les corps humains, alors pourquoi de sages deviennent-elles déraisonnables, pourquoi l'enfant n'a-t-il pas l'expérience de l'homme (cela est une objection très réussie). Etant donné qu'elle se fortifie et se perfectionne avec le corps, elle doit naître et périr avec lui (2).

De la mortalité de l'âme, Epicure chez Lucrèce déduit qu'il ne faut pas craindre la mort qui est le non-être absolu. Pour cela même que notre âme est mortelle, la mort ne peut être rien pour nous. Comme dans les siècles qui ont précédé notre naissance nous n'avons pas été sensibles aux événements qui ont eu lieu dans ce temps, ainsi après notre mort nous ne sentirons plus rien Si on admet même qu'après sa retraite du corps l'âme conserve encore la faculté de sentir, cela ne peut nous toucher, car nous n'existons que par l'union de l'âme et du corps. Si nous étions créés encore une fois après la mort, nous resterions insensibles à un tel événement, parce qu'il y aurait rupture dans nos souvenirs. De même, nous n'avons aujourd'hui aucun intérêt à savoir ce que nous avons été autrefois, car on peut aisément concevoir que les mêmes éléments dont nous sommes formés ont été jadis rangés dans le même ordre qu'aujourd'hui. Mais depuis notre mort jusqu'à la renaissance nous n'avons eu ni vie, ni sentiment. De ces déductions, très profondes et très sérieuses, Epicure conclut qu'il est sans importance si un homme a déjà existé ou

(1) Cf. *Ibid.* I, 670-671 ; II, 753-754 ; III, 519-520 ; III, 750.
(2) Cf. *Ibid.* III, 741-775.

non, puisqu'il ne souffre pas de ses maux passés. Car la mort immortelle a détruit la vie mortelle (*mortalem vitam mors cum immortalis ademit*) (1).

Notre philosophe donne une description pénétrante de l'écoulement et du dépérissement de toute chose dans l'univers. Dans la nature les choses se renouvellent suivant un ordre fixe ; la vieillesse cède la place à la jeunesse, les nouvelles générations se succèdent continuellement. Les êtres qui existent dans le présent disparaîtront, comme ceux qui ont existé autrefois, et comme ceux qui existeront après. Les êtres naîtront toujours les uns des autres, « car », dit Lucrèce, « nous avons l'usufruit de la vie, et non la propriété » (*vitaque mancipio nulli datur, omnibus usu*). L'éternité qui a précédé notre naissance est pour nous un néant ; le néant sera pour nous aussi le temps après notre mort qui est plus paisible que le sommeil (2).

Dans ce raisonnement éminemment philosophique, dont Schopenhauer était évidemment inspiré quand il énonçait des vues semblables, Epicure permet la possibilité de la création répétée d'un individu, puisqu'il existe dans l'espace infini et

(1) Cf. *Ibid.* III, 830-869.

(2) Cf. *Ibid.* III, 964-977. La théorie du sommeil d'Epicure est intimement liée à sa conception de la mort, le sommeil étant une transition de la vie à la mort. Comme c'est à l'âme que nous devons la sensibilité, il faut admettre que pendant le sommeil une partie d'elle est troublée et chassée du corps. Les parties de l'âme qui restent dans le corps rallument ensuite la sensibilité. Le trouble de l'âme et l'état de langueur du corps dans le sommeil sont produits par les chocs de l'air qui battent la surface du corps aussi bien que sa partie inférieure. Le sommeil vient à la suite des repas, parce que les aliments produisent les mêmes effets que l'air, et après les fatigues, quand les efforts causent un désordre plus général dans les parties de l'âme (cf. D. L. 66 scholie ; *De R. N.* IV, 916-961). Chez Lucrèce nous trouvons une interprétation subtile des rêves. Dans le rêve la succession des images semblables, qui est très rapide, semble comme le changement d'une seule image (cf *Ibid.* IV, 757-776). Une formule, acceptée dans la psychologie moderne, est aussi établie. On affirme que l'homme voit dans ses songes les objets de sa prédilection ou des travaux habituels qui ont retenu le plus longtemps son attention particulière. Pour cela on a donné bien des exemples. On a aussi mentionné les cas dans lesquels les hommes avouent dans le sommeil leurs secrets et leurs crimes. Ici se trouve la supposition que les animaux aussi rêvent ; comme exemples on a cité les chevaux, les chiens et les oiseaux. La partie des rêves, indubitablement travaillée d'après la théorie d'Epicure, a reçu de Lucrèce un magnifique éclat. (Cf. *Ibid.* IV, 962-1030 ; V, 1158-1160).

dans le temps infini des combinaisons infinies d'atomes. Mais il nie que cette création soit identique à l'immortalité, puisqu'elle est fortuite et puisque l'âme, qui naît avec le corps, ne peut durer entre les deux existences.

L'immortalité de l'âme individuelle sembe absurde à Epicure. L'âme de l'homme n'est pas immortelle, la qualité d'immortalité ne pouvant être attribuée qu'aux atomes, à l'espace vide et à l'éternité (1).

Epicure insiste surtout sur ce point qu'il est sans importance de deviner ce que deviendrait le corps après la mort, puisqu'il est absolument insensible (2). Il ne faut pas craindre des peines dans le monde infernal, puisque les âmes n'existent pas après la mort, et puisqu'il n'existe nul monde infernal (3). Lucrèce dit bien que c'est dans notre vie qu'on trouve les châtiments que la mythologie a réservés pour la vie après la mort (4).

Le matérialiste proteste contre l'amour trop grand pour la vie des hommes. Pourquoi faire tant d'efforts pour prolonger cette vie ? La durée la plus grande de la vie d'un homme ne diminuera en rien le temps de son non-être. La mort étant éternelle, celui qui est mort hier, aussi bien que celui qui est mort depuis bien des années, seront également longtemps dans le non-être (5). Par une intuition vraiment géniale, Epicure a conçu que l'éternité du non-être ne peut avoir une durée variable.

En tout cas il reste aux hommes l'espérance en la possibilité d'une nouvelle création, les atomes dont ils sont composés étant indestructibles (6). Cette possibilité, qui n'était nullement opposée à ses principes matérialistes, Epicure l'a laissée à ceux qui n'avaient pas assez de courage pour accep-

(1) Cf. *Ibid.* III, 806-818 ; V, 351-363.
(2) Cf. *Ibid.* III, 870-893, où sont développées les idées pareilles à celles qu'énonce Socrate à Axiochos mourant dans le dialogue pseudo-platonicien du même nom.
(3) Cf. Lact. *Div. inst.* II, 17,42.
(4) Cf. *De R. N.* III, 978-1023, où se trouvent plusieurs interprétations symboliques bien réussies.
(5) Cf. *De R. N.* III, 1076-1094.
(6) Cf. Philod. *De diis col.* 18

ter la consolation que donnait sa philosophie : la consolation du non-être. Mais le philosophe même regardait chaque espèce de foi dans la vie après la mort comme une source de troubles et d'alarmes. Il est vrai que la religion de son peuple (1) justifiait en quelque sorte cette attitude d'Epicure. Mais nous pensons néanmoins que c'était principalement une tendance intime qui a suggéré à notre matérialiste la doctrine qu'on ne doit pas craindre le non-être. Comme il a dirigé les hommes vers l'ataraxie, comme vers le refuge suprême délivrant des inquiétudes et des alarmes de cette vie douloureuse, ainsi il a conçu qu'après la mort il n'y aurait que non-existence, identique au repos absolu. Par cette conception il a désiré procurer la tranquillité de l'âme à lui et aux autres hommes. Epicure, paraît-il, ne pouvait pas croire que l'existence en soi, dans cette vie ou dans une autre, qu'il s'agisse de l'existence de l'âme liée au corps ou de celle de l'âme seule, puisse être dépourvue de douleur. En unissant l'existence et la douleur, comme deux notions inséparables, il se consolait lui-même en enseignant qu'après cette vie il n'y a plus d'existence. Guyau a raison de comparer la mort d'Epicure par son éminence à celle de Socrate (2), mais il se trompe en pensant que le philosophe matérialiste mourut sans espoir. Car l'espérance d'Epicure qu'il deviendrait absolument insensible après la mort était pour lui aussi heureuse que l'était pour Socrate la croyance qu'il gagnerait l'immortalité en franchissant le seuil de la mort. L'idée d'un bonheur sans immortalité d'Epicure n'était pas seulement une hypothèse rationnelle, comme les idées semblables de Strauss et de Büchner ; elle

(1) Martha, qui attribue faussement la doctrine exposée dans le III livre de *De R. N.* à Lucrèce (quoiqu'il dise aussi, se contredisant lui-même, à la page 149 de son ouvrage, à propos des preuves pour la mortalité de l'âme, que Lucrèce probablement ne fait que mettre en vers quelque livre épicurien), traite bien la conception sur la vie après la mort dans la religion grecque et latine : « C'est une erreur de croire qu'il y eût pour les anciens quelque chose de désolant dans la négation de la vie future. Elle était l'objet de la terreur, et non pas de l'espérance » (*Ouvr. cité* p. 134-135).

(2) Cf. *Ouvr. cité* p. 120.

était l'expression suprême de la nostalgie pour l'insensibilité du philosophe qui a bien connu la douleur dans cette vie. En vrai sage, il a profondément compris combien de difficultés produit le désir irrationnel des hommes d'exister éternellement, malgré les douleurs innombrables dont l'existence est remplie. C'est pourquoi il avait horreur de l'éternité, comme les autres hommes l'ont de l'idée d'être anéantis par la mort.

CONCLUSION

Le système d'un philosophe de l'antiquité a rarement été sujet à tant d'erreurs, grâce aux préjugés et à l'injustice de ses ennemis, que l'a été celui d'Epicure. Car — chose curieuse — le doux sage d'une moralité absolument irréprochable (1) avait une foule d'ennemis. Le mauvais style d'Epicure, la ressemblance de son système avec le matérialisme des anciens atomistes et sa réfutation catégorique de l'immortalité de l'âme qui est la plus haute espérance de l'homme, tout cela contribuait à rendre sa philosophie peu attrayante. Il est vrai que notre matérialiste était un philosophe hellénique, qu'il avait travaillé à une époque où, après Platon et Aristote, l'élan théorique de la philosophie grecque s'était éteint. Mais Epicure diffère des autres philosophes helléniques, exclusivement tournés vers les buts pratiques, en tant qu'il n'a pas formellement donné à sa Morale une empreinte éminente (quoiqu'au fond elle fut irréprochable), l'empreinte qui aurait rendu compréhensible la subordination de ses déductions théoriques à un but pratique. Puis, il n'a pas séparé, dans ses ouvrages, les propres théories des idées empruntées, ce qui, comme penseur, l'aurait mieux représenté. Mais Epicure a agi comme

(1) Cicéron même l'avoue. « ...convincunturque scripta eius probitate ipsius ac moribus » (*De fin.* II, 31,99).

s'il lui était absolument indifférent que sa philosophie soit comprise et estimée ou non. Il s'efforçait seulement de se faire comprendre par ses disciples. De là s'explique aussi que personne n'ait étudié sérieusement ses ouvrages, sauf un grand nombre de ses partisans enthousiasmés, plus grand qu'aucun autre fondateur d'école de philosophie en Grèce n'en a possédé. Ses partisans ont maintenu l'enseignement de leur maître jusqu'au IV[e] siècle après J. C.

Il reste hors de doute que l'enthousiasme des disciples d'Epicure répond mieux à la valeur de son système que les critiques brutales de ses ennemis. Les meilleures preuves en sont les jugements favorables, donnés par les représentants du stoïcisme (1). En vérité la valeur du système de notre philosophe est bien plus importante, qu'on ne l'a avoué dans le passé. D'abord le matérialisme d'Epicure n'a pas marqué un écart essentiel de la tendance générale de l'esprit de son époque. Par le travail des péripatéticiens Dicéarque et Aristoxène, et par la philosophie de Straton de Lampsaque, le chemin au matérialisme était déjà grandement déblayé. Aussi le but qu'Epicure a posé à sa philosophie était, comme nous l'avons remarqué, déterminé par l'esprit même de son temps. D'ailleurs il était éminent par excellence ; ce n'était pas la connaissance pour la connaissance, mais la connaissance comme moyen d'acquérir la libération de l'âme. Tous les philosophes de cette époque ont aspiré à ce but. Aussi clairement qu'eux, Epicure a compris que la connaissance seule, qui n'est pas consacrée à l'amélioration de la vie, est vide et stérile. Car, pensait-il, nous n'avons pas besoin de raisonnements faux, ni de vaines opinions, mais d'une vie sans trouble (2). Or notre philosophe croyait d'atteindre plus facilement et plus rationnellement cette vie sans trouble, en suivant une route opposée à celle des stoïciens. La téléologie et l'optimisme des stoïciens semblaient particulièrement erronées au philosophe qui ne voyait nulle

(1) Cf. Sen. *De vita beata* XIII ; Mar. Aur. IX, 41.
(2) D.L. X, 87.

part dans la nature la conformité au but, et qui avait une grande inclination pour la vue pessimiste des choses. Néanmoins, on trouve assez de ressemblance entre l'épicurisme et le stoïcisme, non seulement dans les buts de leurs systèmes, mais aussi dans les théories particulières (1). Même la dépendance des philosophies antérieures leur est commune (les stoïciens dépendent d'Héraclite et des cyniques, comme les épicuriens dépendent de Démocrite). D'après cela, la philosophie d'Epicure ne diffère pas par sa valeur de celle de ses ennemis. Au contraire, la Morale d'Epicure qui tenait compte de la vraie nature humaine, était supérieure aux préceptes forcés et un peu affectés des stoïciens. Comme le bonheur épicurien semblait plus facilement réalisable que celui des stoïciens, il est naturel que l'épicurisme ait été chaleureusement accepté dans un temps où les hommes étaient déjà fatigués des tirades peu naturelles des stoïciens sur une vertu péniblement accessible.

Ayant réfuté les attaques générales faites à la doctrine de notre philosophe, il convient de s'occuper spécialement de son atomisme.

L'épicurisme ne se réduit pas à la Morale d'Epicure. Il ne faut pas perdre de vue que cette morale était fondée sur les bases fortes et solides d'une doctrine physique, développée dans tous les détails. La cause principale pour laquelle cette doctrine physique a été jusqu'à présent négligée et injustement appréciée est, nous le répétons, à chercher d'abord dans la manière difficilement accessible dont elle fut exposée.

D'après les restes de la Physique d'Epicure, il est évidemment permis de conclure que le matérialiste avait de grandes dispositions pour la philosophie théorique et scientifique. Il ne s'est pas consacré exclusivement à ces déductions parce qu'il souhaitait rendre les hommes heureux, et parce qu'il savait que la connaissance seule ne peut leur apporter le bon-

(1) De rapport de l'épicurisme vers le stoïcisme et de ressemblance existant entre eux, voir Zeller p. 467-471.

heur. *Nous croyons que la tendance pratique de la philosophie hellénique a étouffé une faculté profonde d'Epicure ; la faculté pour les recherches dans le domaine de la philosophie théorique.* Que notre conclusion soit juste, cela ressort clairement des résultats auxquels nous avons abouti au cours de notre étude sur l'atomisme d'Epicure. Car dans son atomisme notre philosophe a donné assez de contributions propres d'une valeur incontestable (on doit se rappeler seulement sa théorie sur la déviation des atomes ou son argumentation abondante de l'immortalité de l'âme). En outre, notre opinion se trouve confirmée par ses approfondissements, souvent si subtilement théoriques, des principes de Démocrite (la meilleure preuve en est sa réfutation de la divisibilité de la matière à l'infini et son développement de la doctrine sur les minima dans l'atome). Tout cela pris en considération, les jugements précipités sur la soi-disant incapacité d'Epicure pour la philosophie théorique, jugements formulés sans une étude plus profonde de ses idées, semblent terriblement inconscients (1).

(1) Ritter, dans son *Histoire de la philosophie ancienne*, tome III, p. 397, dit : « Rien ne prouve plus clairement la légèreté scientifique de cet homme que sa physique, qui ne s'accorde ni avec sa morale, ni avec sa canonique. » Dans le tome III, p. 412, l'historien pense : « Il est évident que la canonique et la physique ne sont qu'un appendice maladroit de sa morale. » Ritter, semble-t-il, croit que la Morale d'Epicure ne s'accorde pas avec sa Physique et sa Canonique, parce qu'il n'a pas tiré, de ses principes matérialistes et sensualistes, de conséquences immorales. Ritter était incapable de comprendre que l'héroïsme de la Morale d'Epicure, consiste précisément dans le fait qu'il a exigé une moralité des actions sans espoir de récompense dans l'au-delà. En vérité, le matérialisme du philosophe antique se distingue du matérialisme moderne en ce qu'il est — si on peut le dire — bienfaisant et salutaire ; il libère les hommes de leur crainte de la mort et des dieux, mais il maintient la responsabilité morale de l'homme.

Le jugement négatif de De Gerando dans l'*Histoire comparée des systèmes*, tome II, p. 477, pour ne pas mentionner les autres, n'est pas mieux fondé.

Il reste étonnant et regrettable que Zeller aussi se soit superficiellement occupé de la Physique d'Epicure, et qu'il ait négligé toute une partie aussi importante que la doctrine sur les minima dans l'atome. En acceptant aveuglément l'avis de Cicéron que la Physique de notre philosophe est entièrement dépendante de celle de Démocrite, Zeller avait un parti-pris et ne pouvait pas juger objectivement. Surtout, l'effort de Zeller de lier le système d'Epicure à ceux de Platon et d'Aristote a complètement échoué (p. 492-494).

L'ignorance des détails de la Physique d'Epicure est la cause de l'opinion

Heureusement les opinions favorables sur le système de notre philosophe se sont formées, comme réaction aux attaques trop injustes (1). De plus, de nos jours la tendance d'examiner et d'évaluer justement l'épicurisme se fait sentir de plus en plus. L'atomisme d'Epicure commence à occuper une place considérable dans les histoires de l'atomisme. Puisque l'atomisme, comme la base des sciences naturelles modernes, a une importance inestimable, on doit respecter le travail du philosophe qui a ressuscité, approfondi et élargi la doctrine sur les atomes de Démocrite. Quoique l'atomisme matérialiste, comme doctrine philosophique, ne puisse pas se maintenir, parce qu'il reste impossible d'expliquer l'esprit par les mou-

parfaitement erronée de Martha : « Epicure n'a pas eu d'autre dessein que de renverser le culte. Il ne s'est pas proposé, comme on le croit souvent, un but scientifique. Sa science ne peut point avoir pour nous de crédit, parce qu'elle n'est qu'un expédient de polémique. (*Ouv. cité*, p 95).

Il est triste que de nos jours encore se maintiennent sur Epicure des opinions absolument inexactes. Ainsi Renault déclare à la page 76 de son *Epicure :* « Pour Platon, le fond des choses est amour, unité, tendance vers le bien ; pour Epicure le fond des choses est hasard, anarchie, individualisme, égoïsme. » Si Renault est convaincu qu'Epicure a conçu l'hypothèse sur la déviation des atomes pour donner un fond au hasard et à l'anarchie de la nature, et non pour expliquer la création des mondes et pour sauver le libre arbitre, et s'il croit que le philosophe n'a pas suffisamment indiqué que le monde est gouverné par les lois, — alors son affirmation est exacte.

Le jugement de Joyau est le plus négatif, parce que le plus futile : « Il serait inutile, croyons-nous, d'exposer en détail la physique d'Epicure ; il n'y a rien à en retenir ; c'est un tissu d'erreurs dont quelques-unes nous feraient sourire » (*Ouvr. cité* p. 116-117). Il est bien commode de parler ainsi ! Seulement la méthode que Joyau a employée dans son livre sur Epicure n'engendre pas la science.

(1) Kant même tenait les Epicuriens pour les meilleurs physiciens de tous les penseurs de la Grèce. « Was man aber auch immer von den Epikuräern sagen mag ; — so viel ist gewiss : sie beweisen die grösste Mässigung im Genusse, und waren die besten Naturphilosophen unter allen Denkern Griechenlands » (*Logik*, 1801, S. 35). Outre les défenses savantes d'Arnim, de Windenberger et de Gödeckemeyer, Pillon a aussi constaté que l'atomisme d'Epicure s'est bien éloigné de celui de Démocrite, et que son originalité est incontestable (Etude citée, p. 90). Dans son excellent livre, Guyau n'a pas seulement donné une brillante défense de la Morale d'Epicure, mais il a aussi montré que dans les sciences naturelles et dans les sciences morales et sociales l'épicurisme semble triompher (*Ouvr. cité* p. 288). Nestle (*Die Nachsokratiker*, I Band, S. 29) mentionne que notre philosophe connaissait les principes sur la conservation de la matière et de la force et la loi de la causalité, et qu'il a traité la question sur la création des organismes, afin de combattre l'opinion que l'épicurisme est dépourvu de sens scientifique.

vements des atomes, le système d'Epicure a néanmoins de la valeur pour l'histoire de la philosophie. Cette valeur, à notre avis, réside principalement dans le fait qu'il n'était pas conséquemment matérialiste, qu'il était, comme nous l'avons déjà montré, une introduction lointaine à la Monadologie. De plus, l'influence que cet atomisme a exercée sur les penseurs postérieurs est indubitable (1).

Epicure, le prédicateur durement combattu d'un bonheur qui se concilie facilement avec toutes les exigences de la Morale, n'a pas d'importance pour la Morale seule; il est aussi remarquable comme successeur de l'ancien atomisme grec, auquel il s'est consacré plus qu'il ne l'avait désiré, et dans lequel il a prouvé les capacités éminentes d'un philosophe théorique.

(1) Nous ne citerons ici que son influence sur Gassendi qui a fait revivre l'atomisme au XVII[e] siècle et sur le célèbre médecin allemand Sennert, dont la conception des atomes rappelle, dans ses principes, celle d'Epicure, les atomes de Sennert étant aussi des minima physiques et non des minima mathématiques. (Cf. K. Lasswitz, *Die Erneuerung der Atomistik in Deutschland durch Daniel Sennert*, dans le *Vierteljahrschrift für wissenschaftliche Philosophie*, 1879, S. 408-434, où la doctrine de Sennert est exposée d'une façon concise. Sur l'influence de l'atomisme d'Epicure sur les autres penseurs, voir les ouvrages mentionnés de Lange et de Mabilleau, et l'étude de Pillon.

TABLE DES MATIÈRES

ERRATA.

Page 14, ligne 3, au lieu de : *de Démocrite*, lisez : *Nausiphanès.*

Page 47, ligne 6, au lieu de : *et de la position des atomes sont fortuites. Les*, lisez : *par AN et NA, et celle de la position par Z et* .

Page 83, ligne 18, au lieu de : *de Démocrite*, lisez : *d'Epicure.*

Page 96, ligne 14, au lieu de : *immortelle*, lisez: *mortelle*.